



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

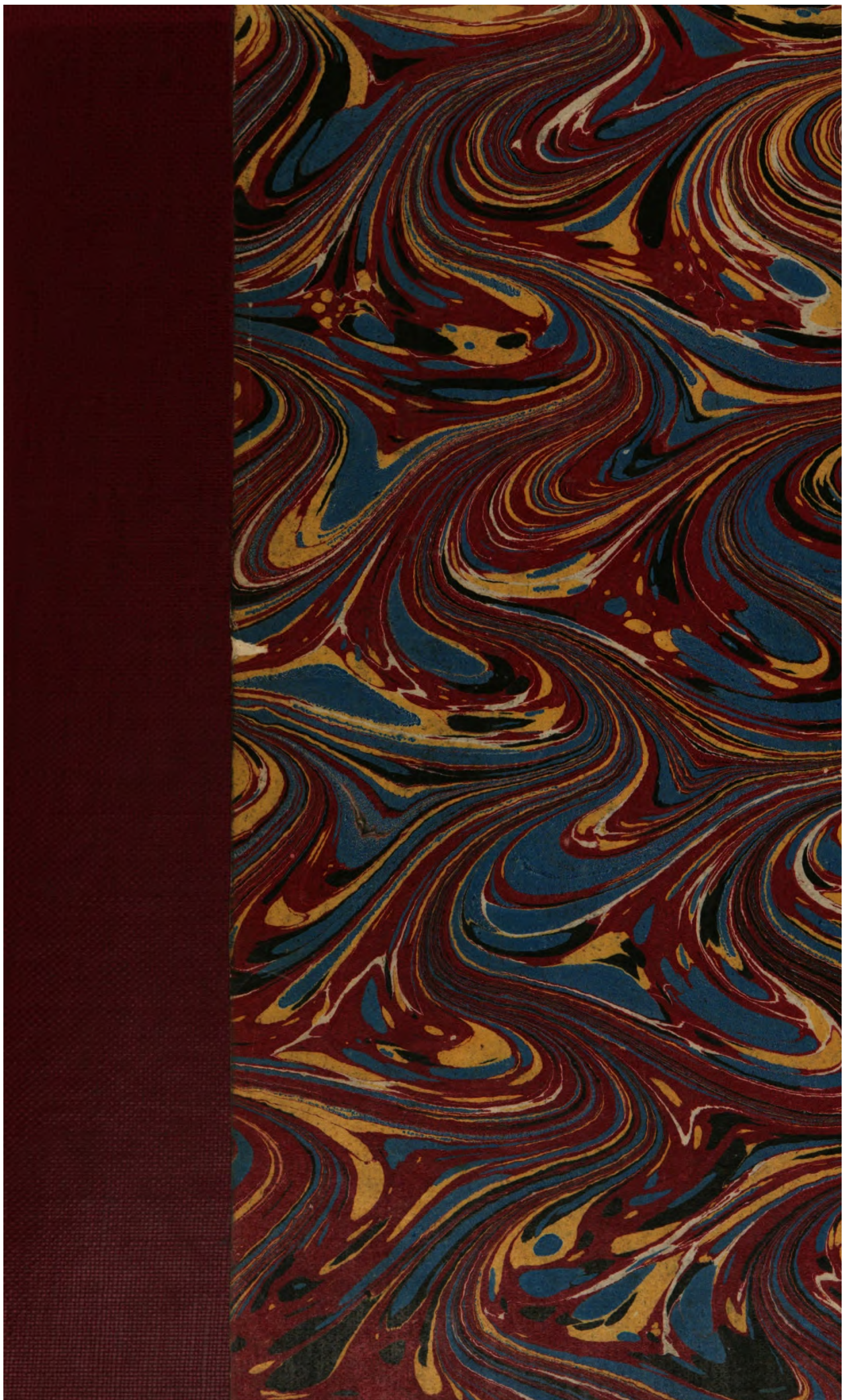
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III B. 963





10

10

DIALOGUES CRITIQUES

OU

RÉSUMÉ

DES DISCOURS, DISCUSSIONS, CRITIQUES, JUGEMENS
OU SOTTISES QUE L'ON ENTEND CHAQUE JOUR DANS
LES LOGES, LES FOYERS OU LES COULISSES DE NOS
DIFFÉRENS THÉÂTRES.

C'est une bagatelle de fort peu d'importance, mais où il y
a par-ci par-là de bonnes vérités, et nous achetons tous
les jours des livres plus gros qui ne valent pas mieux.

PRÉFACE DIALOGUÉE, pag. 16.



A PARIS,

Chez { DONDEY-DUPRÉ, Imprimeur-Éditeur, rue des
Coutures Saint-Gervais, n^o. 20, au Marais.
LENORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine,
n^o. 8.
Les Libraires qui vendent les Nouveautés.

1811.

DE L'IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.



PRÉFACE DIALOGUÉE.

FIRMIN, DERVAL.

DERVAL.

QUE faites-vous donc dans ce foyer ?
Pourquoi ne voyez-vous pas le spectacle ?

FIRMIN.

Je lis une nouvelle brochure qu'on
vient de me donner.

DERVAL.

Ah ! ce sont *les Dialogues critiques*,
je les reconnais à la couverture ; rapsodie
s'il en fut jamais.

FIRMIN.

C'est bien peu de chose, je l'avoue,
mais cela m'amuse.

8 PRÉFACE DIALOGUÉE.

DERVAL.

Mon ami, vous n'êtes pas difficile; cet ouvrage n'a pas le sens commun.

FIRMIN.

Je vous ferai d'abord observer que ce n'est pas un ouvrage, et que le lecteur ne doit pas y attacher plus d'importance que l'éditeur n'y en met lui-même.

DERVAL.

Comment ? l'éditeur !

FIRMIN.

Eh ! sans doute. Un habitué des spectacles s'est amusé à transcrire tout ce qu'il entendoit dire pour ou contre les ouvrages, les auteurs et les comédiens; il a rapporté fidèlement les propos des foyers, des coulisses et des loges : je ne vois point d'auteur là-dedans : celui qui publie cette brochure est un copiste, ou tout au plus un éditeur.

DERVAL.

Oui, mais il publie des impertinences, des choses ridicules.

FIRMIN.

C'est que les impertinences sont plus communes que les bonnes choses. D'ailleurs, observez donc qu'il annonce dans son titre un recueil de discours, discussions, jugemens, critiques et *sottises*.

DERVAL.

Oui, *sottises*. C'est le seul trait d'esprit qu'il y ait dans son livre. En homme adroit, il se ménage une porte de derrière; et quand on lui dira : vous avez fait un sot ouvrage, il répondra : je ne vous ai rien promis de raisonnable. Mais à quoi bon débiter une pareille marchandise ?

FIRMIN.

D'abord, il y a bien des gens qui en débitent de plus mauvaise, et qui n'ont

pas la bonne foi de l'annoncer comme telle. Mais, celle-ci, ne vous déplaît, me paraît assez utile.

D E R V A L.

Oh! celui là est fort!

F I R M I N.

Mon cher ami, il n'y a personne, sans nous excepter, qui n'ait été souvent dupe des bruits qui courent, des jugemens de la foule, et des discours de certains beaux parleurs. Quelque bon sens que nous ayons, nous ne sommes jamais entièrement inaccessibles à l'opinion de nos voisins. Quand une pièce vous paraît détestable, vous n'osez pas la condamner entièrement si elle plaît à la multitude, et si ceux qui vous entourent la trouvent charmante. Par la même raison, vous ne vous déclarerez pas franchement l'admirateur d'un ouvrage que tous vos voisins trouveront mauvais. Dans l'un et dans l'autre cas, vous modifierez votre opi-

PRÉFACE DIALOGUÉE. 11

nion sur celle d'autrui, et vous ne direz que la moitié de ce que vous penserez. Il était donc utile qu'un homme eût la patience d'écouter tout ce que disent les prétendus juges, et la bonne foi de le rapporter textuellement, sans y mêler, sans même y laisser entrevoir sa propre opinion; ce qui l'aurait rendu suspect.

DERVAL.

Oui, s'il eût rapporté les discours des gens de lettres ou des prétendus connaisseurs; mais il fait intervenir un certain comte de *** qui a l'air de se moquer de tout, et des femmes galantes, qui certainement n'ont rien de commun avec la littérature.

FIRMIN.

Eh! quels sont maintenant les gens qui prônent ou condamnent les auteurs dramatiques? ne sont-ce pas les gens riches et les femmes de *bon ton*? Ce que vous blâmez est précisément ce qui me plaît

12 PRÉFACE DIALOGUÉE.

dans ces dialogues, et j'ai beaucoup ri de celui où deux femmes de mauvaises mœurs déclament contre les *indécences* et les *immoralités* du théâtre, et sortent de leur loge parce qu'elles rougissent de Molière. Mais l'éditeur a fait aussi parler d'autres personnages. Le dialogue sur la tragédie et la comédie n'est ni futile ni ridicule; et dans celui sur la musique, on voit que des artistes de différentes sectes ont dû parler et disputer de cette manière: au total, je suis persuadé que l'éditeur n'y a mis que les liaisons, et que le fond des choses n'est pas de lui.

D E R V A L.

Mais il dit beaucoup de méchancetés contre les gens riches, contre les auteurs, les comédiens, etc...

F I R M I N.

Puisqu'il n'y a rien de lui dans ces dialogues, il ne dit point de méchancetés; il rapporte les bonnes choses qui ont été

dites par des hommes raisonnables , et les impertinences qui ont échappé à des impertinens. Il faut juger ces dialogues comiques comme on juge la comédie même. Fait-on un crime à un auteur de mettre une sottise dans la bouche d'un sot ? Dira-t-on que Molière était un hypocrite parce qu'il a si bien fait parler Tartuffe ?

DERVAL.

Mais il y a dans ces dialogues des traits cruels contre les comédiens.

FIRMIN.

Eh bien ! ces messieurs sont-ils inviolables ? Par quel privilège échapperaient-ils à la malignité publique , quand tous les états de la société y sont en butte ? Quoi ! les comédiens trouveront plaisant de jouer les ridicules des nobles, des magistrats, des gens d'église, de tous les hommes enfin, et il ne sera pas permis de parler de leurs petites intrigues, de

leurs petits défauts ? D'ailleurs , il y a ici pour tout le monde ; dans un dialogue vous verrez ce que les auteurs pensent des comédiens , et dans un autre, ce que les comédiens pensent des auteurs. Dans ces propos , comme dans presque tout ce qui se dit contre le prochain , il y a toujours un peu de calomnie mêlée à la médisance ; mais , comme je vous l'ai dit , l'éditeur ne garantit rien , il vous transmet le bon ou le mauvais tel qu'il l'a reçu. Comment pourrait-on lui attribuer une intention méchante , puisque ses interlocuteurs sont toujours opposés dans leur opinion ? Et il faut dire , à son honneur , qu'il n'a affaibli les raisonnemens d'aucun , sur quelque sujet que ce soit.

D E R V A L.

Il y a donc quelques dialogues traités sérieusement ?

F I R M I N.

Sans doute ; où la logique est serrée ,

embarrassante, et où les raisons pour et contre sont rendues avec autant de force que d'impartialité. Ajoutez à cela que l'éditeur, en transmettant les opinions contradictoires, a la modestie de ne point donner la sienne, et laisse son lecteur juger le différend. Il semble avoir publié ces dialogues pour nous prouver que nous devons écouter tous les avis, mais ne juger que d'après les règles du bon sens et de la logique, sans nous en rapporter aux décisions des oisifs, des protecteurs et des prétendus hommes de goût.

DERVAL.

Vous m'étonnez; on ne m'avait pas dit cela.... Car enfin il faut vous avouer que je n'ai pas lu ces dialogues, et je ne les condamnerais que sur parole.

FIRMIN.

Vous voyez donc bien qu'il ne faut pas s'en rapporter à des oui-dire. La faute

que vous faites en blâmant ce que vous ne connaissez pas, vous prouve combien l'éditeur *des Dialogues* a eu raison de les imprimer. Eh ! ne fait-on pas tous les jours au théâtre ce que vous venez de faire en ce moment ?

DERVAL.

Vous avez raison. Je vais lire *les Dialogues*.

FIRMIN.

Tenez, les voilà ; j'ai fini. C'est une bagatelle de fort peu d'importance, mais où il y a par-ci par-là de bonnes vérités, et nous achetons tous les jours des livres plus gros qui ne valent pas mieux.

DIALOGUE I^{ER}.

LES CONSEILS.

M. LE COMTE DE ***, UN AUTEUR.

LE COMTE.

EH BIEN ! mon cher , on ne vous voit plus ; que devenez-vous donc ? vous travaillez sans doute ? Aurons-nous une tragédie , une comédie , un opéra ?

L'AUTEUR.

Monsieur le Comte , il n'y a rien de tout cela . J'ai pris le bon parti , je n'écris plus .

LE COMTE.

Eh ! pourquoi donc ? vous ne faisiez pas mal .

L'AUTEUR.

Je l'ai cru pendant quelque temps ; mais il y a apparence que je me suis trompé , car je n'ai pu réussir à rien .

LE COMTE.

Mon ami , c'est que vous ne savez pas vous

conduire. Figaro n'avait pas si grand tort ; les gens d'esprit sont un peu bêtes.

L'AUTEUR.

Que faut-il donc faire ?

LE COMTE.

Il faut payer.

L'AUTEUR.

Comment ! payer ? et qui ?

LE COMTE.

Des manœuvres qui vous applaudissent, un journaliste qui vous vante ; puis vous trouverez de bonnes gens qui vous prôneront, des envieux qui vous déchireront, et votre réputation sera faite.

L'AUTEUR.

Un succès acheté est bien honteux.

LE COMTE.

Vous avez des talens et des scrupules ? vous ne percerez pas : mon ami, vous ne vivrez qu'après votre mort.

L'AUTEUR.

Mais, M. le Comte, on n'est plus dupe des

applaudissemens payés. Le public même commence à en rire, et il est tenté de siffler quand la cabale crie *bravo*.

LE COMTE.

Erreur, mon cher, grande erreur ! Nous crions contre les cabales, nous affectons de mépriser les succès qu'elle procure; et cependant quand il n'y a pas de cabale, quand on ne nous assourdit pas par les claquemens et les *bravo*, nous disons que la pièce est froide, ennuyeuse, et nous n'y revenons plus. Mon cher, le tout est de réussir. Il en est de la réputation comme de la fortune; quand un homme devient riche tout-à-coup, on l'accuse de tous les crimes; mais on le salue, on lui parle avec des égards, on va dîner chez lui. Vous avez beau faire, on ne croira jamais que l'homme qui n'a pas l'esprit de réussir, ait l'esprit de faire un bon ouvrage.

L'AUTEUR.

Vous avez raison; mais, même en payant, on n'est pas sûr du succès.

LE COMTE.

Allons donc! à qui dites-vous cela? N'ai-je

pas vu réussir une comédie lamentable, pleine d'afféterie et de sensiblerie? N'ai-je pas lu quatre éloges de cette pièce dans un journal fameux? Et, si vous voulez que je vous pousse à bout, mon laquais vient de faire un mélodrame superbe; j'ai trouvé plaisant de placer ma livrée sur le Parnasse; j'ai payé dix goudats pour applaudir, un autre goudat pour vanter l'ouvrage.

L'AUTEUR.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien! mon laquais a obtenu quatre éloges de six colonnes chacun, tandis que les Picard et les Duval n'ont eu que trois colonnes de critique, et le mélodrame a été aux nues.

L'AUTEUR.

Mais on méprise le critique qui s'est avili à ce point.

LE COMTE.

C'est encore une erreur. Un homme d'esprit ne méprise pas un coquin qui peut faire du bien ou du mal. Le mieux est de s'en servir.

L'AUTEUR.

Monsieur le Comte, vous en parlez bien à votre aise ; si vous connaissiez les coulisses...

LE COMTE.

Ah ! les coulisses ! si je ne les connaissais pas , je serois plus riche que je ne suis , et mieux portant.

L'AUTEUR.

Eh bien ! vous devez savoir que les comédiens sont des despotes les tyrans des auteurs.

LE COMTE.

Les comédiens ont raison : nous les applaudissons , nous les vantons , et nous ne les recevons pas dans la société. Parbleu ! ils se vengent sur les pauvres diables qui ont affaire à eux : leur réputation est éphémère ; on les oublie plus vite encore qu'on ne les accueille ; on les caresse quand ils amusent , on les chasse du théâtre quand ils n'amuse plus ; et vous voulez qu'ils soient modestes ? Ils ont de bons appointemens , vous êtes pauvre , et vous voulez qu'ils vous respectent ? Vous ne faites que composer les pièces , ils ont le talent de

les réciter , et vous voulez qu'ils vous cèdent la prééminence? C'est pure folie. Vous jouirez dans la postérité la plus reculée, c'est fort bien ; mais ils jouissent du présent , et vous avouerez qu'ils n'ont pas la plus mauvaise part.

L'AUTEUR.

Ce ne serait encore rien que l'insolence des acteurs , si d'autres personnes.....

LE COMTE.

Je sais qui vous voulez dire.

L'AUTEUR.

Aimaient véritablement la littérature et les arts.

LE COMTE.

L'amour des arts ! ah ! voilà bien de vos chimères ! Parbleu ! messieurs les auteurs , vous vous croyez donc des personnages bien importants dans l'état , pour exiger que des hommes riches et puissans s'appliquent à caresser votre orgueil et à flatter vos prétentions ? Nous aimons les artistes comme des artisans. Sans doute un grand - homme , un héros , aimera les arts et les lettres ; mais dans

cet amour même , tout noble qu'il est , il entre toujours beaucoup d'égoïsme. Celui dont les cent bouches de la Renommée chanteront les louanges , aimera la gloire et favorisera la vôtre , parce qu'elle contribue à la sienne : il protégera d'autant plus les Muses , qu'il y aura plus de Muses intéressées à son triomphe. Que celui qui mérite des statues estime les sculpteurs , cela est tout simple : qu'un Alexandre aime les vers alexandrins , rien de plus naturel : mais qu'un subalterne qui ne fera jamais retentir la trompette de la renommée , pas même la seconde ; qu'un petit monsieur dont les Muses ne diront jamais , ne sauront pas même le nom ; qu'un homme enfin dont tout le génie est du bonheur , et tout le mérite de l'argent , use son crédit à protéger des poètes , et s'applique à leur procurer une gloire dans laquelle il n'est pour rien ; c'est le comble de la déraison : aussi c'est ce que vous ne verrez jamais.

L'AUTEUR.

Je sais bien que pour être l'ami d'Horace il faudroit être un Mécène ; mais nous n'exigeons pas tant.

LE COMTE.

Vous exigez trop : d'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous ? Ces messieurs vous méprisent ? Eh bien ! ils ne font que s'acquitter ; car il me semble que vous avez pris les devants.

L'AUTEUR.

Mais qu'ils protègent au moins les auteurs contre l'insolence des comédiens.

LE COMTE.

Pour cela, vous avez le droit de l'exiger ; mais contre l'insolence des comédiennes je ne vous en répons pas. Que diable ! aussi, vous avez des femmes, des filles, des sœurs, qui ne font rien ; et vous voulez qu'on vous protège ! Faites - leur apprendre à danser, à chanter, à se présenter, et alors on vous rendra justice. Quant à moi, mon cher, je vous avoue que si j'avais l'honneur de commander à MM. les Comédiens, je préférerais toujours l'actrice qui me ferait plaisir de deux façons, à l'auteur qui souvent ne m'en fait d'aucune manière.

L'AUTEUR.

Il y a bien des gens qui pensent comme vous, M. le Comte.

LE COMTE.

Mon ami, c'est la simple nature. Allons ! plus d'humeur, travaillez ; je me charge de vos succès : mais point de fierté, sinon je vous abandonne à votre sort. Faites des pièces à la mode, flattez le mauvais goût, il est en force ; ne méprisez aucun genre, pas même celui des *Variétés*.

L'AUTEUR.

Ah ! fi donc, M. le Comte ! un homme de lettres se déshonore.....

LE COMTE.

C'est encore un travers. Ce genre est plus utile qu'on ne pense : c'est par-là que s'écoulent toutes les mauvaises humeurs de l'art dramatique. Ce théâtre est le cautère de *Thalie*.

L'AUTEUR.

Je ne vous dissimulerai pas que vos conseils m'étonnent ; vous m'en donniez autre-

fois de bien différens. Vous affectiez un goût sévère.

LE COMTE.

Mon ami, c'est que je me rends à la raison. Il faut plaire; voilà ce qu'on a dit de plus vrai dans tout ce qu'on a écrit sur les arts. Il faut plaire à son siècle, c'est le plus sûr. Si j'étais auteur, je me moquerais de la postérité comme de l'antiquité. D'ailleurs, savons-nous quel sera le goût de nos petits-neveux? Savons-nous même s'ils en auront un? Jouissez du présent, mon cher; travaillez pour ceux qui vivent; et puisque des succès font tant de plaisir, il vaut mieux que ce soit votre corps que votre ombre qui en jouisse.

L'AUTEUR.

Oui, dans un siècle je serai méprisé.

LE COMTE.

Dans un siècle! la bonne folie! D'abord vous n'en saurez rien; et puis vous aurez toujours l'avantage d'être mort, ce qui donne un grand relief à un auteur. Soyez sûr qu'alors on dira du bien de vous, ne fût-ce que pour humilier les vivans.

L'AUTEUR.

C'est-à-dire qu'il ne faut pas chercher à faire de bons ouvrages ?

LE COMTE.

Eh ! non, mon ami, ce ne sont pas de bonnes pièces qu'on vous demande, ce sont des pièces charmantes.

L'AUTEUR.

Oh ! pour le coup, expliquez-vous mieux ; je ne vous entends pas.

LE COMTE.

Il est bien étonnant qu'un homme d'esprit comme vous ne sente pas cette différence. Certainement vous n'avez jamais entendu dire que *Tartuffe* fût charmant ; jamais les *Femmes savantes*, le *Misanthrope* n'ont été des pièces charmantes ; on a dit tout simplement, ce sont de bonnes comédies. Mais les *Dorat*, les *Barthe*, les *Demoustier*, et surtout *Marivaux*, ont fait des pièces charmantes, et nous avons aujourd'hui des auteurs qui en font de délicieuses.

L'AUTEUR.

Pour cette fois, je vous comprends très-bien. Alors il suffit d'avoir un peu d'esprit et beaucoup d'adresse pour devenir un auteur charmant.

LE COMTE.

Ah! vous voilà dans la bonne route.

L'AUTEUR.

Et le génie est fort inutile.

LE COMTE.

Ah! le génie! voilà encore une de ces rêveries qui charment nos artistes et nos écrivains. Le génie! Ils n'ont que ce mot à la bouche. Pour moi, je vous jure que je ne sais ce que c'est. Je soupçonne cependant que cela ne vaut pas grand'chose; car quand un ouvrage manque de grace, d'esprit et d'élégance, on me dit qu'il y a du génie; quand une musique m'ennuie ou m'agace les nerfs, on me dit encore: l'auteur n'a pas de chant, mais il a du génie; nous serons bientôt obligés d'avouer que les auteurs de mélodrames ont du génie, car je défie qu'on leur trouve autre chose.

L'AUTEUR.

Je ne suis pas encore assez docile pour suivre vos bons conseils.

LE COMTE.

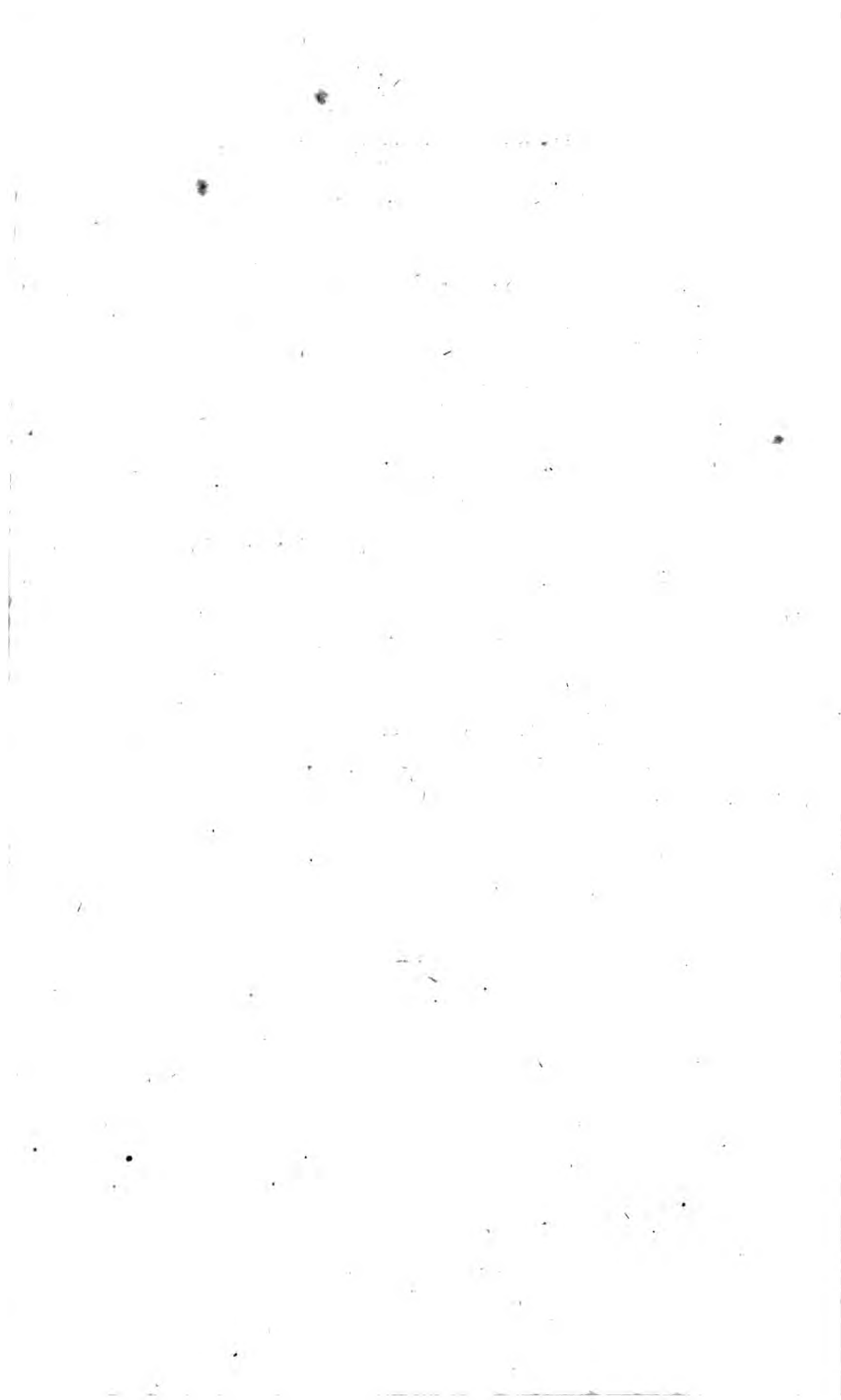
Tant pis pour vous. Vous ferez des ouvrages fort estimables qui ne seront point applaudis, que la bonne compagnie ne verra pas, que les comédiens ne joueront point; mais en revanche, pour vous consoler, quelques vieux connaisseurs vous donneront un mandat sur la génération future.

L'AUTEUR.

Adieu, monsieur le comte.

LE COMTE.

Adieu, mon cher. Je vais entendre un peu de Molière; il vaut autant m'ennuyer là qu'ailleurs.



DIALOGUE II^{ME}.

PRIX DÉCENNAUX.

LA TRAGÉDIE.

A. B. C. D.

J'arrive trop tard. La discussion sur les prix décennaux durait depuis long-temps : cependant il m'est facile de m'apercevoir qu'on s'est déjà dit beaucoup d'injures de part et d'autre ; et les interlocuteurs , divisés d'opinions , se réunissent pour insulter au juri et pour le tourner en ridicule. Un seul paraît avoir gardé quelque modération. Je vais rapporter fidèlement la fin de cette étrange dispute.

B.

C'EST une horreur, vous dis-je ; et l'une des plus belles, des plus magnifiques institutions aura manqué son but par la morgue, la partialité, le mauvais goût, ou l'ignorance des juges ; car je leur donne à choisir entre toutes ces qualités.

C

Mais aussi pourquoi le législateur n'a-t-il pas adjugé le prix lui-même? Il est le seul homme qui ne puisse être jaloux de personne.

A.

Eh! messieurs, un dieu serait descendu pour juger ce grand procès, que les auteurs oubliés ou négligés, l'auraient accusé de partialité ou d'injustice.

D.

Ah! vous trouvez donc qu'on a tort de se plaindre?

B.

Et le jury a bien jugé peut-être?

A.

Je ne dis pas cela.

B.

Eh! que dites-vous donc? Depuis une heure vous nous écoutez en ricanant, et vous ne donnez pas votre avis pour avoir le droit de blâmer ceux des autres.

A.

Je n'ai rien dit , parce que vous me paraissez plus disposés à parler qu'à écouter.

C.

Eh bien ! nous écoutons , et nous jurons de de ne pas vous interrompre.

B.

Je ne jure de rien.

D.

Je veux avoir le droit d'interrompre chaque fois qu'une assertion me paraîtra fausse ou absurde.

A.

Je ne m'étonne plus , messieurs , que vous vous soyez interrompus si souvent.

C.

Eh ! messieurs , écoutons , ne fût-ce que pour le confondre.

B.

Allons , j'y ferai mon possible.

A.

Ah ! j'ai donc la parole ! Voyons combien de temps on me la laissera.

B.

Avez-vous tout dit ?

C.

Eh ! paix donc. Laissez parler l'oracle,

A.

Vous avez tous un peu de raison sur le fonds ; mais vous avez eu la maladresse de vous donner tort par la forme.

B.

Lieu commun.

D.

Voilà ce que l'on dit quand on ne sait que dire.

C.

Continuez.

B.

Point d'épigrammes.

D.

Des raisons.

A.

Pour mettre de l'ordre dans la discussion, commençons pas la tragédie ; car jusqu'ici nous avons tout confondu, tout bouleversé.

B.

Eh bien! notre conversation n'en ressemble que mieux à un *rapport*.

A.

Je ne sais si le prix de la tragédie a été bien ou mal adjugé; mais je sais très-bien qu'il était impossible au jury de prononcer d'une manière qui ne fût pas blâmée, ridiculisée, persiflée cruellement.

D.

Il fallait qu'il fût juste.

A.

Il lui était impossible de le paraître.

B.

Oh! oh! prouvez-nous cela.

A.

Quoique la tragédie semble être un genre distinct, elle renferme en effet plusieurs genres différens, et chacun de nous voudrait qu'on donnât la palme au genre auquel son goût ou ses préjugés accordent la préférence.

B. •

Le décret est clair; il veut qu'on couronne
la meilleure tragédie.

A.

Eh! qui de vous, messieurs, me dira ce
qu'il faut pour qu'une tragédie soit *la meil-*
leure ?

B.

Moi, je vais vous le dire, si vous ne m'in-
terrompez pas.

A.

Cela est juste; vous avez été si patient!

B.

Quoique dans une tragédie le choix du
sujet, le plan, la conduite, les situations,
les coups de théâtre doivent être pris en con-
sidération, il est certain que le premier mérite
consiste dans le style.

C.

Erreur.

D.

Hérésie dramatique.

B.

Dans le style, vous dis-je ; le style seul fait vivre les ouvrages, et porte la gloire d'un auteur à la postérité la plus reculée. Quatre vers admirables resteront plus long-temps dans la mémoire des hommes, qu'une belle situation noyée dans un style barbare. Pourquoi Corneille a-t-il fait oublier les Garnier, les Gilbert, les Scudéry ? C'est qu'il a mieux écrit que tous ses prédécesseurs. On ne dira pas que les Gilbert et les Garnier ont mal choisi leurs sujets, puisqu'ils ont traité ceux des tragédies grecques, et que Racine les a traités après eux. C'est plutôt Corneille qui a fait souvent de mauvais choix, comme l'observe très-bien Voltaire. Pourquoi donc est-il regardé comme le père de la tragédie, au préjudice même du vieux Rotrou, qui n'est pas sans mérite ? C'est qu'il a, le premier, fait parler ses héros d'une manière digne de la majesté tragique ; c'est qu'il a, le premier, fait entendre ces vers pleins de noblesse, de force, d'élévation ; ces vers quelquefois élégans, et si souvent admirables. Maintenant pourquoi tant de bons esprits préfèrent-ils

secrètement ou publiquement Racine à Corneille même? C'est que Racine, toujours plus pur, plus élégant, souvent plus noble et aussi admirable que Corneille, ne tombe jamais comme lui, s'élève souvent à son niveau, et a porté la poésie française au plus haut point de perfection où il nous soit permis d'atteindre.

C.

C'est-à-dire

B.

Je n'ai pas fini. Qu'arrive-t-il à un auteur qui sait *charpenter* une pièce, qui invente des situations, et qui écrit platement? Un voleur adroit qui sait écrire, s'empare du sujet, change quelque chose à la marche, saisit toutes les situations, couvre le tout d'une couleur plus vive, plus agréable. Alors il tue le malheureux qu'il vole, il devient le véritable auteur, et l'on oublie celui qui a fait le premier, pour applaudir celui qui a fait mieux. Au jugement du public, embellir un sujet, c'est se l'approprier.

C.

Et l'invention?

B.

N'est rien. Une tragédie entièrement inventée serait absurde, puisqu'elle ne trouverait sur la terre aucun pays où elle pût se placer, puisqu'elle mentirait à toute histoire, à toutes mœurs, à toute chronologie. Faut-il encore citer Racine? Non seulement il a pris ses chefs-d'œuvre dans des faits historiques ou mythologiques bien connus, mais même dans des tragédies déjà faites. *Iphigénie* et *Phèdre* sont-elles moins estimées, parce qu'un Grec, un Latin et deux Français ont traité ces sujets avant Racine? Les caractères, la marche de *Phèdre* sont entièrement dans Euripide, et la fameuse déclaration se trouve chez Sénèque. Elle vaut mieux dans Racine, elle lui appartient.

D.

Et *Britannicus* ?

B.

Tacite, Suétone et l'*Octavie* latine ont fourni tous les frais de cette tragédie.

C.

Mais *Athalie* ?

B.

Le vulgaire croit que cette pièce admirable est uniquement tirée de la bible; mais le sujet, plusieurs situations et des scènes entières, telles que celles d'Athalie et de Joas, se retrouvent dans l'*Ion* d'Euripide. Tout cela empêche-t-il que Racine ne soit l'un des plus admirables poètes qui aient existé chez aucun peuple, que ses tragédies ne soient éternels chefs-d'œuvre, qu'il ne balance Corneille avec tout son génie, et qu'il ne l'emporte même sur ce grand-homme dans l'opinion d'excellens juges, et notamment dans celle de Boileau? Le style est donc le premier mérite; et je vous demanderai enfin pourquoi *Cinna* passe pour la plus belle tragédie de Corneille. Est-elle supérieure aux autres par la chaleur, par l'élévation, par les situations frappantes? Non: sous ce rapport elle le céderait à quelques-unes; mais elle est mieux écrite, et elle approche quelquefois de la perfection de Racine. Le style est tout l'homme, a dit Buffon, quoiqu'il écrivît dans un genre où le style ne paroît pas devoir être la première qualité. C'était donc à la tragédie mieux écrite que le juri devait adjuger le prix.

A.

Votre opinion peut se soutenir.

D.

Elle est insoutenable, et je vais le prouver. Je ne serai pas aussi long que mon adversaire, parce que je n'ai pas une mauvaise cause à défendre. Si le style est le premier mérite, pourquoi *le Méchant* de Gresset n'est-il pas mis au-dessus des chefs-d'œuvre de Molière ? pourquoi même est-il placé autant au-dessous que le simple talent est loin du génie ? Pourquoi la pure et l'élégante *Bérénice* nous laisse-t-elle froids et tranquilles admirateurs, tandis que nous sommes échauffés, transportés par les vers souvent incorrects, quelquefois durs, et toujours moins élégans de Corneille ? Si l'auteur d'*Athalie* balance la gloire d'un rival aussi redoutable, c'est qu'il l'égale au moins par l'ordonnance de ses plans, et qu'il s'élève souvent jusqu'à lui par la grandeur et la hardiesse de la pensée. C'est le comble de la déraison que de vouloir juger froidement dans le cabinet, l'ouvrage spécialement destiné au théâtre. Jugez ainsi le poëme épique ; le poëte

y parle toujours , et il doit toujours parler en poète : mais dans la tragédie , les héros s'expriment eux-mêmes , et ils n'en sont pas moins grands pour être un peu moins grammairiens que Vaugelas ou d'Olivet. Eh ! qui de nous ignore que le style n'est rien sans la situation , tandis que celle-ci nous charme souvent indépendamment du style ? Qui de nous ignore qu'un beau vers perd tout son éclat quand il n'est pas mis à sa place ? Pourquoi le *qu'il mourût* est-il si sublime ? C'est que le vieil Horace se trouve dans la terrible alternative de pleurer la mort ou le déshonneur de son fils. Hors de cette cette situation , le *qu'il mourût* serait atroce.

B.

Bah ! bah ! bah ! vous jugez en peuple , et le juri devait juger en littérateur.

D.

Et pour qui la tragédie est-elle faite , si ce n'est pour tout le peuple ?

C.

C'est ici que je vous arrête tous deux. Je n'y puis plus tenir ; je meurs si je ne parle à

mon tour. Oui, vous avez raison, la tragédie est faite pour le peuple : mais ce n'est pas sur le style, sur la sagesse du plan, sur les prétendues règles de l'art, que le peuple doit la juger.

D.

Autre folie !

B.

Et sur quoi donc, bourreau, la jugeras-tu ?

C.

Sur le succès.

D.

Est-il possible ?

B.

Au boulevard !

C.

Criez, criez ; mais ce qui vous paraît si ridicule va vous confondre.

D.

Oh ! parlez tant qu'il vous plaira, je ne vous répondrai point.

B.

Oh ! oui, parlez ; vous aurez pour vous la canaille et les caissiers des théâtres.

C.

Je sais que presque tous les hommes sont

portés à regarder comme absurdes les choses qui les étonnent ou qu'ils ne comprennent point. Nous aimons toujours mieux croire que nous disputons contre des sots, que de soupçonner notre propre ignorance.

B.

Au fait!

D.

Trêve de morale!

C.

M'avez-vous cru assez simple ou assez fou pour prétendre que le mérite d'un ouvrage dût être jugé sur le succès récent qu'il vient d'obtenir, sur une affluence momentanée, sur les vociférations d'une cabale, sur les éloges d'un journaliste reconnoissant ?

D.

Qu'avez-vous donc dit ?

C.

J'entends par succès, le plaisir constant que procure la représentation d'une pièce, le désir constant qu'on a de la revoir, et les applaudissemens qu'elle obtient d'un public souvent renouvelé, lorsque le charme de la nou-

veauté n'existe plus , et lorsque l'impulsion d'une première vogue ne peut plus agir.

D.

C'est-à-dire , qu'une tragédie aussi plate-ment écrite que mal combinée, serait un chef-d'œuvre à vos yeux , si elle avait toujours le bonheur d'attirer la foule !

C.

Je nie la supposition. Une pièce telle que vous la peignez ne réussira jamais ; ou si des manœuvres payés lui donnent un moment de vogue , elle tombera lourdement dès que les bras qui la soutiennent se seront fatigués.

D.

Eh ! quel est donc , selon vous , le mérite qui procure un succès constant et légitime ?

C.

L'intérêt du sujet, la variété , la beauté , la force des situations , mais l'intérêt sur-tout ; sans cela point de véritable succès à la scène tragique. Une tragédie intéressante , pleine d'action , de chaleur , de mouvement , de situations , quoique d'un coloris faible , sera

toujours préférable , sur le théâtre , à celle qui , parfaitement écrite et régulièrement combinée , laissera les spectateurs froids , et causera de l'ennui au plus grand nombre.

D.

Et si cette pièce qui vous laisse froid est un chef-d'œuvre de nos grands-mâtres ?

C.

Je la lirai avec respect ; mais j'irai voir pour mon plaisir celle qui m'étonnera , qui me causera des émotions vives , qui fera couler mes larmes. Or je conclus que l'intérêt , l'action , le mouvement , le prestige théâtral étant ce qui touche le plus constamment , et le plus grand nombre de personnes , ces qualités sont les premières dans la composition d'un ouvrage fait pour être présenté au peuple , et spécialement destiné au théâtre. Il n'y a pas de doute que , dans l'intention du législateur , la satisfaction du peuple français a été comptée pour beaucoup , et il n'a point prescrit au juri de juger , sur l'opinion de quelques-uns , l'ouvrage composé pour le plaisir de tous. Les juges devaient donc prendre le succès en pre-

mière considération ; car il y avait un peu trop de présomption à croire que deux ou trois hommes , en deux ou trois séances , verraient mieux les beautés et les défauts que tout le public n'a pu le faire en trente ou quarante représentations.

A.

Messieurs , chacun de vous a donné son opinion ; il m'est bien permis aussi d'en avoir une. En admettant que le style d'une part , le plan et la conduite de l'autre , et l'intérêt enfin concourent à procurer un succès durable et estimable , je me rapproche de chacun de vous ; mais je m'en éloigne en ceci , que , toutes choses à-peu-près égales d'ailleurs , le juri a dû accorder la palme à l'auteur qui avait suivi une route moins frayée , qui avait ouvert une nouvelle porte dans la carrière tragique , qui avait produit un nouveau genre d'intérêt , et qui de plus avait traité un sujet national. Nous sommes quatre , et nous avons quatre opinions différentes. Il est donc évident que si l'empereur nous avait choisis pour juges , le prix décennal n'aurait jamais été donné , puisque nous n'aurions jamais été d'accord. Le juri a donc au moins sur nous

l'avantage de s'être accordé sur un même sujet. De quelque manière qu'il eût jugé, il eût satisfait l'un de nous, et mécontenté les trois autres. Il n'est donc pas étonnant qu'une grande partie du public, et une plus grande partie des auteurs s'élèvent contre son jugement. J'avais donc raison de dire qu'il était impossible de paraître juste, et je vous ai amenés à en convenir sans vous en apercevoir. Il n'y a pas un de nous quatre qui ne se flatte d'avoir un fort bon goût et un fort bon esprit, et entre nous quatre, il ne s'en est pas seulement trouvé deux qui eussent la même opinion. Ainsi le jugement d'Apollon même ne vous eût pas satisfait. Ajoutez à cela le plaisir que l'on a et que l'on aura toujours d'humilier des académiciens. Toute réunion de gens d'esprit sera l'éternel objet des sarcasmes des oisifs, des ignorans et des envieux; d'abord, parce qu'on ne brille pas impunément, et en second lieu, parce que les gens d'esprit font de temps en temps des sottises qui consolent les hommes ordinaires. Je ne connais qu'une seule espèce de gens qui ne se moquent pas de l'académie, ce sont les auteurs qui aspirent au fauteuil, et qui font des

visites pour l'obtenir. Mais leur espoir est-il trompé ? ils trouvent l'académie bien misérable, et ils se font un honneur de n'en être pas, jusqu'à ce que l'enterrement d'un académicien leur rende de l'estime pour le corps littéraire.

D.

Voilà ce que vous avez dit de plus vrai.

B.

Et sur la comédie ? le juri vous paraît sans doute sans reproche ?

A.

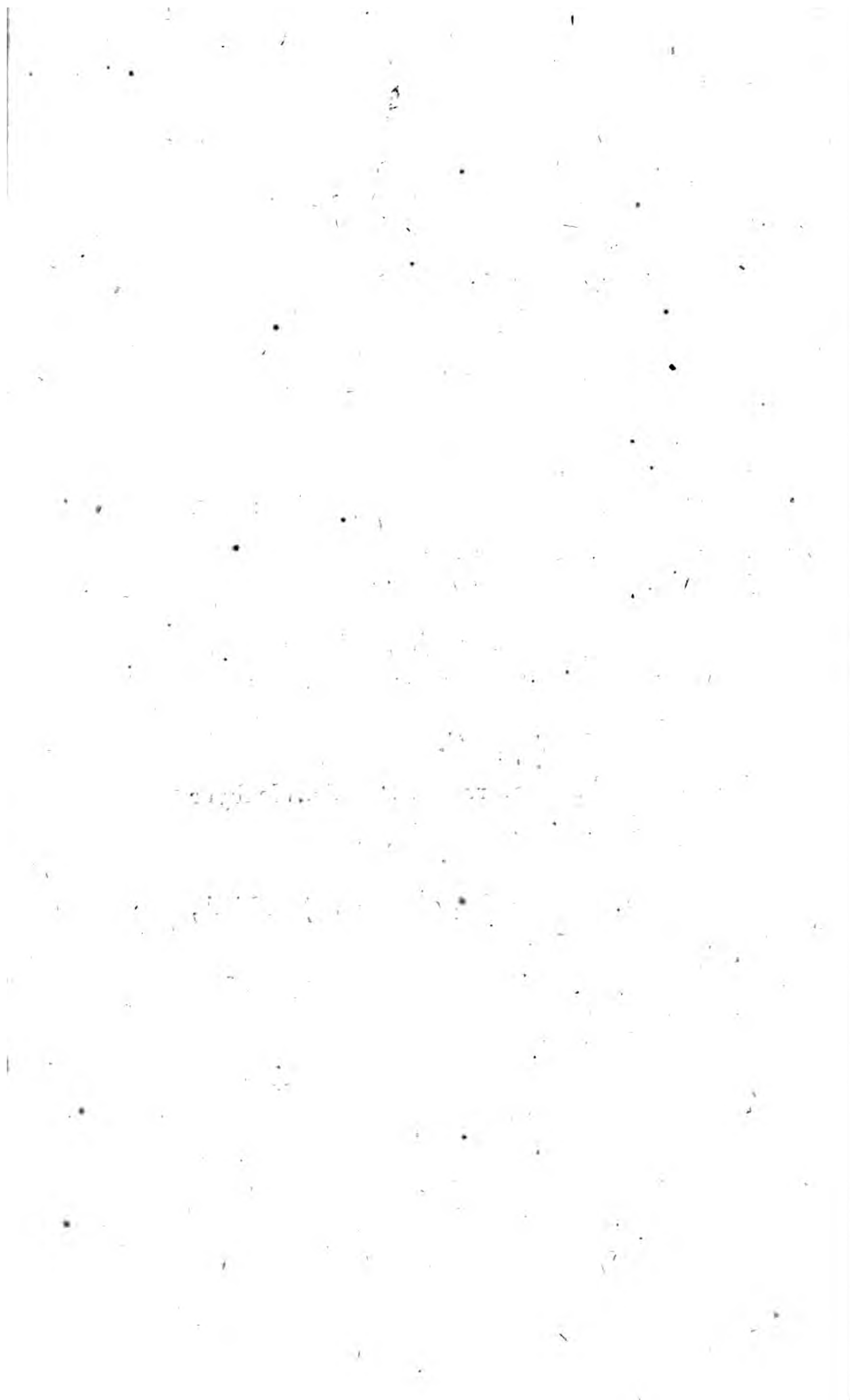
Ah ! c'est une autre affaire. Mais le spectacle finit ; il est trop tard pour commencer une autre discussion.

C.

A demain donc, rendez-vous dans le foyer à la même heure.

B.

Soit : mais demain, comme aujourd'hui, le juri aura tort.



DIALOGUE III^{ME}.

PRIX DÉCENNAUX.

COMÉDIE, OPÉRA.

A. B. C. D.

A.

AH ! vous voilà !

C.

Exacts au rendez-vous.

A.

Eh bien ! croyez-vous encore que le juri se soit si lourdement trompé dans son choix sur la tragédie ?

B.

Vos raisonnemens sont spécieux , j'en conviens , mais ils ne m'ont point convaincu.

A.

J'ai encore moins convaincu les auteurs qui n'ont pas eu le prix.

D.

Et la comédie ?

A.

Oh ! sur cet article je fais chorus avec vous ; cette partie du rapport est un scandale, une honte, une tache. Le jugement sur les auteurs comiques a l'air d'avoir été dicté par la haine ; il ne porte point sur les ouvrages, mais sur les hommes, ce qui est impertinent ; il leur ôte le *génie* pour en enrichir une autre classe d'auteurs, voire même des musiciens ; comme si la nature se plaisait à condamner tout un genre à la nullité, tandis qu'elle accorde toutes ses faveurs à ceux qui traitent l'autre.

D.

Notez que par cet anathème le juri priverait toute cette génération de comédies nouvelles ; car refuser le *génie* comique à un auteur, c'est lui enlever sa plume, c'est lui dire d'apprendre à faire des souliers.

C.

Convenait-il à des littérateurs, à des juges, de se réunir aux détracteurs de ce siècle ? N'avons-nous pas assez de grimauds qui veulent nous condamner à une nullité absolue ?

A.

Vous prenez la chose trop sérieusement. Examinons plutôt la partie plaisante du rapport. Les graves académiciens reprochent aux comédiens modernes le défaut de *poésie* : d'abord un écolier aurait dit *versification* ; mais n'insistons pas sur cette méprise : cependant les auteurs tragiques ont trouvé grâce à cet égard devant leurs juges. Ainsi l'on n'a pas recherché la *poésie* avec autant de soin dans la tragédie qui l'exige , que dans la comédie qui l'exclut presque toujours.

B.

Supposons que le même auteur ait fait en même temps une tragédie et une comédie , ce qui s'est vu souvent et ce qui se voit encore ; ne serait-il pas bien plaisant de lui dire , dans le sens du juri : « Comme auteur comique , vous êtes *bien plus loin de Molière* , que vous ne l'êtes *de Corneille et de Racine dans la tragédie* » ? Prouvez - moi cela , répondrait l'auteur. C'est, repliquerait le juri , parce que nous avons remarqué chez vous un *défaut de poésie* , et que vous ne connaissez pas même

l'harmonie des vers. Voilà ce qui vous rapproche de Racine le plus grand des poètes, et vous éloigne de Molière qui préférerait la raison à la poésie. Je demande si toutes ces absurdités ne découlent pas naturellement du rapport.

C.

Et la nouveauté de l'intrigue ? Le jury ne trouve cette qualité dans aucune des comédies jouées depuis dix ans ; comme si Picard pouvait faire quelque chose de plus nouveau que d'attaquer nos nouveaux ridicules et des vices qui ont éclaté tout nouvellement !

D.

Il fallait bien dire quelque chose ; et des académiciens pensent qu'ils n'ont pas besoin de se gêner pour avoir raison.

B.

Ils reprochent au même auteur d'avoir mis en scène un genre d'*immoralité*.

D.

Ce mot est-il dans le Dictionnaire de l'Académie ?

B.

Non ; mais ils l'y mettront pour n'avoir pas tort. Ils reprochent , dis-je , à Duhautcours un genre d'immoralité qui a plus besoin d'être réprimé par la sévérité des lois que par la censure du théâtre. Cette phrase a séduit quelques sots.

C.

Pourquoi aussi Picard ne finissait-il pas sa pièce par ce vers :

Remettez-vous , messieurs , d'une allarme si chaude.....

Il aurait dénoué comme Tartuffe , et le juri n'aurait pas fait sa belle observation.

A.

Il est vrai qu'il y avait une grande maladresse à *parler de la loi* , quand le chef-d'œuvre de notre théâtre comique nous offre un personnage bien plus pénétable que Duhautcours, et quand ce chef-d'œuvre finit par *une prise de corps*.

B.

L'auteur que je plains le plus dans cette

bagarre, c'est ce pauvre Colin, qui était un si bon homme et qui avait un talent si aimable.

D.

Pourquoi donc le plaindre ? Le juri dit que l'idée de sa comédie est bonne.

C.

Et que l'*exécution* vaut mieux que l'*idée*.

A.

Et que cette exécution qui vaut mieux que l'idée *qui est bonne*, est au-dessus du talent de l'auteur ; et cependant ce talent n'a pas même obtenu une mention honorable. Quelle logique !

B.

Vous avez pris cette réflexion dans un journal.

A.

Pourquoi pas ?

B.

On sait comment il se fait.

A.

Doucement ! tout le journal n'est pas feuil-

leton. Pour un Judas, il ne faut pas damner les apôtres. Bride-Oison qui se connaissait si bien en pâtés, pouvait avoir pour collègues des magistrats intègres et respectables : d'ailleurs, Colin est mort, et les morts ne paient pas.

B.

C'est égal ; le juri a voulu économiser dix mille francs à l'État, en refusant un prix à la comédie.

D.

Mais il les accorde généreusement à l'opéra-comique larmoyant.

B.

Oh ! c'est bien là encore une des bévues du juri.

C.

Mon ami, vos expressions sont bien dures ; bévue est un mot de mauvais ton.

B.

Je sais bien que je ne suis pas poli ; mais je n'ai jamais reçu ce reproche des gens dont j'ai dit du bien. Quoi qu'il en soit, on n'ou-

bliera jamais que le juri, après avoir jugé le drame indigne d'être même encouragé, n'a trouvé de louable à l'Opéra-Comique que trois drames, bien drames, et a donné le prix de l'*opéra-comique* au plus triste des trois.

C.

On n'oubliera jamais qu'après avoir fait un long *considérant* contre le petit génie des auteurs comiques, il a fait un autre *considérant* pour exalter le grand génie des faiseurs d'opéra comiques sérieux.

A.

Messieurs, vous touchez à la partie honteuse de ce procès. Le juri a fait une grande faute et d'ignorance et de jugement ; mais on l'a puni d'une manière si dure et si grossière, qu'il en est presque devenu intéressant. De bonne foi, pouviez-vous exiger que des académiciens fussent initiés dans les mystères de la musique, et qu'ils établissent leurs séances à l'Opéra-Comique, pour juger gravement les candidats de ce genre si peu académique et si peu littéraire ?

B.

Eh morbleu ! qu'ils se récusent, ou qu'ils obéissent à l'opinion publique. Faut-il être un Gluck ou un Sacchini pour savoir qu'opéra comique ne signifie pas drame lamentable ? Le portier du théâtre aurait jugé plus sagement.

A.

Mais si, dans le comique, aucun auteur n'a mérité le prix, il fallait bien le donner à un drame.

B.

Cela est faux. Dans ce cas, il fallait être économe comme on l'a été fort injustement pour les auteurs comiques. On n'est jamais excusable de prendre le noir pour le blanc, et de donner pour un enterrement l'argent destiné à une noce.

A.

Quoique vous disiez, je vous aurais défié de juger cette cause, et de satisfaire les parties intéressées.

B.

Satisfaire ! je le crois bien ; mais je les aurais réduites au silence.

A.

Et comment cela ?

B.

En suivant à la lettre le texte du décret. Notez donc, messieurs, que le législateur n'a jamais parlé de l'Opéra-Comique, rue Feydeau, mais de l'Opéra-Comique en général.

C.

Qui vous a dit cela ?

B.

Eh! parbleu! le décret. Le voici; écoutez: Titre I^{er}. « Les grands prix de première classe seront donnés, etc. Article XII, au compositeur du meilleur opéra représenté *sur le théâtre de l'Académie impériale de musique*; et les deux prix de deuxième classe seront décernés, etc., art. VII, au compositeur du meilleur opéra-comique, représenté *sur un de nos grands théâtres* ». Si le juri s'était donné la peine de lire, il aurait vu que le prix pour un grand opéra était exclusivement attaché à un ouvrage joué sur le théâtre de l'Opéra, et que le prix de l'opéra-comique

pouvait, au contraire, appartenir indistinctement à l'un des grands théâtres. Pourquoi le décret désigne-t-il l'Académie impériale de musique dans le premier cas, et ne nomme-t-il pas le théâtre de l'Opéra-Comique dans l'autre ? Pourquoi sur-tout, pour le second de ces prix, laisse-t-il la faculté de le décerner à l'un ou à l'autre théâtre lyrique ? Cela ne veut-il pas dire que le prix d'opéra-comique même, pouvait être obtenu par un ouvrage comique joué sur le théâtre de l'Opéra ? Il s'ensuit que si *Colinette à la cour*, *Panurge*, ou *la Caravane* s'étaient trouvées dans la période décennale, les opéra auraient pu concourir pour le prix d'opéra-comique ; mais le décret ne désigne nulle part le théâtre Feydeau, tandis qu'il désigne spécialement celui de l'Académie impériale de musique.

A.

Que concluez-vous de tout cela ?

B.

Je conclus que le juri ayant déjà décerné le prix d'opéra sérieux, il ne lui était plus permis de donner celui d'opéra-comique à un ouvrage

sérieux, et il ne pouvait s'excuser sur la nécessité de l'accorder à un drame, faute de mieux, puisque la loi ne l'obligeait pas à choisir l'opéra-comique couronné au seul théâtre Feydeau. Il y a donc eu dans cette affaire plus que de la bienveillance pour la musique sérieuse, puisqu'on a été au-delà de la loi pour favoriser un genre et un théâtre qu'elle n'avait point désignés; et pour en finir sur cet article, le jury a donné le prix d'opéra-comique à un drame, quand la loi ne le voulait pas, et a refusé un prix à la comédie quand la loi voulait qu'elle en eût un.

A.

Mais les trois auteurs des drames mentionnés honorablement sont en effet des hommes d'un grand mérite. Ainsi le jury a toujours distribué le prix et les honneurs à d'excellens musiciens.

B.

Oh! d'accord; personne ne vous le conteste : mais le jugement était irrégulier. Que l'on donne des couronnes à ces Amphions pour leur grand talent, j'y ajouterai même une fleur; mais qu'on ne leur décerne pas le

prix du comique quand ils auront fait des drames sérieux.

D.

C'est pourtant cette faute du juri qui a occasionné ces clameurs, ces articles virulens dans les journaux, et qui a presque ramené les duels des Gluckistes et des Piccinistes.

B.

Eh pardi ! cela n'est pas étonnant. Ceux qui perdent un procès maudissent les juges, même quand l'arrêt est juste ; que ne doivent-ils pas dire quand ils sont jugés en dépit du bon sens ? Pour moi, je vous avoue que si j'avais été musicien comique, j'aurais fait un bruit de diable.

C.

Il est clair que ni messieurs du juri, ni les prétendus connaisseurs qui ont tant fait de bruit dans les journaux, n'ont bien lu le décret, et n'ont bien senti l'intention du souverain.

B.

Cela se remarque sur-tout dans ce qui a rapport à la musique. Il y a bien peu de personnes

qui aient fait l'observation que je vais vous communiquer : c'est que le législateur n'a point prétendu que le prix dût être accordé au mérite de la musique proprement dite.

A.

A quoi donc ?

B.

A l'application de la musique à un ouvrage dramatique ; et je vais vous le prouver d'une manière incontestable. D'abord s'il avoit voulu que le juri jugeât la partie technique de l'art, il est clair qu'il aurait donné cette commission à des musiciens, et non pas à des hommes de lettres. Ne serait-il pas plaisant de supposer qu'on ait choisi des musiciens pour juger la poésie ? Pourquoi voulez-vous donc qu'on ait donné à des littérateurs le soin d'examiner et d'apprécier une marche d'harmonie, une basse, un second violon, une partition enfin, et tout ce qui peut la rendre classique ? Il faut donc conclure du choix des juges, qu'ils n'ont eu à juger que l'application plus ou moins heureuse de l'art musical à un ouvrage dramatique. En second lieu, remarquez, je vous prie, que le législateur n'a point des-

tiné le prix à la *meilleure musique* , mais au *meilleur opéra* ; nouvelle preuve que le jury ne devait pas juger la science musicale d'une partition , mais l'effet de la musique dans un opéra. Troisièmement enfin , le souverain n'a pas voulu couronner le *meilleur auteur* , mais le *meilleur ouvrage* ; ce qui faisait une loi au jury d'écarter toutes les considérations tirées des titres antérieurs , pour ne juger que les ouvrages , indépendamment des succès obtenus par des ouvrages hors du concours. Vous voyez , messieurs , que pour bien juger , il ne fallait que bien lire. En s'attachant à la lettre du décret , on en aurait saisi l'esprit ; et la sagesse du législateur se remarque dans cette loi comme dans toutes les autres qu'il a promulguées. .

A.

Mais vous ne dites rien de l'Opéra.

B.

Ma foi , entre les deux ouvrages que le jury a balotés , je donnerais le choix pour une épingle. L'un a plus d'intérêt , l'autre plus de partisans ; mais depuis que la danse est

le grand mobile des succès, je pense qu'il faudrait toujours donner le prix à M. Gardel.

A.

Il y a long-temps que je pense comme vous à cet égard. La danse est tout à ce théâtre, et bientôt on n'y chantera plus que pour la forme. Eh bien ! messieurs, vous voyez que ce jury n'est pas aussi coupable que vous l'avez cru. Sur la tragédie et l'opéra, vous auriez été aussi embarrassés que lui ; à l'Opéra-Comique, s'il a eù le tort de ne point suivre le décret, il a eu au moins le bon goût de couronner un habile homme. Il ne reste donc plus que la comédie, sur laquelle ces messieurs sont inexcusables ; mais un jour qu'ils n'auront rien à faire, ils se raccommoqueront avec les auteurs comiques ; et dans dix ans, ils leur donneront deux couronnes pour une. Alors le prix d'opéra sérieux sera donné à un ouvrage plaisant ; les auteurs tragiques n'auront plus de génie, les auteurs comiques se rapprocheront de Molière, et tout sera réparé. Bonsoir.

DIALOGUE IV^{ME}.

LA DÉCENCE.

M^{me}. POIROT, M^{me}. BEAUGRAS.

M^{me}. POIROT.

AH vous voilà, ma chère amie, entrez donc dans ma loge.

M^{me}. BEAUGRAS.

Vous êtes seule?

M^{me}. POIROT.

Depuis un moment. Cossut vient de me quitter.

M^{me}. BEAUGRAS.

Vous le voyez donc toujours? On m'avait dit que vous aviez rompu.

M^{me}. POIROT.

Eh! mon dieu! fermez la porte et as-

5 ..

seyez-vous. Tous les jours je le quitte, et je suis toujours forcée de le reprendre.

M^{me} BEAUGRAS.

Je vous plains, car je ne connais pas d'homme plus désagréable.

M^{me}. POIROT.

Ah! ne m'en parlez pas. Mais mon mari est si ladre, il a si peu de sensibilité, qu'il me laisserait dans le dénuement le plus honteux... Croiriez-vous qu'il ne me donne que six mille francs pour ma toilette ?

M^{me}. BEAUGRAS.

Allons donc!

M^{me}. POIROT.

Pas une épingle de plus ; et quand il m'a envoyé au premier du mois un chiffon de 500 francs, il croit que je dois le bénir et l'adorer.

M^{me}. BEAUGRAS.

Et lui être fidelle peut-être ?

M^{me}. POIROT.

Il ne faudrait plus que cela.

M^{me}. BEAUGRAS.

Et vous êtes obligée.... je conçois bien....
mais vous pourriez trouver cent fois mieux.

M^{me}. POIROT.

Ah! ma chère amie, les hommes utiles sont
bien rares.

M^{me}. BEAUGRAS.

Dites-moi donc, qu'est-ce qu'on vient de
jouer ?

M^{me}. POIROT.

Ah! que me demandez-vous ? une horreur :
l'École des Femmes.

M^{me}. BEAUGRAS.

Et vous venez voir cela ?

M^{me}. POIROT.

Eh ! je ne connaissais pas cette mauvaise
pièce. Imagineriez-vous qu'elle passe pour
excellente ?

M^{me}. BEAUGRAS.

Je n'ai jamais rien entendu d'aussi mauvais ton.

M^{me}. POIROT.

Comment, de mauvais ton ? dites donc de si indécent, de si obscène, de si ordurier ? Vraiment c'est une infamie de laisser jouer de pareils ouvrages.

M^{me}. BEAUGRAS.

Eh bien ! ce Molière que l'on vante tant, n'en a pas fait d'autres.

M^{me}. POIROT.

C'est donc de Molière cette mauvaise farce ? Mais où a-t-il donc vécu cet auteur ? C'était sûrement un homme du peuple. En vérité, ma chère amie, une honnête femme ne sait quelle contenance tenir quand elle entend des choses aussi indécentes.

M^{me}. BEAUGRAS.

Tout l'esprit de cet auteur consiste à parler de cocus.

M^{me}. POIROT.

Ah ! vous me rappelez.... Croiriez-vous que quand on a prononcé ce mot-là , mon imbécille de mari , qui était au balcon , a éclaté d'un rire si bête , qu'il s'est fait remarquer de toute la salle.

M^{me}. BEAUGRAS.

C'est une bonne naïveté.

M^{me}. POIROT.

Et si vous saviez dans quel moment...

M^{me}. BEAUGRAS.

Ah ! ah ! c'était...

M^{me}. POIROT.

Mon dieu , oui. Le pauvre Cossut en a été tout déconcerté.

M^{me}. BEAUGRAS.

Le hasard fait de drôles de choses.

M^{me}. POIROT.

Mais parlons sérieusement : savez-vous bien

que le théâtre est une bien mauvaise école. Dans cette pièce, par exemple, qu'est-ce qu'une femme peut apprendre, si ce n'est à tromper son mari ?

M^{me}. BEAUGRAS.

Oh ! apprendre, c'est un peu fort ; mais c'est toujours un exemple fort malhonnête.

M^{me}. POIROT.

C'est une horreur, vous dis-je : certainement je ne suis pas prude ; eh bien ! j'ai été vingt fois tentée de rougir.

M^{me}. BEAUGRAS.

Pour moi, je n'ai pas eu cet embarras, j'étais avec Dorlis....

M^{me}. POIROT.

Ce joli homme ?

M^{me}. BEAUGRAS.

Oui, ma petite, avec lui-même, et il a fait tant de folies, que je n'ai pas su ce qu'on jouait : cela est fort heureux, car je n'aime pas le scandale.

M^{me}. POIROT.

Ah! si vous vouliez être bien aimable, vous viendriez dîner demain chez moi avec Dorlis.

M^{me}. BEAUGRAS.

Ah! ma chère amie, c'est encore un peu trop tôt; je ne le connais que depuis avant-hier.

M^{me}. POIROT.

Ah! mon dieu! vous êtes toujours égoïste.

M^{me}. BEAUGRAS.

Eh! n'avez-vous pas le petit Pralin qui fait de si jolis vers et de si jolis opéra?

M^{me}. POIROT.

Sans doute, il faut bien avoir quelques complaisances pour lui; il me rend célèbre: mais vous pensez bien que cela ne compte pas; aussi personne ne me le donne.

M^{me}. BEAUGRAS.

Et le capitaine?

M^{me}. POIROT.

Oh ! pour celui-là, je l'avoue, et pour un rien je l'afficherais. Quel homme !

M^{me}. BEAUGRAS.

Il faut être juste, il est superbe ; il a l'air bien fort, bien vigoureux.

M^{me}. POIROT.

Oh ! je vous en réponds. Je voudrais bien voir ces prudes qui médisent de nous, aux prises avec un pareil amant.

M^{me}. BEAUGRAS.

En effet, il a tout ce qu'on peut désirer.

M^{me}. POIROT.

Quelle belle tête ! quels sourcils ! quel air martial ! Un homme comme cela vous enlève votre raison, vos forces ; il vous subjugue.

M^{me}. BEAUGRAS.

Parlons plus bas ; la canaille du parterre nous fait des chut !

M^{me}. POIROT.

Eh! mais ... la petite pièce est commencée.

M^{me}. BEAUGRAS.

Il y a long-tems. Qu'est-ce que c'est ?

M^{me}. POIROT.

Ce doit être *la Gageure imprévue*.

M^{me}. BEAUGRAS.

Ah! oui, je la reconnais.

M^{me}. POIROT.

Voyez-vous mon mari qui rit encore du marquis de Clainville? Quelle sottise!

M^{me}. BEAUGRAS.

Oh! oui, cela est bien sot! Vraiment cet homme-là vous perdra de réputation..... Eh bien! voilà encore une pièce indécente : ce monsieur qu'on fait chercher sur le grand chemin, ce tête-à-tête, ce cabinet, et puis ce qu'on ne voit pas sur le théâtre.

M^{me}. POIROT.

Sans doute cela est bien immoral ; mais au moins il n'y a pas les équivoques et les vilains mots.

M^{me}. BEAUGRAS.

Ma chère amie, vous êtes trop indulgente. Une femme qui se respecte, fait-elle appeler un inconnu quand elle est seule chez elle ? Si je ne connaissais pas Dorlis depuis avant-hier, pensez-vous que je fusse allée seule avec lui dans une cinquième loge ?

M^{me}. POIROT.

Vous avez raison ; mais encore je passe tout quand il n'y a pas les mots. Par exemple, dans *l'École des Femmes*, ce ruban... vous savez ? *Il m'a pris, il m'a pris* n'est-ce pas une abomination ? Il faut avouer aussi que nous avons une langue bien indécente. A chaque instant il vous vient à la bouche des mots qui réveillent des idées sales. Vous ne sauriez croire combien je m'observe sur cet article. Hier encore Florville chantait à mon piano ; je m'aperçus qu'il était au-dessous du ton ; je n'ai jamais osé lui dire *vous baissez*.

M^{me}. BEAUGRAS.

Ma chère amie, étiez-vous ici dimanche dernier ?

M^{me}. POIROT.

Qu'est-ce qu'on donnait ?

M^{me}. BEAUGRAS.

Le Légataire et les Vacances des Procureurs.

M^{me}. POIROT.

Ah ! dieu ! ... oui, j'y étais. C'est encore du Molière sans doute, car cela est à faire vomir.

M^{me}. BEAUGRAS.

Comment peut-on aller chercher de pareilles vilénies, quand on a maintenant des auteurs qui font des pièces où il y a tant de sentiment et un si bon ton ?

M^{me}. POIROT.

Vous me rappelez un évènement qui a failli me donner une attaque de nerfs. J'étais ici avec le capitaine ; il m'avait tellement occupée que je ne fis pas trop attention à la première

pièce : mais le capitaine avait si chaud , qu'il fut obligé d'aller prendre l'air..... Vous savez que ces loges sont fort incommodes..... Je restai donc seule pendant la petite pièce , et elle m'indigna tellement que je m'écriai tout haut : c'est une horreur ! L'ouvreuse de loges crut que je me trouvais mal ; elle entra et me demanda ce que je voulais : je lui dis que j'étais outrée de l'indécence de cette comédie , et que je ne concevais pas comment des dames qui étaient dans la loge voisine , pouvaient écouter de sang-froid des expressions qu'on n'entend que dans les mauvais lieux. Devinez-vous ce qu'elle me répondit ?

BEAUGRAS.

Quoi donc ?

M^{me}. POIROT.

Madame , me dit-elle , c'est que ces dames ne vont pas dans les mauvais lieux , et elles ne s'y connaissent pas.

M^{me}. BEAUGRAS.

Ma chère amie , il faut faire chasser cette coquine.

M^{me}. POIROT.

C'était bien mon intention, mais je m'aperçus qu'elle n'avait fait cette réponse que par bêtise.

M^{me}. BEAUGRAS.

C'est égal ; je ne lui aurais pas pardonné d'être bête.

M^{me}. POIROT.

Jugez après cela si les pièces indécentes doivent me choquer.

M^{me}. BEAUGRAS.

Oh ! je vous ressemble bien , je déteste les immoralités.

M^{me}. POIROT.

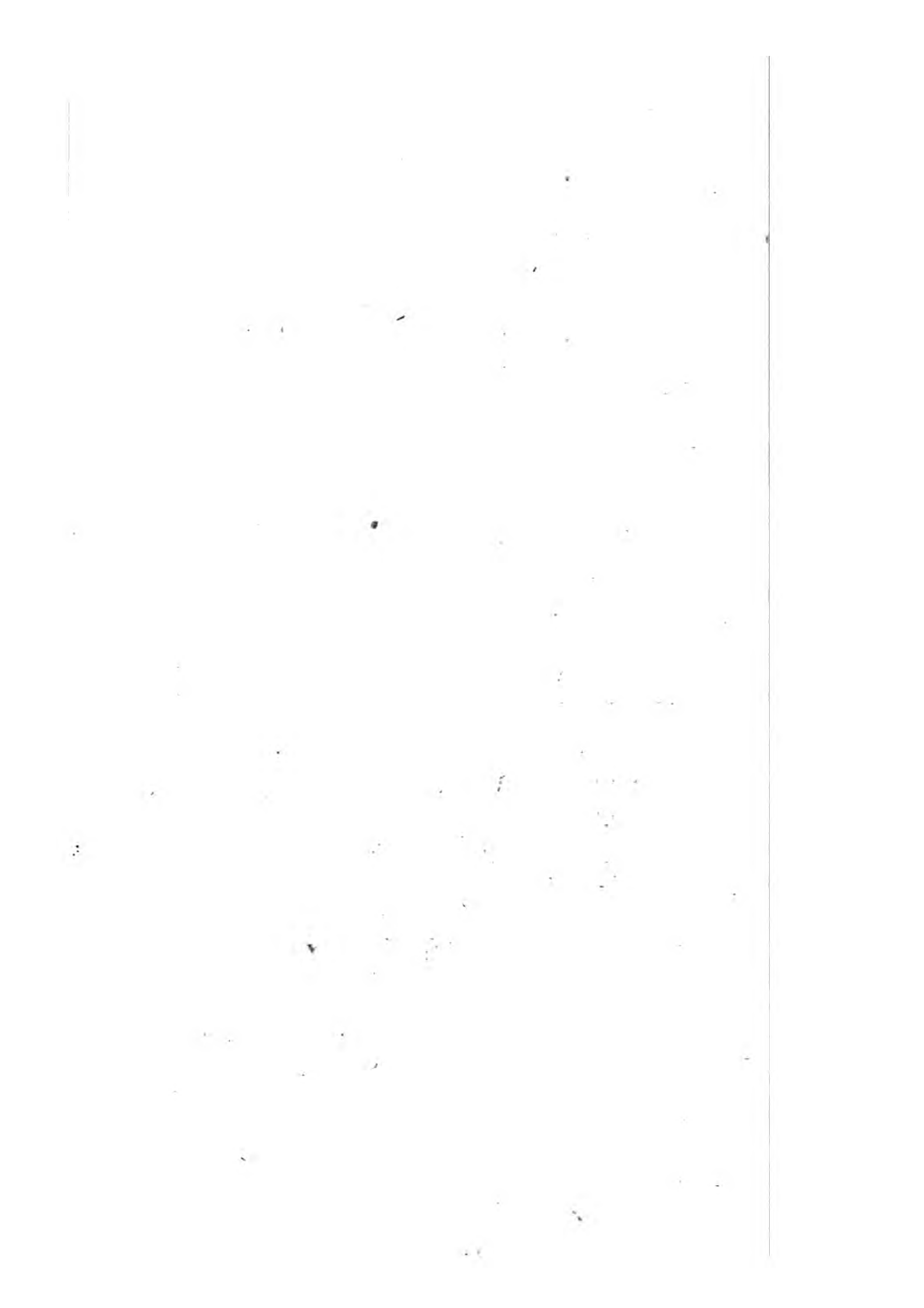
Tenez , voici la scène du cabinet , croyez-moi , allons-nous-en.

M^{me}. BEAUGRAS.

J'allais vous le proposer ; cette situation me déplait.

M^{me}. POIROT.

Oh ! que je vous aime de penser comme moi ! Si toutes les femmes nous ressemblaient, le théâtre serait bientôt épuré.



DIALOGUE V^{ME}.

LES DÎNERS.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

EH BIEN! vous ne voyez pas la pièce nouvelle?

LE BARON.

Il y a long-tems que je ne vois plus les premières représentations, parce qu'il y a dix à parier contre un que la pièce annoncée est plate, ennuyeuse, détestable.

LE COMTE.

Il faut toujours voir, mon cher. Quand on ne rit pas de la comédie, on rit de l'auteur. Si la pièce est détestable, tant mieux! rien ne m'amuse comme une chute.

LE BARON.

Une chute, oui; cela est très-gai; mais on

ne tombe plus aujourd'hui, on se traîne. Ah! mon cher comte, le théâtre a bien dégénéré.

LE COMTE.

Mais, baron, vous êtes jeune encore, et vous parlez en vieillard; vous vantez toujours le temps passé.

LE BARON.

Ah! vous soutiendrez que notre comédie vaut celle d'autrefois!

LE COMTE.

Mais, baron, notre comédie nous vaut bien; voilà tout ce qu'il nous faut.

LE BARON.

Et nos auteurs valent ceux du temps passé?

LE COMTE.

Ah! j'avoue que leur génie n'égale pas nos ridicules; mais c'est notre faute, et non la leur.

LE BARON.

De quelque côté que soit la faute, il n'en est pas moins vrai qu'il y a décadence.

LE COMTE.

Décadence , si vous voulez , j'aime autant ce mot-là qu'un autre. Je conviendrais même que nous n'avons pas de ces chefs - d'œuvre que nos érudits nous citent régulièrement deux ou trois fois par jour ; j'avouerai , s'il le faut , que nos auteurs travaillent avec un peu de négligence et beaucoup de précipitation , comme le juri l'a savamment observé ; mais j'assigne à tout cela une cause que certainement vous ne soupçonnez point.

LE BARON.

Quelle est donc cette cause qui agit sans qu'on l'aperçoive ?

LE COMTE.

Mon cher baron , ce sont les dîners.

LE BARON.

Les dîners ? quelle folie ! Vous allez voir qu'on ne dînait pas autrefois !

LE COMTE.

Non , mon cher , on ne dînait pas à cinq , six et sept heures ; les auteurs n'étaient pas

6..

gens du monde, et ne dînaient pas tous les jours chez les gens riches.

LE BARON.

Si nous avions des Molière, ils pourraient dîner où et quand ils voudraient, et ils n'en feraient pas moins des pièces admirables.

LE COMTE.

Vous voyez mal, mon cher baron, je suis désespéré de vous le dire, vous voyez très-mal. Si Molière avait passé sa vie dans nos salons, s'il s'était fait le complaisant de nos amphitrions et de nos caillettes, il aurait fait des pièces comme celles qui vous font redouter les premières représentations. Le dîner a une influence terrible.

LE BARON.

Comte, vous aimez les paradoxes.

LE COMTE.

Et vous, baron, vous aimez les grands mots.

LE BARON.

Il n'y a grand mot qui tienne ; vos dîners

ne font rien à l'art dramatique ; s'il se perd en France, il faut s'en prendre au mauvais goût des auteurs, au mauvais goût du public, à notre ridicule pruderie qui nous fait bannir la gaîté du théâtre, pour y substituer un prétendu bon ton qui produit l'uniformité, le dégoût et l'ennui.

LE COMTE.

Mon cher baron, vous parlez comme un livre ; mais vous mêlez tant de choses différentes, qu'il m'est impossible de débrouiller ce cahos. Je n'ai pas la tête forte, et je ne suis pas logicien ; ayez donc la complaisance de reprendre tous ces points l'un après l'autre, et quand je vous aurai fait voir leur faiblesse, j'établirai le dîner comme cause efficiente de ce que vous nommez la décadence du théâtre. J'espère que vous serez content, je me sers des termes de l'école.

LE BARON.

Je vous ai dit d'abord que dans ce siècle les auteurs manquent de génie et de goût.

LE COMTE.

Eh ! mon cher, à vous entendre, il semble

que les siècles soient comme des hommes, dont les uns ont plus, et les autres moins de dispositions. Tous les siècles se ressemblent, ils ont les mêmes élémens comme la même durée; dans tous il pleut et il fait beau, il fait chaud et il gèle; dans tous il y a beaucoup de sots et quelques gens d'esprit.

LE BARON.

Ainsi donc les siècles du moyen âge valaient ceux d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV?

LE COMTE.

Eh! sans doute, il y a eu dans tous des Homère et des Virgile qui n'ont pas écrit, des peintres qui n'ont point fait de tableaux, de grands rois qui n'ont point eu de trônes; et chez les sauvages d'Amérique il y a des Newton et des Galilée qui s'amuse à tuer des hommes et à les manger, parce qu'on ne leur a pas appris l'astronomie et les mathématiques. Tout dépend des institutions et du hasard qui place dans une situation l'homme qui était destiné à briller dans un autre. Si Homère était né chez les Hurons, pensez-vous qu'il eût fait une *Iliade*? Virgile aurait-il écrit l'*Énéide* s'il

avait été valet de ferme dans la Champagne pouilleuse ? Que de Molière et de Racine conduisent la charrue parce qu'on ne leur a pas appris à lire ! La nature jette les hommes sur la terre , et le hasard les y arrange ; ce sont les circonstances , la fortune , le caprice des parens , qui en font des courtisans ou des comédiens , des prêtres ou des charlatans , des auteurs ou des cordonniers , des magistrats ou des commis aux barrières. Que savez-vous si parmi vos laquais on ne trouverait pas tous les rudimens d'un grand philosophe ?

LE BARON.

Et vous concluez de là ?

LE COMTE.

Que les institutions et les circonstances font tout , que l'auteur modèle son génie et son caractère sur tout ce qui l'entoure , que le goût et les mœurs publics influent sur son talent ; et en dernière analyse , que le dîner est la première cause de la négligence et de la précipitation qu'on reproche aux auteurs dramatiques ; et il faudra tôt ou tard qu'il y ait une révolution dans le dîner ou dans le théâtre.

LE BARON.

Mais si le dîner agit sur les auteurs, il ne fait rien au public, et vous ne pouvez disconvenir que ce public aujourd'hui n'ait un très-mauvais goût.

LE COMTE.

J'ai grand peur, baron, que vous ne soyez pas plus logicien que moi ; vous accusez les auteurs, et voilà maintenant que vous les disculpez ; car enfin il faut qu'ils travaillent pour leur tems, pour leur nation et pour leurs mœurs. Voltaire l'a dit : une nation entière n'a jamais tort d'avoir du plaisir, et l'auteur doit lui en donner de l'espèce qu'elle aime le mieux.

LE BARON.

Si c'était du plaisir, encore passe ; mais le public n'en a pas ; il protège un genre qui le fait bâiller, et il siffle celui qui l'amuserait.

LE COMTE.

Eh bien ! que répondrez-vous à un homme qui vous dira : Qu'importe que je m'ennuie, pourvu que je m'amuse ?

LE BARON.

Toutes ces plaisanteries ne prouvent rien en faveur de vos dîners.

LE COMTE.

Eh! je le crois bien ; je perds à combattre votre opinion le tems que je devais employer à établir la mienne.

LE BARON.

Parlez; je suis curieux de voir jusqu'où va la bizarrerie.

LE COMTE.

Vous conviendrez avec moi que l'heure du dîner se trouve en concurrence avec celle du spectacle.

LE BARON.

D'accord.

LE COMTE.

Et que quand on veut voir une comédie nouvelle, il faut renoncer au dessert et même à l'entremets pour arriver à tems.

LE BARON.

Oui, quand on dîne fort tard.

LE COMTE.

Mais, baron, vous savez qu'on ne dîne pas quand on veut.

LE BARON.

Eh bien! soit.

LE COMTE.

Si l'on dîne à la hâte, on dîne mal; on arrive de mauvaise humeur, et l'on trouve que la pièce ne vaut pas l'entremets qu'on a perdu. Je puis vous en parler savaamment; il y a deux mois qu'on a donné une fort bonne comédie; mais malheureusement ce jour-là j'avais des truffes excellentes que mon frère m'avait envoyées de Bergerac, et auxquelles je n'ai pu toucher parce qu'il était trop tard. Le pauvre auteur a bien payé mes truffes; car j'ai fait un bruit de diable dans ma loge, et j'ai dit partout; le soir, que la pièce était détestable.

LE BARON.

Tout le monde n'est pas gourmand.

LE COMTE.

Tout le monde n'est pas gourmand, dites-vous? eh! mon cher baron, c'est la seule pas-

sion vigoureuse que nous ayons ; les autres ne sont que des faiblesses. Les hommes ne sont pas gourmands ! Eh ! mon dieu ! depuis Esaü qui a vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles , jusqu'à l'auteur de la gastronomie , on voit que les dîners font tout en ce monde. Il n'y a pas de solennité sans un repas , voire même les noces et les enterremens. C'est par un dîner que l'on réunit les familles divisées et les amis brouillés , c'est à la taverne que les Anglais traitent les affaires d'état ; et il est bien étonnant que vous refusiez la gourmandise à un siècle qui a inventé la gastronomie , l'Almanach des Gourmands et les magasins de comestibles. Mais je n'ai pas tout dit : supposons que la gourmandise l'emporte sur la curiosité , et que je mange mes truffes avant d'aller au théâtre. C'est encore bien pis ; digérer et juger sont deux fonctions qui vont fort mal ensemble. Je suis lourd, assoupi ; j'étouffe dans ma loge ; j'attribue à la pièce tous les désagrémens que j'éprouve ; je veux qu'on m'amuse quand je ne suis plus amusable ; et ce qu'il y a de plus fâcheux pour l'auteur , c'est que je ne renonce pas au droit de le juger quand je n'ai entendu que la fin de son ouvrage.

LE BARON.

Pour quelques Apicius faut-il réformer un usage reçu ?

LE COMTE.

Doucement, baron, doucement. Il y a des Apicius bourgeois qui décident aussi du succès des pièces. A la vérité ces honnêtes gens dînent plutôt que nous ; mais ils soupent, et la pièce leur paraît longue et ennuyeuse quand ils craignent que le rôti ne brûle. Vous voyez donc bien que le spectacle est trop près du dîner des uns et du souper des autres.

LE BARON.

Mais en vous passant cette folie comme une réflexion raisonnable, je vous demanderai encore ce que tout cela peut faire au talent de l'auteur.

LE COMTE.

Ce que cela peut faire ? D'abord, mon cher, il y a des auteurs de deux espèces : les matadors de l'ordre dînent avec nous, et ils nous font honneur, car les gens d'esprit mangent fort bien. Les petits auteurs, au contraire, dînent légèrement, mais ils soupent

chez les bourgeois. Je vais premièrement vous parler de ceux-ci pour m'en débarrasser. Tous les soirs ils entendent dire à leurs amphitrions en boutique, qu'ils se sont ennuyés au spectacle, qu'il a fini trop tard, que les pièces étaient froides, parce qu'ils pensaient à leurs soupers. Que font nos Molière à la douzaine ? Ils adoptent un genre tellement attachant, effrayant, intéressant, qu'il fasse perdre l'appétit aux spectateurs; et c'est de là sans doute qu'est né le mélodrame. Mais revenons aux auteurs distingués : ils sont, comme je vous l'ai dit, devenus gens du monde ; on les voit au lever et à la toilette de nos dames, on les revoit au dîner, et quelquefois encore après le spectacle. Quand voulez-vous qu'ils s'instruisent et qu'ils travaillent ?

LE BARON.

Avouez, mon cher comte, que je suis bien patient.

LE COMTE.

Si vous êtes si patient, faites encore un effort ; répondez-moi : quand voulez-vous que les auteurs s'occupent de leur art ?

LE BARON.

Puisqu'on dîne si tard , la matinée est plus longue ; ils ont donc plus de temps pour travailler.

LE COMTE.

Mon cher baron , vous n'y êtes pas. Si vous aviez eu le malheur d'être poète , vous sauriez que pour les ouvrages d'imagination , il faut travailler le soir et corriger le matin. Le mouvement de la journée , l'agitation que l'on éprouve , l'action de la lumière , la chaleur des alimens et des vins généreux , tout cela donne de l'activité au sang et de la force à la pensée : mais pour jouir de ce bénéfice , il ne faut pas que l'heure du travail soit trop rapprochée de celle du repas ; si la digestion est pénible , on voit tout en noir , et l'on fait un drame ; si l'on a un peu trop bu , l'on devient tendre , et l'on fait de la *sensiblerie*. Si Tissot vivait encore , il vous dirait tout ce qui peut résulter de ce mauvais régime.

LE BARON.

Eh ! comment savez-vous tout cela ?

LE COMTE.

Est-ce que je n'ai pas voulu être auteur aussi ? J'ai fait des vers , j'ai été sur le point de me faire imprimer : heureusement je n'avais point de talent , et je me suis sauvé ce ridicule.

LE BARON.

Et vous croyez sérieusement que le dîner influe sur l'art dramatique ?

LE COMTE.

Comment si je le crois ? Mais voyez nos salles de spectacles : autrefois on venait y chercher de l'intérêt , de l'instruction , ou tout au moins de l'amusement ; aujourd'hui l'on n'y cherche que de la distraction , parce que c'est la seule chose qui convienne quand on sort de table. L'auteur qui compose en digérant , sait qu'il sera jugé par des gens qui digèrent , et il travaille en conséquence.

LE BARON.

Mon cher comte , vous avez dit bien des folies , mais j'aperçois un coin de vérité dans ces idées bizarres.

LE COMTE.

C'est le sort des choses humaines ; la vérité ne se voit jamais que par un coin.

LE BARON.

Adieu ! je vais réfléchir à votre dîner.

LE COMTE.

Encore un mot , baron. Il n'y a qu'un remède à cette décadence du théâtre.

LE BARON.

Lequel ?

LE COMTE.

Il faut renvoyer les auteurs au cabaret ; qu'ils dînent souvent entre eux , et jamais chez les gens du monde ; qu'ils peignent les **hommes** en général , et non pas telle coterie ou tel salon : alors , à la vérité , nous n'aurons plus de pièces de bon ton , mais nous aurons plus souvent de bonnes pièces.

DIALOGUE VI^{ME}.
LES AUTEURS DRAMATIQUES.

LE COMTE DE ***, BELVAL.

LE COMTE.

BON jour, monsieur Belval! vous avez joué
comme un ange.

BELVAL,

Vous êtes trop bon, monsieur le comte.

LE COMTE.

Comme un ange, c'est le mot. J'étais dans
la loge de la petite comtesse, elle rafolle de
vous; elle m'a chargé de vous exprimer toute
sa satisfaction.

BELVAL.

Et moi, monsieur le comte, je vous prie
de vouloir bien lui témoigner tout mon respect.

LE COMTE.

Ce n'est pas votre respect qu'elle veut, j'en suis certain ; je vous répète qu'elle rafolle de vous, ainsi faites-en votre profit. Elle est très-sentimentale, ne la ménagez pas ; elle pleure avant et après, et elle n'est jamais si contente que quand on la rend bien malheureuse.

BELVAL.

Monsieur le comte aime à plaisanter.

LE COMTE.

Comment ! plaisanter ! de croire qu'une femme ait la tête tournée d'un homme à la mode ? et cette femme-là sur-tout ? Ah ! je vous conseille de n'en pas être plus fier que vos prédécesseurs.

BELVAL.

Mais une personne de ce rang...

LE COMTE.

Le rang n'y fait rien. Il est bien juste, messieurs les artistes, que vous vous vengiez des larcins que nous vous faisons tous les jours.



BELVAL.

Ces larcins-là ne vous enrichissent pas.

LE COMTE.

Vous parlez comme mes créanciers. Au surplus, voilà ma commission faite, le reste vous regarde, je ne m'en mêle pas. Dites moi un peu : allez-vous nous donner du nouveau ? vous jouez toujours la même chose.

BELVAL.

Eh ! monsieur le comte, ce n'est pas notre faute ; nous n'avons rien de bon. De trente pièces reçues cette année, il n'y en a pas une seule passable, et nous n'avons pas le courage de nous mettre à l'étude.

LE COMTE.

Peut-être aussi êtes-vous trop difficiles.

BELVAL.

Eh ! non, monsieur le comte ; nous sommes au contraire trop indulgens. Mais il n'y a plus d'auteurs.

LE COMTE.

Comment! diable! j'ai cru qu'on n'en avait jamais tant vu.

BELVAL.

Oui, de mauvais, qui n'ont aucun génie, point d'imagination, point de goût, qui tombent souvent malgré tous nos soins, et qui ne réussissent que quand nous avons refait leurs pièces au théâtre. Oh! je l'avoue, ces auteurs-là sont fort nombreux.

LE COMTE.

Mais puisqu'en refaisant leurs pièces vous leur donnez du succès, pourquoi ne prenez-vous pas ce soin-là plus souvent?

BELVAL.

C'est que ces messieurs ne sont pas toujours dociles. Croiriez-vous qu'ils se refusent souvent au bien que nous voulons leur faire?

LE COMTE.

Sérieusement?

BELVAL.

Ah! ils ont un amour-propre, une présomption! ...

LE COMTE.

Ah! s'ils avaient votre modestie!

BELVAL.

Modestes! ils crèvent d'orgueil.

LE COMTE.

Je parie qu'ils croient valoir mieux que les comédiens.

BELVAL.

S'ils le croient? n'en doutez pas; il y en a qui ont l'insolence de le dire.

LE COMTE.

Cela est fort ridicule, je l'avoue.

BELVAL.

Hier encore l'un d'eux ne s'est-il pas piqué parce que je lui ai dit à la répétition qu'une scène de sa pièce était plate, mal écrite, ennuyeuse, et que je ne jouerais pas le rôle s'il ne changeait pas tout ce qui me déplaisait?

LE COMTE.

Pour cela c'est de l'ingratitude; car vous

lui donniez un avis bien honnête et bien désintéressé.

BELVAL.

Je passerais encore ce mouvement de vanité; mais il en est parmi eux qui veulent m'apprendre comment je dois réciter leurs vers et leur prose.

LE COMTE.

Oh! celui-là est fort; ils prétendent savoir mieux que vous ce qu'ils ont voulu dire.

BELVAL.

Comment s'ils le prétendent! ils disent *mon ouvrage*, *ma pièce*, comme si ce n'était pas la pièce de ceux qui la jouent.

LE COMTE.

Et vous rabaissez bien leur petit orgueil?

BELVAL.

Oh! je vous en réponds.

LE COMTE.

Je n'en suis pas inquiet, je vous jure. Il me

semble les entendre ; ils doivent en dire de belles sur votre compte.

BELVAL.

Quand ils sont ensemble , ils nous déchirent à belles dents.

LE COMTE.

Comment ? ils se réunissent donc ?

BELVAL.

Eh ! oui , ils prétendent en avoir le droit. Ah ! si vous saviez , monsieur le comte , ce que c'est qu'une assemblée d'auteurs !

LE COMTE.

Je le devine , c'est un tripot ; mais aussi pourquoi ne leur apprenez-vous pas ce que c'est qu'une assemblée décente et honnête ?

BELVAL.

On ne peut rien leur apprendre , ils croient savoir tout.

LE COMTE.

Ils disent , j'en suis sûr , que pour avoir fait de bonnes études , et pour avoir beaucoup

lu , on doit mieux connaître l'art que ceux qui l'exercent sur les planches.

BELVAL.

Certainement ils le disent.

LE COMTE.

Qu'avec de l'esprit, du style et des connaissances , on est en état de se passer de vos conseils.

BELVAL.

Précisément.

LE COMTE.

Que les comédiens, pour la plupart, n'ont fait aucune étude littéraire , ou en ont fait de tres-mauvaises.

BELVAL.

Juste.

LE COMTE.

Qu'il est odieux , honteux même , de voir un homme de lettres jugé , rebuté , persifflé par des hommes quelquefois très-ignorans , souvent mal élevés , et par des femmes ou filles qui ne sont ni filles ni femmes,

BELVAL.

Vous les connaissez parfaitement.

LE COMTE.

Qu'il est affreux de voir un comédien rouler carosse, tandis qu'un Racine et un Corneille, s'ils vivaient encore, seraient éclaboussés par leurs jeunes premiers ou par leurs pères nobles.

BELVAL.

Et ils n'observent pas que l'on dit poète crotté, tandis que l'on n'a jamais dit comédien crotté.

LE COMTE.

Je conçois que vous avez beaucoup à souffrir avec ces gens-là ; mais des hommes de mérite comme vous, doivent noblement supporter les petits désagrémens attachés à l'état. Il me vient une idée : est-ce que vous ne pourriez pas vous passer d'auteurs ?

BELVAL.

Comment voulez-vous que nous nous donnions la peine de faire les pièces ? n'avons-nous pas assez de mal à les jouer ?

LE COMTE.

Vous les feriez mieux.

BELVAL.

Je le sens bien ; mais quand nous sommes chargés de l'art , pourquoi voulez-vous que nous nous occupions du métier ?

LE COMTE.

Votre réflexion est excellente , je n'y avais pas songé.

BELVAL.

Et puis , il faut que les auteurs vivent.

LE COMTE.

Ce que vous dites-là est superbe. Voilà des sentimens très-généreux.

BELVAL.

Que feraient les auteurs s'ils n'avaient plus le théâtre ?

LE COMTE.

Sans doute ; au lieu que vous , messieurs , vous ne seriez point embarrassés , vous êtes propres à tout.

BELVAL.

Eh bien ! monsieur le comte , ces auteurs à qui je donne du pain (quand je dis moi , je veux dire le théâtre) , ces auteurs n'auraient pas pour nous les mêmes égards. Dès qu'il se présente un nouveau venu qui a la vogue , ils nous quittent tout net , sans procédés , sans regret. Si l'âge ou l'embonpoint nous ôtent la faveur du public , ils nous laissent-là.

LE COMTE.

Oui , comme un pôt fêlé , comme un meuble vermoulu.

BELVAL.

C'est cela même.

LE COMTE.

Et ils vont fièrement voir jouer leurs ouvrages

BELVAL.

Tandis qu'on ne pense plus à nous qui les avons créés , qui les avons fait réussir.

LE COMTE.

Plus vous m'en dites , plus je suis persuadé que les auteurs sont de fort vilaines gens. Mais laissez-moi faire ; j'en ai une douzaine demain à dîner chez moi.

BELVAL.

Chez vous , monsieur le comte ?

LE COMTE.

Oui , je les connais presque tous , et j'ai l'agrément de les avoir souvent à ma table. Les gens de lettres , mon cher , ont leurs défauts , leurs vices , leurs ridicules ; mais ils sont fort considérés. Plusieurs d'entre eux occupent des places éminentes , et partout maintenant l'esprit et l'instruction sont reçus avec honneur. Je vous disais donc que j'aurais demain chez moi une douzaine de ces tyrans qui traitent si mal les comédiens , et je vous promets de leur donner une bonne leçon et de très-bon vin.

BELVAL.

Puisque vous les connaissez , vous avez sans

doute entendu parler de la demande qu'ils font au gouvernement.

LE COMTE.

Non, je vous jure; qu'est-ce que c'est?

BELVAL.

Ils veulent avoir la faculté de léguer le produit de leurs ouvrages à leur femmes et à leurs enfans.

LE COMTE.

Comment! ils prétendent que les ouvrages qu'ils ont faits leur appartiennent en propre? Comptez-moi donc cela; cela me paraît bien ridicule.

BELVAL.

Oui, ils demandent humblement la permission de laisser leurs pièces de théâtre en héritage à leurs enfans, comme nous laissons aux nôtres les maisons de campagne que nous avons achetées.

LE COMTE.

Voilà une prétention bien audacieuse! Et vous, messieurs, vous souteniez au contraire

BELVAL.

Que ces ouvrages doivent nous appartenir ; que nous sommes les vrais héritiers des auteurs , et que celui qui a joué dans une pièce a bien plus de droit à sa propriété que celui qui l'a faite.

LE COMTE.

Cela me paraît assez juste : mais les enfans de ces auteurs qu'auront-ils pour vivre ?

BELVAL.

Eh ! monsieur le comte ; pourquoi les auteurs font-ils des enfans ? Qu'ils fassent des pièces ! leurs ouvrages nous sont utiles , leurs enfans ne le sont pas.

LE COMTE.

Cela est parfaitement clair ; vous me faites toucher cela au bout du doigt ; et ces messieurs ne veulent pas entendre raison ?

BELVAL.

Voyez combien ils sont avares ! Ils veulent que , même après leur mort , leurs ouvrages soient utiles à leurs enfans.

LE COMTE.

Cela est bien sordide , il faut en convenir.

BELVAL.

Nous , au contraire, nous ne demandons rien pour nos enfans , nous ne voulons que pour nous.

LE COMTE.

Cela est bien plus simple.

BELVAL.

Et croyez-vous qu'ils obtiendront cette faveur ?

LE COMTE.

Non ; je vous répons qu'ils n'auront rien. Chaque fois qu'il y aura discussion entre les comédiens et les auteurs , soyez certain que les gens comme il faut seront pour vous.

BELVAL.

Vous me rassurez.

LE COMTE.

J'en juge d'après moi-même. Je considère fort les gens d'esprit ; mais les comédiens, et

les comédiennes m'amusez davantage, et je suis sûr que tous les honnêtes gens pensent comme moi. Vivez donc en paix, mettez en poche l'argent des auteurs morts, il est bien à vous; ils ne vous le redemanderont pas. Au pis aller, s'ils n'ont rien laissé à leur famille, vous pouvez faire une action très-généreuse; placez les veuves à l'hospice, et les marmots aux enfans-trouvés. Adieu, monsieur Belval : voyez la petite comtesse; elle a bien raison de vous aimer, vous êtes un homme charmant.

DIALOGUE VII^{ME}.

LES DEUX GENDRES.

DORVAL ET FLORVILLE.

DORVAL.

EH bien ! jeune homme, venez-vous voir
les deux Gendres ?

FLORVILLE.

J'ai vu cette pièce une fois ; c'est bien assez.

DORVAL.

Ah ! ah ! vous la trouvez mauvaise , sans
doute ?

FLORVILLE.

Je ne sais au moins ce qu'on y trouve de
si bon.

DORVAL.

Je conçois que cela vous étonne. Cet ou-
vrage n'est pas de l'école moderne, et vous
n'êtes pas encore d'âge à aimer la vérité.

FLORVILLE.

Mais, monsieur, vous conviendrez que cette comédie est une satire continuelle.

DORVAL.

Vous deviez dire générale, et alors vous en auriez fait l'éloge.

FLORVILLE.

Pas si générale ; ce sont de véritables portraits, comme l'a très-bien observé un critique.

DORVAL.

Est-ce que quelqu'un a eu la fatuité ou la niaiserie de s'y reconnaître ?

FLORVILLE.

La niaiserie passe ; mais je ne vois pas qu'on puisse mettre de l'amour-propre à s'appliquer de pareils tableaux.

DORVAL.

Vous vous trompez ; le monde est plein de ces hommes qui sont enchantés de faire croire qu'on s'occupe d'eux, à quelque prix que ce soit. Savez-vous que c'est toujours quelque chose que d'être un héros de comédie ? Il y a tel président dont on n'aurait jamais parlé, si Molière ne lui avait fait l'honneur de le tourner en ridicule.

FLORVILLE.

Je connais quelqu'un qui n'a pas pris la chose d'aussi bonne grâce.

DORVAL.

Qui donc ?

FLORVILLE.

Eh ! parbleu , mon oncle.

DORVAL.

Votre oncle ?

FLORVILLE.

Lui-même. Tout le monde l'a vu dans le Dalainville de la pièce.

DORVAL.

S'il m'était permis de parler librement , je vous prouverais bien que votre oncle n'a rien de commun avec ce caractère.

FLORVILLE.

Oh , mon dieu , parlez tant qu'il vous plaira ; je vous livre mon très-cher oncle. Je ne lui ai pas de grandes obligations , et il me traite un peu comme le Charles des Deux-Gendres.

DORVAL.

Puisque vous me donnez carte blanche , je vais vous démontrer que votre oncle a grand tort de se croire un Dalainville. D'abord ,

8 ..

Dalainville est un homme qui sacrifie tout , l'argent même , à son ambition , et votre oncle sacrifierait tout , et l'ambition même , à l'argent. L'ambitieux des Deux-Gendres a quelque chose de noble dans sa morgue ; votre oncle a de la morgue sans noblesse. Dalainville est un fat qui ne manque pas d'une certaine grâce ; votre oncle est un fat lourd et bourgeois. Le personnage de la comédie est fort considéré , quoiqu'il ne le mérite guère ; on est plus juste envers votre oncle ; car on ne le considère pas du tout. Dalainville enfin redoute l'opinion publique ; et votre oncle la brave parce qu'il ne risque plus rien. Vous voyez qu'il n'y a rien de commun entre les deux personnages ; et si votre oncle s'obstine à voir son portrait dans cette pièce , il doit convenir aussi qu'il y est très-flatté.

FLORVILLE.

Eh bien ! je vous accorde tout sur ce point ; vous voyez que je suis libéral : mais oseriez-vous mettre en scène un personnage tel que vous venez de peindre mon cher oncle ?

DORVAL.

Oh ! non : cela seroit trop fort ; mais aussi l'auteur ne l'a point fait.

FLORVILLE.

Vous avez beau dire, un auteur est toujours très-condamnable de présenter à la risée publique des portraits dans lesquels les honnêtes gens peuvent se reconnaître.

DORVAL.

En effet, j'ai grand'pitié d'un honnête homme qui se reconnaît dans le portrait d'un fripon.

FLORVILLE.

Vous allez voir qu'il ne sera pas permis d'être vicieux, sans qu'un poète comique vienne vous tympaniser.

DORVAL.

C'est l'éternel privilège de la comédie.

FLORVILLE.

Cet art a besoin d'une bonne révolution.

DORVAL

Mais elle ne commençait pas mal, si quelques bons esprits ne l'avait arrêtée. J'ai vu le moment où nous n'aurions plus au théâtre que des hommes sans caractère, des figures blafardes, des conversations insipides, et un style maniéré. C'est en signalant les vices et

les ridicules que la comédie est utile, et surtout amusante.

FLORVILLE.

Ce n'est donc que par méchanceté que nous rions des vices dont nous nous croyons exempts ?

DORVAL.

Il y a un peu de cela sans doute ; mais n'est-ce pas le comble de l'art que d'avoir fait servir notre malignité naturelle au profit de la morale ?

FLORVILLE.

La morale ! vous croyez donc que la comédie corrige ?

DORVAL.

Je n'exagère point ; je ne lui attribue pas le miracle des conversions parfaites ; mais je sais bien que celui qui vient de voir jouer *les Deux-Gendres* n'osera pas mettre son père à la porte, et que le père qui allait se dépouiller de tout son bien en faveur de ses enfans, se dira au sortir du théâtre :

N'ayons jamais pour eux de lâche complaisance,
Et ne renonçons pas à notre indépendance.

FLORVILLE.

Je vois bien qu'il faut encore vous céder sur cet article ; il serait trop long de vouloir approfondir la matière.

DORVAL.

Oh ! oui. Une discussion sur l'institution et le but de la comédie nous menerait trop loin , et je ne vous conseillerais pas encore de l'entreprendre.

FLORVILLE.

Mais au moins , sous le rapport de l'art , il me sera permis de vous faire observer que cette comédie est très-vicieuse , en ce qu'il y a duplicité d'action.

DORVAL.

Mon ami , vous vous trompez ; vous avez voulu dire sans doute duplicité de moyens , et cela est vrai ; mais l'auteur peut employer tout autant de moyens qu'il lui plaît , pourvu que tous concourent à un but unique ; c'est dans ce sens seulement que l'expression d'*unité* dramatique doit être entendue.

FLORVILLE.

Mais Molière même , que vous estimez

tant , ne se serait pas permis de nous présenter deux gendres au lieu d'un.

DORVAL.

Vous vous trompez encore ; Molière a fait *les Femmes savantes* et *les Précieuses ridicules* , et non point la Femme savante et la Précieuse. Le nombre des personnages ne fait rien à la chose , puisque dans chacune de ces pièces l'auteur tend à un seul but , qui est de tourner en ridicule les précieuses et les pédantes.

FLORVILLE.

Oh ! cette fois vous êtes vous-même dans l'erreur ; car Molière , dans chacune de ces pièces , a donné aux deux femmes le même ridicule ; tandis que l'un des gendres est un ambitieux , et l'autre un hypocrite de bienfaisance.

DORVAL.

Mon ami , vous vous trompez une troisième fois. Ce n'est point la duplicité de caractères qui produit la duplicité d'action. C'est faire une grande faute que de confondre ces deux objets. Bien que Dalainville et Dervieux aient un caractère très-différent , ils concourent également à un but unique , qui est de don-

ner une leçon aux pères faibles et complaisans ; et de ces deux caractères il résulte cette seule moralité qu'un père ne doit jamais se mettre à la merci de ses enfans ou de ses gendres. Il y a plus : au lieu de ces deux gendres, l'auteur pouvait très-bien en introduire un troisième qui eût été *l'Avare*, et même un quatrième qui serait *le Joueur*. A la vérité, il y aurait eu redondance dans les moyens, et ce nombre de gendres eût embarrassé la marche de la pièce ; mais ces quatre caractères n'en auraient pas moins atteint un seul but, et n'en auraient pas moins prouvé l'imprudence d'un père qui se dépouille de sa fortune, et qui renonce à son indépendance. Il est donc clair que dans les gendres il ne faut voir que les *moyens*, et c'est dans le père seul qu'il faut chercher le but de la comédie, but qui est unique selon les principes les plus sévères.

FLORVILLE.

Tout ce que vous dites me paraît raisonnable ; mais vous n'avez pas répondu à mon objection fondée sur l'exemple de Molière.

DORVAL.

J'allais vous en parler ; car je ne suis point

une autorité en littérature , et je ne dois pas prétendre à faire loi. Mais c'est sur Molière même que j'appuie mon opinion , comme vous allez en juger. Il a fait *l'Ecole des Maris* ; dans cette comédie , il a présenté deux maris , ou deux tuteurs , ce qui revient au même : l'un de ces tuteurs est d'une jalousie farouche , et ne s'en rapporte qu'aux verroux et aux grilles , sur la fidélité des femmes ; l'autre est un homme doux et raisonnable , qui pense que le meilleur moyen de rendre une femme fidelle , est de lui laisser une assez grande liberté. Vous voyez donc qu'il y a dans cette pièce non seulement deux caractères , mais même deux caractères si différens qu'ils sont entièrement opposés. Il en résulte cependant une seule moralité , et elle a d'autant plus de puissance qu'elle est doublement confirmée par le bonheur du mari confiant et le malheur du jaloux. Au total , mon ami , quand vous voudrez juger une comédie , n'allez pas rechercher combien elle offre de caractères , mais examinez seulement si tous sont utiles à l'action , et s'ils concourent tous à un seul but.

FLORVILLE.

Monsieur, vous m'avez pleinement converti. Si j'ai porté un faux jugement, je n'y mets au moins pas d'opiniâtreté. Je vais revoir *les deux Gendres*, et je suis sûr que je me réconcilierai avec eux. Je vous avoue que j'avais un peu jugé sur la foi d'autrui.

DORVAL.

Je m'en suis bien aperçu; c'est une mauvaise manière : car, par une bizarrerie de l'esprit humain, nous défendons avec plus de chaleur les opinions d'emprunt que celles qui nous sont propres.

FLORVILLE.

Mais nous n'avons pas parlé du style de la pièce; il y a des gens qui le blâment.

DORVAL.

Jé ne m'en étonne pas; il n'est pas à la mode, il est simple, plein de franchise et de clarté; le trait y part toujours du fond de la scène; la plaisanterie y est toujours motivée par l'action ou le caractère du personnage; elle y est tellement inhérente au fonds du sujet, qu'on ne pourrait en supprimer une sans nuire à l'in-

telligence de l'action. Les vers y ont de l'élégance sans ambition, de l'esprit sans pointe, et de la tournure sans recherche. Au surplus, point d'antithèses éblouissantes, point de jeux de mots propres à égayer les ruelles, point de bosquets fleuris, point de roses, point de zéphirs, point d'aurores, point de douce mélancolie, point de sentences à faire le texte d'un sermon; c'est un grand défaut, je l'avoue, et je conçois que nos élégans trouvent cet ouvrage un peu gothique.

Les héros dans ***** parlent bien autrement,
Et, jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

FLORVILLE

Ah! l'on va commencer; je cours à ma loge;
grand merci de la leçon.

DORVAL.

Adieu! consolez votre oncle; mais dites-lui
qu'il ne se vante pas de ressembler à Dalainville.

DIALOGUE VIII^{ME}.

LES CABALES.

M. LE COMTE DE ***, LE ROUX.

LE ROUX.

MONSIEUR LE COMTE, j'ai l'honneur de vous saluer.

LE COMTE.

Eh ! je crois que voilà ce coquin de Champagne !

LE ROUX.

Oui, monsieur le comte ; mais je ne m'appelle plus Champagne ; j'ai quitté la profession de laquais ; je me nomme le Roux.

LE COMTE.

Et quel métier fais-tu donc depuis que tu n'es plus laquais ? Il faut que tu sois fripon, car je ne te connaissais que ces deux talens.

LE ROUX.

Oh ! j'en ai un plus honnête ; je me suis fait parachûte.

LE COMTE.

Que diable veux-tu dire ?

LE ROUX.

Je suis souteneur de théâtres ; c'est moi qui fais réussir les pièces et les comédiens.

LE COMTE.

Ah ! j'entends ; *chevalier claque*. Mais , mon drôle , ce métier est donc bien bon , car tu as presque l'air d'un honnête homme.

LE ROUX.

Monsieur le comte, cela ne va pas mal maintenant. J'ai été pendant long-tems simple travailleur , mais à présent j'ai une compagnie , et bientôt je travaillerai à mon compte.

LE COMTE.

Tu as donc fait de bien beaux exploits pour monter en grade ?

LE ROUX.

Oh ! monsieur, demandez ; il n'y a personne comme moi pour retourner un public. C'est moi qui ai fait avoir quarante représentations

à la comédie pleureuse de ce monsieur qui paie si bien; c'est moi qui ai empêché de tomber cet opéra comique qu'on a tant sifflé. Les acteurs m'ont bien des obligations, je vous assure; c'est moi qui ai fait donner demi-part à MM. Remival, Bougival, Bicheval et Florival. Vous avez sans doute entendu parler des querelles de Mlle. Minette et de Mlle. Griffon.

LE COMTE.

Sans doute. C'était une guerre ouverte; et tu t'es sans doute rangé sous les drapeaux de Mlle. Griffon?

LE ROUX.

Oh! oui; son entreteneur est plus riche. Et puis Mlle Minette n'est jamais contente; on la claquerait pendant deux heures qu'elle se plaindrait encore. Un jour je lui ai donné trente hommes, elle n'en avait pas encore assez.

LE COMTE.

Mais qu'as-tu donc à la figure? est-ce que tu te serais laissé tomber?

LE ROUX.

Oh! monsieur le comte, ce sont les revenans bon du métier; j'ai gagné cela un jour

que je faisais bien mon devoir. J'applaudissais une pièce de M. Pralin ; un gros homme qui était devant moi ne s'est-il pas avisé de siffler ?

LE COMTE.

Sans ta permission ?

LE ROUX.

Comme de raison , je me fâche , je lui applique un coup de poing au beau milieu du dos : eh bien ! ce brutal se lève et m'appuie sa canne sur la joue.

LE COMTE.

C'est fort malhonnête , il faut en convenir. Mais au moins tu portes des marques glorieuses ; et sans doute le coup de canne a été bien payé.

LE ROUX.

Oh ! oui. L'auteur n'a pas été ingrat , et Mlle. Griffon m'a envoyé son chirurgien ordinaire.

LE COMTE.

Il faut avouer que les muses dramatiques ont de bien nobles champions !

LE ROUX.

Oh ! monsieur , il n'y en a pas un qui me

surpasse. Ce n'est pas le tout de claquer comme un sourd, il faut savoir rire et pleurer à propos.

LE COMTE.

Comment rire et pleurer ! Mais , mon ami , tu es artiste.

LE ROUX.

Ce n'est pas pour me vanter, mais si je voulais..... J'ai donné souvent de bons conseils à des auteurs et à des comédiens.

LE COMTE.

Mais je ne conçois pas comment ce métier peut te faire vivre.

LE ROUX.

Oh ! que si ! D'abord je suis payé par les auteurs.

LE COMTE.

Comment diable des auteurs peuvent-ils payer ?

LE ROUX.

Ah ! pour avoir cinquante représentations, on risque le profit de la première ; ensuite quand on a un répertoire, on me fait une petite rente, et puis on me donne les billets. Sur quatre-vingts j'en vends soixante, et avec le reste j'envoie vingt hommes dont chacun en vaut quatre.

LE COMTE.

Et les comédiens ?

LE ROUX.

Ah ! ceux qui sont honnêtes me font une pension ; trois , quatre cents francs , plus ou moins , pour que je les soigne chaque fois qu'ils jouent.

LE COMTE.

Il n'y a sans doute que les mauvais acteurs qui te sudoient ?

LE ROUX.

Oh ! les bons ont besoin de claques tout comme les autres. Il y a des jours que le public est comme une buse , il faut l'assourdir pour lui faire avoir du plaisir. Quelquefois je pleure comme un misérable , ou je ris comme un fou sans pouvoir faire sourciller personne. Mais alors je me mets en colère , je fais travailler tous mes gens , et nous ne cessons que quand nous voyons le public se remuer.

LE COMTE.

Mais Floridor , par exemple , cet acteur si prôné , n'a pas besoin de ton ministère.

LE ROUX.

Tout comme un autre. Sans moi, malgré son talent, le public l'écouterait niaisement, et serait froid comme une glace. Il est vrai que celui-là ne me donne pas beaucoup de peine. Avec une seule claque je fais crouler toute la salle; mais avec Mlle. Griffon cela ne vient pas si aisément; il faut remuer le public bien long-tems avant de le faire partir.

LE COMTE.

C'est-à-dire qu'avec ton beau talent tu peux garantir une chute?

LE ROUX.

Oui, monsieur, je réponds d'une pièce, et mon bureau d'assurance est ici près, dans le café du coin.

LE COMTE.

Comment se fait-il cependant que tant de pièces tombent malgré la cabale?

LE ROUX.

C'est que les auteurs sont avares. Quand je n'ai que douze hommes pour une pièce, je ne puis pas en faire un chef-d'œuvre; mais quand l'auteur se conduit noblement, je le fais aller

aux nues. Je ne peux pas empêcher de siffler, mais je remarque les malveillans; on assomme les uns, on pousse les autres à la porte, on applaudit tout à deux ou trois *fournées*, et à la fin on demande l'auteur jusqu'à ce qu'on le nomme ou qu'il paraisse : voilà ce qu'on appelle un beau succès.

LE COMTE.

Mais le public ne peut pas être long-tems dupe de cette intrigue de manœuvres?

LE ROUX.

Il l'a toujours été et il le sera toujours : et vous-même, monsieur le comte, si une pièce est applaudie à tout rompre, si le public y vient en foule parce qu'elle a été applaudie, si le succès dure long-tems parce que les moutons suivent les moutons, vous direz tout le premier, il faut qu'il y ait quelque chose de bon dans cet ouvrage.

LE COMTE.

Tu n'es pas si bête que je croyais.

LE ROUX.

Et voyez nos belles dames : elles froncent le sourcil quand nous faisons trop de tapage ;

elles se retirent au fond des loges ; elles s'écrient : quel bruit fait cette canaille ! et quand l'auteur n'a pas payé , quand elles n'entendent pas le feu de file des travailleurs , elles bâillent , elles tirent leurs flacons , et elles disent : comme cela est froid ! comme cela est ennuyeux ! en vérité cette pièce donne des vapeurs. Nous ne claquons jamais pour Molière , aussi voyez si l'on y va. Nous travaillons pour les pièces à sentimens , aussi voyez comme on y court. Allez , monsieur le comte , je sais mon public sur le bout du doigt , et toutes vos belles dames , et tout votre beau monde , et tout l'institut , ne connaissent pas le théâtre aussi bien que moi.

LE COMTE.

Tu es admirable , je l'avoue. Si jamais je déroge jusqu'à avoir de l'esprit , je mettrai ma gloire dans tes mains. Mais , coquin , tu ne me dis pas tout. A t'entendre , tu ne travailles que pour les succès ; mais je suis certain que l'on peut aussi compter sur toi pour des chûtes.

LE ROUX.

Sans doute. Nous avons des sifflets comme des mains ; mais les premiers sont plus chers.

Vous sentez bien qu'on ne fait pas une infamie à bon marché.

LE COMTE.

Cela est juste. Je suis curieux de connaître ta tactique en fait de chûtes. Conte-moi cela.

LE ROUX.

Oh ! monsieur, cela n'est pas difficile. D'abord il y a plus de mauvaises pièces que de bonnes, et alors il ne faut pas les pousser bien fort pour les faire tomber. Ensuite le public, et sur-tout les gens comme il faut, aiment beaucoup mieux les chûtes que les succès. Rien n'amuse le beau monde comme de voir une pièce qui *descend la garde*.

LE COMTE.

Diable ! tes métaphores sont heureuses.

LE ROUX.

Je sais bien pourquoi les gens riches aiment tant les chûtes ; mais je n'ose le dire.

LE COMTE.

Dis tout ; j'ai consacré ma soirée à des sottises, ainsi tu peux parler tant que tu voudras.

LE ROUX.

Sottises, si vous voulez, c'est égal. Je vous

dirai donc que bien des riches sont un peu ignorans et un peu

LE COMTE.

Un peu bêtes , n'est-ce pas ? Ne crains rien.

LE ROUX.

Et ils voudraient toujours humilier les gens qui ont de l'esprit et du talent. Ils enragent de voir que de pauvres auteurs qui tirent le diable par la queue, se font une réputation , et sont considérés dans le monde ; ils ne veulent pas entendre qu'il puisse y avoir de l'honneur sans argent , et ils sont enchantés chaque fois qu'on siffle une pièce.

LE COMTE.

Mais , mon drôle , c'est de la philosophie que tu me fais-là. Et quand une pièce est bonne , comment t'y prends-tu pour la faire tomber ?

LE ROUX.

Quand elle est bien bonne , nous ne la pouvons faire tomber que pour un ou deux jours ; elle se relève après ; mais ce n'est jamais un succès brillant , et il lui faut bien des années pour arriver sur le grand trottoir. Notre triomphe en fait de chûtes , c'est quand

une pièce a des scènes hasardées, des choses neuves, de grands coups de théâtre, parce que tout cela peut se prendre du bon et du mauvais côté.

LE COMTE.

Et alors vous sifflez comme des serpents.

LE ROUX.

Oh! s'il ne s'agissait que de siffler, ce ne serait rien. Il faut d'abord ennuyer et impatienter le public, faire ensorte qu'il soit mal à son aise, et vous êtes sûr qu'il s'en prend à l'auteur, et se range du côté de la cabale.

LE COMTE.

Eh! que faites-vous pour cela?

LE ROUX.

Nous applaudissons à tout rompre les premières scènes.

LE COMTE.

A quoi bon cette politesse pour tuer un homme?

LE ROUX.

Comment vous ne devinez pas? Le public se dit : Ah! voilà qui prend bien. Quand nous entendons cela, nous cessons tout-à-

coup les applaudissemens ; de sorte que pendant dix minutes, les acteurs n'ont pas le moindre encouragement. Alors le public dit : Cela baisse. Quand nous en sommes-là , nous mouchons , nous crachons , nous tous-sons , nous éternuons ; puis , comme si nous nous fâchions de ce tintamare , nous crions : chut ! paix-là ! silence ! à bas les nez ! à la porte ! Les acteurs s'arrêtent ; ils reprennent ; nouveau tapage ; ils s'interrompent encore , enfin ils se refroidissent , et ne savent plus ce qu'ils doivent dire. Le public commence à s'impatienter ; et quand les spectateurs n'écoutent plus , ils causent ensemble , et ne prennent plus intérêt à la pièce , et tout le monde se dit : *cela finira mal*. Quand nous en sommes à ce point , je hasarde un petit coup de sifflet bien honteux. Alors mes gens qui ont le mot , s'écrient : à bas la cabale ! à la porte le polisson ! Cela redouble le vacarme ; et pendant la bourasque , quelques-uns de mes fidèles font une décharge de sifflets de gros calibre , parmi lesquels se mêlent quelques petites clefs , dont le son pointu perce les oreilles de nos jolies femmes. Quand le feu a duré une demi-heure , l'auteur est aux abois , la pièce

plie , et les acteurs songent à la retraite. C'est dans ce moment que nous employons les grands moyens : au lieu de cris , ce sont des hurlemens. A bas la toile ! baissez le rideau ! Continuez , disent les uns : non , s'écrient les autres ; à bas ! une autre pièce ! Les acteurs saluent , le rideau tombe , et nous allons chercher notre argent.

LE COMTE.

Et le public vous donne toujours raison ?

LE ROUX.

Il se plaint toujours de nous quand nous applaudissons ; mais quand nous sifflons , il est des nôtres. Tout le monde sort en disant : Ah ! que c'est mauvais ! quelle rapsodie ! que les comédiens sont bêtes de recevoir de pareilles misères ! Les plus tranquilles s'en vont disant : Il faut avouer que cela n'est pas bon. Enfin , monsieur le comte , vous n'entendrez jamais faire l'éloge d'une pièce que nous avons condamnée.

LE COMTE.

Ma foi , tu me vois émerveillé. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût de l'esprit à être un maraud. Ainsi quand je voudrai humilier

quelque auteur, et lui procurer une bonne chute, je puis donc compter sur toi ?

LE ROUX.

Monsieur le comte, je suis honnête homme ; quand j'ai promis de siffler, je tiens parole ; et de même, si vous voulez protéger quelque auteur ou quelque actrice, vous n'avez qu'à parler, je vous servirai au prix coûtant.

LE COMTE.

Allons, monsieur le Roux, je vous remercie de vos offres obligeantes. Vous m'avez inspiré une grande estime pour vous et pour les réputations que vous faites.

LE ROUX.

Monsieur le comte se moque, avec ses politesses.

LE COMTE.

Non, c'est de bonne foi, je t'assure. Tant qu'un homme n'a pas été pendu, je lui fais politesse, parce qu'on ne sait où l'on peut se rencontrer.

LE ROUX.

Oh ! monsieur le comte, on ne pend plus.

Adieu, monsieur le Roux ; je vois que vous ferez de bonnes affaires ; mais je ne vous garantis ni les coups de bâton, ni Bicêtre.

DIALOGUE IX^{ME}.

LA MUSIQUE.

MM^{rs}. HARMONIN, MÉLODIN,
PROSODIN ET JUSTIN.

MÉLODIN.

MESSIEURS, ne disputons point ; nous avons des opinions trop différentes : ce que chacun dirait en faveur de la sienne, paraîtrait une épigramme contre celles des autres ; l'aigreur se mêlerait à la discussion, et de rivaux que nous sommes, nous deviendrions ennemis.

HARMONIN.

Oh ! mon dieu ! parlez tant qu'il vous plaira ; quelque chose que vous disiez, vous aurez toujours tort ; ainsi je ne me fâcherai point : mon parti est pris.

PROSODIN.

Il y a long-tems que je sais à quoi m'en te-

nir ; et comme je suis sûr d'avoir raison , tout ce que vous direz l'un et l'autre ne pourra m'offenser.

MÉLODIN.

Ah ! vous le prenez sur ce ton ! Eh bien ! je soutiens que votre système est absurde ; et si je discute , c'est moins pour vous persuader que pour vous confondre tous deux.

PROSODIN.

Point d'humeur ! point d'humeur ! Je sais bien que nous finirons par nous fâcher ; mais ne commençons pas par-là. Disons d'abord des raisons ; moi , du moins , je suis sûr d'en avoir. Voilà M. Justin qui nous écoute ; il nous jugera.

MÉLODIN.

Il n'est pas musicien.

HARMONIN.

Il ne sait pas la gamme ; d'ailleurs , je n'ai pas besoin de juge , je me juge moi-même.

PROSODIN.

Quoiqu'il ne soit pas musicien , mes raisonnemens seront si évidens qu'il pourra décider en ma faveur.

MÉLODIN.

Et moi, je serai si clair qu'il croira savoir la musique en m'écoutant.

HARMONIN.

J'y consens aussi ; mes calculs sont si exacts qu'il en sentira la justesse , pourvu qu'il sache l'arithmétique. La musique n'est pas autre chose ; il n'y a que les ignorans qui travaillent pour flatter l'oreille ; il n'y a que les sots qui veulent mettre de l'esprit dans l'harmonie.

MÉLODIN.

Monsieur Prosodin, nous avons chacun notre paquet.

PROSODIN.

Je le laisse dire ; ma *déclamation* le confondra et vous aussi. Mais puisqu'il est si savant, qu'il parle le premier.

HARMONIN.

Messieurs, ce que je vais dire n'est point un raisonnement, mais une loi ; une loi généralement reconnue chez tous les peuples qui ont le sentiment de la musique, une loi qu'on ne viole ou qu'on n'élude que par ignorance ou par impuissance ; car jamais personne ne fait de mauvaise musique que lorsqu'il ne peut

la faire autrement. L'harmonie est la base de la musique ; c'est même trop peu dire ; l'harmonie est toute la musique ; point de musique sans harmonie. Ce que vous nommez *chant* n'est qu'une partie de ce tout ; il est absurde de prétendre qu'il faille sacrifier le tout à la partie , et à la partie qui n'est point fondamentale. Tout chant qui ne comporte point une bonne harmonie , n'est point du chant , au lieu qu'une bonne harmonie forme déjà un chant par elle-même. Cela est si vrai , que si vous entendez une phrase nouvelle , vous sentez sur-le-champ le parti qu'on en peut tirer , et toute l'harmonie simple qui en résulte. Les mauvais compositeurs cherchent d'abord le chant ou la déclamation , et c'est pour cela qu'ils sont mauvais. Le mélodiste (mais je lui fais trop d'honneur) je veux dire le faiseur de petits chants , prend le poëme qu'il veut mettre en musique , le pose sur son piano , et cherche avec ses doigts un chant *ad libitum* : si la phrase qui lui vient sous la main lui paraît agréable et digne de figurer sur l'orgue de Barbarie , il s'y fixe , et il y attache les paroles tant bien que mal. Quand il a chanté son air d'un bout à l'autre , il écrit le chant avec une

basse telle quelle , puis il attend que sa pièce soit achevée pour remplir sa partition , c'est-à-dire pour y ajouter une harmonie de copiste.

Le prosodiste est encore plus ridicule. Non seulement il est un peu brouillé avec l'harmonie , mais le chant même n'est pas ce qu'il cherche d'abord. Comme il sait qu'il n'est point musicien profond , et qu'il n'a pas le bonheur de trouver des chants neufs , il va disant par-tout que le génie de la musique dramatique consiste dans la déclamation. Ainsi quand un homme vous parle avec emphase de prosodie et de vérité , cela veut dire : je ne sais pas l'harmonie , je n'ai point de mélodie , mais je déclame comme un comédien médiocre. Dans son travail il procède conséquemment à ses moyens ; il déclame vingt et trente fois le morceau qu'il doit chanter ; et quand il s'est bien assuré des points et des virgules , des longues et des brèves , il cherche la phrase qui va le moins mal possible à sa déclamation , et il dit qu'il a fait du chant. Il y attache ensuite une basse d'écolier , puis il ajoute une ou deux parties , et jamais plus ; parties qui , conçues l'une après l'autre , n'ont point de liaison , point d'unité ,

et ne forment jamais un bon tout harmonique.

L'harmoniste, au contraire, conçoit tout à la fois ; il ne s'occupe d'aucune partie que conjointement avec les autres, et il rejette impitoyablement toutes les idées, même agréables, qui se présentent isolément, et qui ne se fondent pas dans l'ensemble. Il cherche une couleur d'harmonie analogue à la couleur du morceau ; il dirige sa marche par les routes les moins battues, et toujours d'une manière savante ; il n'avance de modulation en modulation qu'avec tout le cortège harmonique, et il fuit tous les sentiers, fussent-ils semés de fleurs, où ses quatre parties au moins ne peuvent passer de front. De cette manière, son morceau est fini avant qu'il ait même songé à son chant ; il le regarde avec raison comme une partie surabondante, puisque l'harmonie existe toute entière dans son orchestre, indépendamment de ce que doit dire le monsieur ou la demoiselle qui est sur le théâtre. Il tire enfin son chant de son harmonie, tandis que les pauvres musiciens tirent leur harmonie de leur chant.

Je préviens vos objections : il faut, me direz-

vous , distinguer la musique dramatique de la musique indépendante. Puisqu'elle s'unit à des vers , elle doit avant tout chercher à les déclamer avec justesse, et l'harmonie au théâtre n'est qu'un accompagnement. Je vous répondrai : Si vous ne voulez que de la déclamation, allez *aux Français*, vous y aurez de meilleures paroles et encore mieux déclamées qu'on ne peut le faire en musique. Si, au contraire, vous ne voulez que du chant, prenez une guitare ou une mandoline , vous n'avez pas besoin d'orchestre. Enfin , messieurs , la musique n'est ni une auxiliaire , ni une servante de la poésie ; elle est un art à part , un art qui doit jouir de toutes ses prérogatives, qui ne doit pas se priver mal-adroitement de ses moyens ; un art qui n'existe pas dans une de ses parties, mais dans son tout, et ce tout est l'harmonie.

PROSODIN.

Voilà des raisons ! voici les miennes : Que diriez-vous d'un peintre qui voulant représenter la famille de Darius aux pieds d'Alexandre, ne s'occuperait qu'à bien disposer l'armée macédonienne, voudrait donner une physionomie à tous les soldats , tacherait d'établir un con-

traste frappant entre les vainqueurs et les captifs, opposerait ses groupes d'une manière savante, et ne songeant aux principaux personnages que quand tout serait conçu, chercherait à fourrer son Alexandre et son Ephésion dans quelque coin vide de son tableau ? N'est-ce pas ce que fait l'harmoniste qui songe à son orchestre avant de savoir ce que dira le personnage, et qui place dans sa tête l'accompagnement avant la chose accompagnée ? Oh ! le plaisant auteur dramatique qui, annonçant une Iphigénie, penserait à un alto plutôt qu'à Agamemnon ! La musique, dites-vous, est un art à part ? Oui, quand elle est seule ; mais quand elle s'associe au poëme, doit-elle le défigurer ? Puisque vous ne daignez pas faire des concessions au poëte, pourquoi donc vous plaignez-vous quand il vous donne des paroles anti-musicales ? Pourquoi voulez-vous qu'il s'occupe à vous faire briller, quand vous ne donnez à ses vers que les restes décolorés de votre harmonie ? N'a-t-il pas aussi le droit de dire : La poésie est un art à part, et je me moque de la musique ? Ainsi donc la musique et le poëme qui devraient s'unir comme deux époux épris l'un de l'autre, et qui devraient

faire bon ménage, ne seront que deux ennemis qu'on attache dos à dos, et qui, dans cette situation, cherchent encore à se donner des coups de pied dans les jambes? Ce que je dis ici vous regard aussi, monsieur le mélodiste; car avec votre *canto soave* qui n'a pas le sens commun, vous nuisez autant au poëme que le savant avec sa psalmodie. Messieurs, dans une pièce de théâtre c'est la pièce qui est tout; et si le chant n'est qu'une partie de la musique, l'harmonie, avec tout son cortège, n'est elle-même qu'une partie de l'opéra. Quand vous annoncez une Phèdre, une Sémiramis, vient-on pour savoir si vos seconds violons sont bien écrits, ou pour voir Sémiramis et Phèdre? Mais que dis-je? de cet ouvrage que vous appelez *vôtre*, le titre même ne vous appartient pas. Sujet, plan, marche, disposition de scènes, caractères, situations, tableaux, pensées, dialogue, style, rien de tout cela n'est à vous, et tout cela était fait avant qu'il fût question de votre musique. Et cependant, parce que vous y aurez attaché quelques chants neufs ou vieux, ou parce que monsieur aura écrit son orchestre à quatre parties, vous direz le chant est tout, l'harmonie est tout, et dans

la pièce , la chose la moins importante est la pièce même. J'aime la musique autant que vous , et quand il n'y a pas de paroles , je dis aussi : l'harmonie et le chant sont tout ; mais quand cette musique doit déclamer des paroles et orner un œuvre dramatique , je dis : la meilleure musique est celle qui donne plus d'expression , plus de vérité , plus d'intérêt à l'ouvrage. Si votre harmonie , votre mélodie exprime tout sans le secours de la déclama- tion , pourquoi vous servez-vous de paroles ? Contentez-vous de solfier , et peut-être qu'avec des *ut* et des *la* , Mithridate fera entendre aux spectateurs que l'Euxin doit

Le porter en trois jours

Aux lieux où le Danube y voit finir son cours.

Ou si le comique est plus intelligible , vous nous ferez comprendre avec des accords ou des fredons , que le chien Citron a mangé un chapon , et qu'on a envoyé du vin muscat au juge Perrin-Dandin pour le corrompre. Messieurs , je vais finir : Si vous êtes auteurs dra- matiques , faites des pièces de théâtre ; si vous n'êtes que musiciens , faites des symphonies.

M É L O D I N .

Admirez ma patience ! je ne vous ai inter-

rompus ni l'un ni l'autre , et cependant je ne sais combien d'absurdités m'ont fait bouillir le sang et dresser les cheveux. Je l'avoue néanmoins , il y a du bon dans vos discours , et je reconnais la vérité par-tout où elle se trouve. Vous , monsieur Harmonin , vous avez complètement raison dans tout ce que vous avez dit contre la prosodie , et vous , monsieur Prosodin , dans tout ce que vous avez répondu contre l'harmonie et la science. Mais le chant , bon dieu ! le chant ! blasphémer contre le chant et oser parler musique ! c'est-le comble de la barbarie et la preuve d'un mauvais cœur. Remontons jusqu'aux tems mythologiques , et nous verrons que les miracles attribués à la musique ne sont que ceux du chant. Est-ce avec des fugues à quatre parties , qu'Orphée adoucissait les tigres et les hommes qui étaient de vrais tigres à cette époque ? Est-ce avec du contre-point qu'Amphion a bâti les murs de Thèbes ? ou plutôt n'est-ce pas en chantant qu'il animait les ouvriers et leur faisait oublier leurs fatigues ? Quand Tyrtée excita le courage des Lacédémoniens et leur fit remporter la victoire sur les guerriers de Messène , avait-il avec lui un orchestre qui étouffait son chant et

l'empêchait d'être entendu ? Arion se servait-il des trois trombones de l'Opéra pour attirer le dauphin qui devait lui sauver la vie ? Cette harmonie n'aurait-elle pas au contraire fait fuir tous les poissons de l'Océan ? Tous ces faits , me direz-vous , sont des exagérations ou des fables absurdes ; d'accord : mais ils prouvent l'estime que l'on avait pour le chant , et la puissance qu'on lui attribuait. Lorsque Pindare nous représente Apollon charmant les dieux dans l'Olympe , lorsqu'il peint l'aigle de Jupiter enivré de ces sons mélodieux , et marquant la mesure par les balancemens de son corps , le poëte donne-t-il au dieu de la musique une partition et un orchestre complet ? Non ; Apollon ne tient que sa lyre d'or , et son chant seul ravit les immortels. Et de nos jours , messieurs , qu'est-ce qui charme , transporte les spectateurs ? N'est-ce pas le chant ? Est-ce pour l'harmonie que l'on court à nos opéra ? Avec quelle impatience n'attend-on pas le morceau qui est renommé pour avoir une mélodie douce , agréable ou touchante ! Quand l'auditeur est resté froid à vos belles marches d'harmonie , voyez comme il se réveille , comme sa figure se déride dès qu'un trait de

chant vient le consoler ! Si la déclamation est le premier mérite de la musique dramatique, pourquoi le récitatif ennuie-t-il les spectateurs ? Il est cependant certain que le récitatif simple et affranchi de la mesure, déclame beaucoup mieux que le chant. Vous reprochez aux mélodistes de tout sacrifier au charme de l'oreille, de ne rechercher que l'agrément, de prodiguer les traits que vous appelez frédons, et d'employer des tournures qui ont plus de grâce que de vérité. Mais si tous ces prétendus défauts sont les élémens de la musique, devez-vous l'en dépouiller ? Chaque art n'a-t-il pas son langage ? Faut-il juger un art d'après les principes d'un autre art, et soumettre la musique aux règles de la poésie, quand la poésie marche libre et affranchie du joug de la musique ? Que diriez-vous d'un homme qui blâmerait toutes nos belles statues parce que leur figure, leur corps, leurs vêtemens sont de la même couleur, et parce qu'une figure toute blanche ne peut pas faire illusion ? Ne répondriez-vous pas à cet ignorant que la statuaire n'est point soumise aux principes de la peinture, que le sculpteur ne considère que les formes, et qu'une statue colorée, bien loin

d'être admise au Muséum, serait reléguée dans le salon de Curtius ? Le chant est fait pour l'oreille ; le plaisir , la grâce , le brillant ou la sensibilité , la noblesse ou la gentillesse sont ses qualités , son essence , sa nature. Rendez-le esclave de l'harmonie , il ne sera plus qu'une partie d'accompagnement ; donnez-lui la sécheresse et l'exactitude de la prosodie , il ne sera plus ni chant ni déclamation ; il ne satisfera pas complètement la raison , et il déplaira complètement à l'oreille. Les paroles , dites-vous , les paroles ! eh bien ! les paroles servent à déterminer l'idée , et la musique sert à l'embellir. Vous prétendez que l'expression a sa source dans l'exacte déclamation des paroles ; pourquoi donc des vers médiocres et souvent mauvais , sont-ils retenus et chantés par tout le monde , quand le chant leur a donné l'agrément qui leur manquait ? Pourquoi un sentiment faiblement exprimé par le poète , charme-t-il le spectateur quand il a reçu du musicien une expression moins exacte , mais plus agréable ? L'exemple de tous les peuples , de tous les pays , ne confirme-t-il pas assez la justesse de mon opinion ? Pourquoi la musique italienne s'est-elle naturalisée par-tout ? Pour-

quoi vous-mêmes , messieurs , lui enlevez-vous de tems en tems quelques-uns de ses charmes , comme le geai prenait les plumes du paon ? Est-ce que les poètes lyriques de cette nation ont plus de talent que les vôtres ? Au contraire. Les compositeurs y traitent-ils l'harmonie à la Mozart ? Admettent-ils le système de symphonie dans l'accompagnement de leurs opéra ? Non ; ils sont savans à l'école , mais simples et clairs au théâtre , parce que le théâtre n'est ni un conservatoire ni un collège. Vous aurez beau dire , vous aurez beau faire , celui qui trouvera les chants les plus heureux , les plus aimables , les plus variés , sera dans tous les tems le premier des musiciens. Les savans harmonistes , les sévères prosodistes ne sont que des maîtres d'école qu'il faut étudier et ne point imiter , et ils ressemblent à ces maîtres de danse qui donnent de fort bonnes leçons , et qui dansent fort mal.

PROSODIN.

Comme vous n'avez dit que des choses futiles , je persiste dans mon opinion.

HARMONIN.

Comme vous avez complètement déraisonné , mes remarques subsistent.

MÉLODIN.

Comme vous n'avez ni l'un ni l'autre le sentiment de la musique, je ne vous répondrai plus ; je ferai du chant, je plairai, et je vous laisserai tout à votre aise ennuyer les spectateurs, qui vous estimeront beaucoup et ne vous écouteront pas.

PROSODIN.

Mais, monsieur Justin, vous restez-là comme une statue, et nous ne savons pas ce que vous pensez de tout ceci.

JUSTIN.

Messieurs, je me tais, parce que vous avez tous raison.

HARMONIN.

Oui, moi . . . mais vous n'êtes pas musicien, et les ignorans font bien de se taire.

JUSTIN.

Oh! oh! monsieur le docteur! ce n'est le tout d'être savant, il faut encore être honnête. Eh! pourquoi ne parlerais-je pas? Ignorez-vous que les arts ont une partie morale dont tout le monde, avec du bon sens, peut raisonner aussi bien que les artistes? Faut-il

être peintre pour savoir qu'on ne devait pas placer des moines et des Suisses, comme on l'a fait, autour du berceau de Jésus-Christ ? Si je trouve de ces Suisses et de ces moines dans votre musique, faut-il que j'apprenne le *contrepoint* pour avoir le droit de me moquer de vous ? Ah ! parce que je n'ai pas solmisé à votre école, il me sera défendu de m'ennuyer à vos ouvrages, et vous obtiendrez sans doute un décret qui me condamne à y avoir du plaisir ! Si vous aviez parlé, messieurs, de la partie technique de votre art, non seulement je me garderais de donner mon avis ; mais je ne vous aurais pas même écouté. Si j'ai pris intérêt à votre discussion, c'est parce que l'objet sur lequel elle roule est accessible au simple raisonnement. Monsieur, qui récuse mon jugement comme celui de l'ignorance, me trouverait juge compétent si je m'étais jeté à corps perdu dans son système. Il raisonne comme l'architecte qui m'a bâti une maison magnifique, mais qui n'était pas habitable ; et quand je lui en ai fait le reproche, il me répondit que je ne connaissais ni Vitruve, ni Palladio, ni Vignole, et qu'il ne m'était pas permis de me trouver mal logé. Cependant

le ton doctoral de l'harmoniste ne fera pas dévier mon opinion, et je vous la donnerai telle que je l'ai conçue en vous écoutant.

Oui, messieurs, vous avez tous trois raison, et les principes sur lesquels vous vous fondez sont également incontestables; vous n'avez tort qu'en ce que chacun de vous prétend donner une prééminence exclusive à la partie où il excelle. Chacun de vous a exagéré en dépit de l'exagération des autres; mais vous n'avez fait que ce que font tous les hommes quand ils disputent: jamais nous ne condamnons le noir sans mettre trop de blanc de notre côté.

Vous, monsieur le savant, vous placez en première ligne votre harmonie, c'est-à-dire votre orchestre. Mais qu'est-ce que c'est qu'un orchestre au théâtre? N'est-il pas le supplément, ou tout au plus le complément à l'action du drame lyrique? Comment donc serait-il l'objet principal, puisque l'action pourrait à la rigueur s'en passer? Puisque vous reconnaissez qu'il existe une musique dramatique, vous devez nécessairement considérer l'intérêt du drame comme le point capital, et regarder comme vicieux tout ce

qui peut l'altérer. Vous affectez de mépriser le chant agréable et facile , lorsqu'il se présente sans l'attrail de l'harmonie. Votre mépris ne me prouve rien , sinon que votre imagination est stérile , et que ne pouvant inventer des chants heureux , vous vous jetez dans le calcul , et vous dites , comme le renard , que ces raisins sont verds et bons pour des goujats. En effet , tout homme qui sait la musique peut parier qu'il va faire de l'harmonie ; mais il n'est pas sûr de trouver le chant de la plus petite romance. Vous m'objecterez que la bonne harmonie est nécessaire en musique , comme le bon style en littérature. Vous aurez raison. Jamais on ne prétendra qu'une partition doive être mal écrite. Mais ce n'est pas seulement la pureté et la correction que vous exigez , c'est le luxe , la surabondance et la recherche ; et la simplicité vous paraît un défaut dans les circonstances même où le sujet la demande. Si vous me répondez qu'il ne peut pas y avoir deux musiques , et que l'harmonie doit être également parfaite dans tous les cas , je vous répliquerai qu'il n'existe également en poésie qu'un seul vers alexandrin , et qu'il sert à la tragédie comme

à la comédie. Mais dans le premier de ces ouvrages, il est toujours noble, d'une pureté sévère, souvent pompeux et magnifique; tandis qu'à la scène comique, il est facile, populaire en quelque sorte, et souvent négligé, sans cesser d'être agréable. Pourquoi l'harmonie n'admettrait-elle pas cette différence? Pourquoi, semblable aux héros d'Ossian, vous montrez-vous assis sur les nuages, quand vous devez vous promener modestement sur la terre? Pourquoi, géant superbe et par fois un peu farouche, ne vous baissez-vous pas pour jouer avec un enfant?

Vous, monsieur le prosodiste, vous êtes le plus raisonnable. Sans doute il est incontestable que, dans une pièce de théâtre, c'est la pièce même qui est l'objet principal. Mais la raison seule n'est rien dans les arts, et l'on peut faire un ouvrage très-plat où il y ait beaucoup d'exactitude et de vérité. S'il était reconnu que la déclamation suffit dans un œuvre dramatique, on en exclurait la musique, qui ne déclamera jamais aussi bien que la parole. Gardez-vous bien de suivre à la rigueur ce principe, qu'il ne faut dire que ce qu'il faut. Si cela était strictement vrai, l'*Hyppo-*

lite de Pradon l'emporterait de beaucoup sur celui de Racine , lorsqu'il dit à Aricie :

Depuis que je vous vois j'abandonne la chasse.

Cela est beaucoup plus concis et plus clair que s'il disait , comme celui de Racine :

Mon arc , mes javelots , mon char , tout m'importune ;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les bois ,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Pourquoi donc le vers de Pradon est-il si plat , et ceux de Racine sont-ils admirables ? C'est que dans les arts il faut autre chose que la vérité , quoique la vérité y soit nécessaire.

Le mépris que vous affectez pour la science ressemble à celui que le savant feint d'avoir pour la mélodie ; cela veut dire seulement qu'il vous est aussi difficile de faire de bonne harmonie qu'il lui est difficile de trouver des chants agréables. Mais soyez tous deux certains que si un jour , parmi les ronces de l'harmonie pénible , ou dans les pavots d'une prosodie sèche , il vous arrive par hasard de rencontrer une phrase de chant facile et mélodieux , vous vous garderez bien de la rejeter ; vous estimerez alors ce qui est chantant ; et si

l'orgue de barbarie vous fait l'injure de promener votre musique dans les rues, vous lui pardonnerez cette profanation, et vous supporterez de bonne grâce un malheur qui vous arrivera très-rarement.

Je vous ai gardé pour le dernier, monsieur le mélodiste; vous êtes un adversaire redoutable; vous avez pour vous de nombreux succès; vos feuilles volantes sont sur les piano de toutes nos jolies femmes; l'Europe entière proclame votre excellence, et cependant vous n'avez pas plus de raison que ces messieurs.

Le chant est la partie séduisante de la musique; cela est vrai: il faut chanter dans un opéra, cela est incontestable; mais il faut chanter des vers et non des notes.

MÉLODIN.

Je me moque des vers et de la pièce.

JUSTIN.

Pas tant que vous croyez. Je suis sûr même que vous êtes à votrei nsu grand partisan de la vérité dramatique.

MÉLODIN.

Je vous jure que je n'y ai jamais pensé.

JUSTIN.

Voyons, voyons : admettez-vous qu'il y ait une musique sérieuse et une musique bouffe ?

MÉLODIN.

Quelle demande ! qui est-ce qui en doute ?

JUSTIN.

Ces musiques ont-elles un caractère différent ?

MÉLODIN.

Sans contredit. Tel compositeur a fait de jolis opéra bouffes, qui est tombé dans l'opéra sérieux, *et vice versa*.

JUSTIN.

Donc, selon vous, la douleur et la joie ont en musique une expression différente ?

MÉLODIN.

Eh ! mais sûrement !

JUSTIN.

Eh bien ! mon cher, vous êtes musicien dramatique sans vous en douter.

MÉLODIN.

Comment ?

JUSTIN.

Puisque la joie et la douleur demandent

des chants différens, il est évident que les autres affections sont dans le même cas. Il serait absurde de prétendre que ces deux sentimens fussent les seuls qui exigent de la vérité.

MÉLODIN.

Mais

JUSTIN.

Oui, sans doute; et par une conséquence forcée, vous n'exprimerez pas l'amour comme la haine; le mépris comme l'admiration, *et cætera.*

MÉLODIN.

Je crois bien qu'on ne fera pas cette sottise.

JUSTIN.

Le bon sens qui vous dicte cette réponse, vous dit aussi que les passions sont dans le même cas que les affections, puisqu'elles sont des affections elles-mêmes. Ainsi l'avarice et la générosité, le courage et la faiblesse, la vivacité et la lenteur, la modestie et l'orgueil auront aussi des couleurs différentes?

MÉLODIN.

Cela doit être; mais où voulez-vous en venir?

JUSTIN.

M'y voici : Avec quoi le poëte a-t-il exprimé tous les sentimens que je viens de nommer ?

MÉLODIN.

Avec des paroles.

JUSTIN.

Bien. Comment donc voulez-vous donner des couleurs propres à toutes ces affections , si vous commencez par dénaturer les paroles qui les expriment ? Est-ce avec autre chose que des mots que l'on manifeste sa pensée ? Si le mot est altéré , la pensée ne l'est-elle pas ? Qui me fera distinguer l'ironie de la vérité , si les mots *estime* et *mépris* ont la même expression ? Puisque vous voulez donner de la vérité aux sentimens , il faut nécessairement en donner aux phrases qui en sont les interprètes. Vous voyez donc , monsieur le mélodiste , que vous êtes dans la bonne route sans vous en apercevoir. Votre chant même , tout défectueux qu'il est , rend hommage à la vérité ; car chaque fois que la déclamation ne gêne pas votre mélodie , vous déclamez à merveille ; et si cela vous arrive trop rarement , c'est parce que vous vous rebutez de la difficulté , parce que vous ne

connaissez pas assez la prosodie , ou enfin parce que vous n'attachez pas à la déclamation toute l'importance qu'elle a dans la composition dramatique.

MÉLODIN.

Mais le public lui-même n'y fait pas attention ; il ne cherche et n'aime que le chant.

JUSTIN.

Vous le croyez : dites-moi cependant pourquoi les airs qui vivent le plus long-tems , sont ceux qui joignent à la mélodie la plus pure , la déclamation la plus parfaite,

MÉLODIN.

Mais il y en a de mal prosodiés qui ont un grand succès.

JUSTIN.

Cela est vrai , et voici pourquoi. L'union d'une expression vraie et d'un chant mélodieux est toujours une chose assez rare. Or le public, forcé d'opter entre une vérité ennuyeuse ou une déraison agréable , se décide pour la dernière , et il fait bien ; le plaisir est toujours bon à prendre par-tout où il se trouve. Mais qu'arrive-t-il à ces morceaux charmans qui n'ont pas le sens commun ? Ils ont d'abord une vogue

étonnante; mais cette vogue même prépare et accélère leur chute. En effet, plus un air est joli, plutôt il passe de bouche en bouche, mais il s'y répète si souvent qu'il finit par produire la satiété, et il rentre alors dans la classe des choses communes. Celui, au contraire, qui joint la vérité d'expression à la beauté du chant, se conserve dans la mémoire et dans l'estime des amateurs, parce qu'il intéresse le sentiment et la pensée. Voulez-vous une dernière preuve? Vous me la fournissez-vous-même : vous savez et vous avouez qu'en France l'intérêt et la perfection du poëme contribuent puissamment au succès durable; comment donc voulez-vous qu'il contribue à vous faire réussir, si vous commencez par le défigurer?

MÉLODIN.

Mais quel est l'homme qui pourra conserver dans sa musique le chant, la déclamation et la vérité de la scène?

JUSTIN.

Messieurs, j'en connais un qui l'a fait constamment; mais comme cet homme n'est pas vous, il est tout naturel que vous n'en conveniez pas.

HARMONIN.

Ah! vous allez citer Grétry!

JUSTIN.

C'est toi qui l'as nommé. Il déclame avec autant de justesse, de raison et d'esprit, que s'il ne s'occupait point du chant, et il chante avec autant de grâce et de facilité que s'il ne songeait pas à la déclamation. Ajoutez à cela qu'il n'a pas, comme vous, une manière uniforme et constante, mais qu'en vrai cosmopolite, il prend le caractère, l'accent, le langage des personnages et des peuples qu'il nous présente à la scène.

HARMONIN.

Mais il a fait des fautes d'harmonie.

JUSTIN.

Si j'osais parler de cette partie de l'art, vous auriez raison de me demander de quoi je me mêle; mais supposons que, volontairement ou malgré lui, il ait quelquefois péché contre le rudiment musical; eh bien! messieurs, je vous permets de le mépriser comme les gens de lettres méprisent Molière, qui a fait aussi des fautes de langue, et qui a cependant un peu de réputation.

PROSODIN.

Bon soir ! je vais prosodier une scène de
mon opéra.

MÉLODIN.

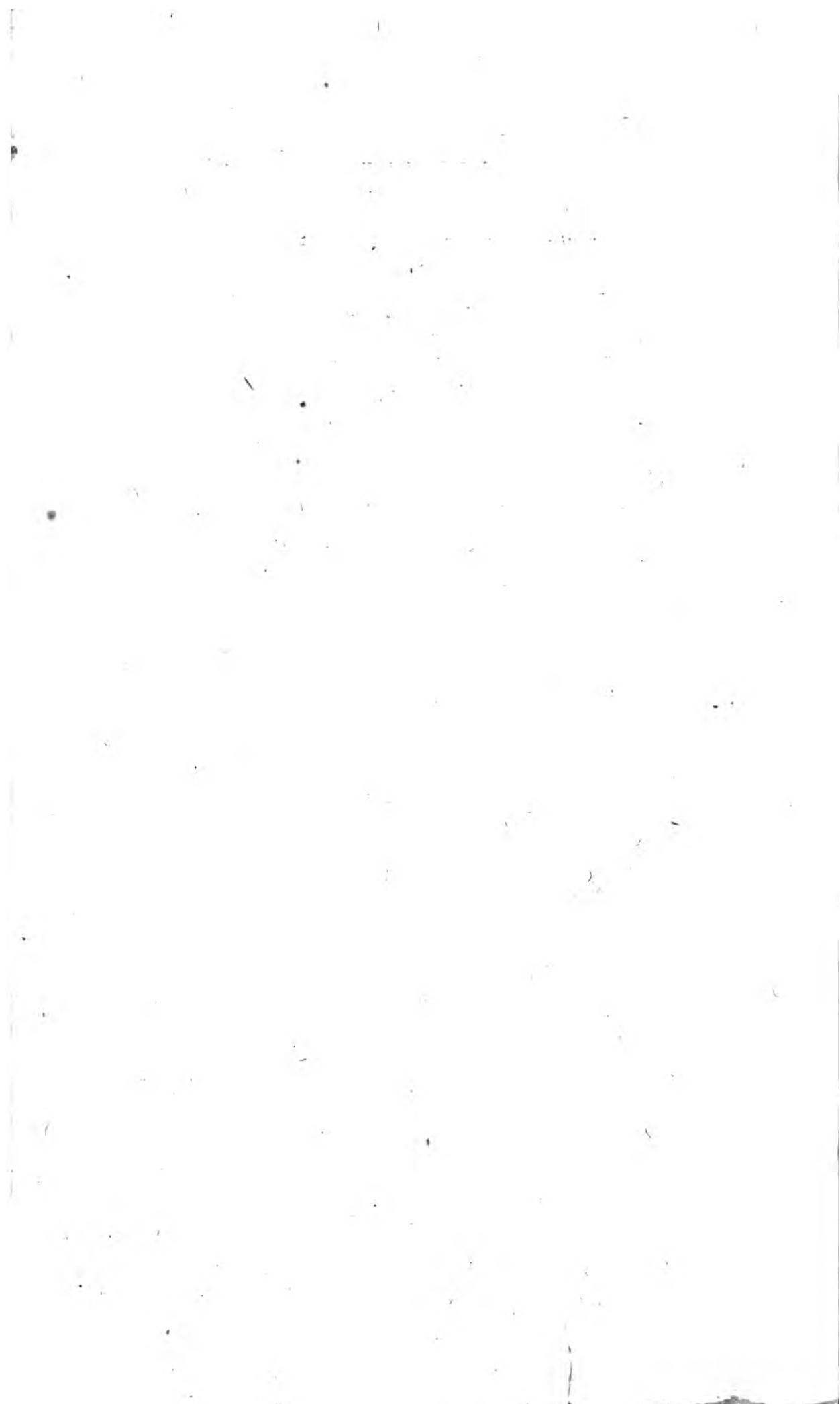
Moi, je vais au concert.

HARMONIN.

Moi, je vais entendre ma musique.

JUSTIN.

Et moi, je vais écouter *Zémire et Azor* pour
la trois centième fois.



DIALOGUE X^{ME}.
LES GENS DE LETTRES.

LE COMTE DE....., DAMIS.

LE COMTE.

EH ! bon jour, mon cher Damis ; je viens d'apprendre que vous vous êtes fait écrire chez moi : je suis désespéré de ne m'y être pas trouvé.

DAMIS.

Monsieur le comte, j'ai besoin de votre protection.

LE COMTE.

Mon cher ami, je ne suis pas assez riche pour protéger, mais j'aime à rendre service ; parlez, à quoi puis-je vous être bon ?

DAMIS.

Monsieur le comte, je voudrais bien que vous pussiez me faire avoir une place.

LE COMTE.

Comment, une place? eh! laquelle?

DAMIS.

Oh! n'importe! pourvu que j'y puisse vivre sans avoir rien à démêler avec les libraires, les journalistes, et même avec les gens de lettres.

LE COMTE.

Eh! d'où vient ce dégoût?

DAMIS.

Monsieur le comte, les gens de lettres ne sont pas considérés.

LE COMTE.

Que diable dites-vous donc? jamais ils n'ont eu tant d'honneur, sans compter le profit.

DAMIS.

Ah! c'est bien ici le cas de dire avec le peuple, que *tout ce qui luit n'est pas or*. Oui, je l'avoue, on estime beaucoup les lettres, et fort peu ceux qui les cultivent. Je sais qu'on nous reçoit par-tout, mais voyez de quelle manière: on se dit tout bas, c'est un auteur! et à ce mot on voit sourire tous les sots à ventre doré.

LE COMTE.

Mais vous êtes singulier : eh ! pourquoi ne voulez-vous pas que les sots aient la permission de sourire ? Vous êtes un peu despotes , messieurs les gens d'esprit.

DAMIS.

Monsieur le comte, vous m'entendez bien.

LE COMTE.

Oh ! sans doute, je vous entends bien, mais je vois aussi que vous avez de l'humeur ; car certainement si les gens de lettres ont jamais eu à se plaindre , ce n'est pas aujourd'hui. Voyez : les plus belles places sont occupées par vos confrères ; avec du talent on peut aller à tout. Des prix , des pensions , des gratifications magnifiques , de grandes places même , sont la récompense de vos travaux. Tout cela est un peu plus solide que du laurier.

DAMIS.

Oui , mais ici , comme dans le ciel , il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

LE COMTE.

Ah ! ne faudrait-il pas que tous les auteurs sans exception eussent part aux honneurs et à

la fortune ? Voudriez-vous, par exemple, qu'on devînt conseiller d'état pour avoir fait un madrigal ou un vaudeville ? D'ailleurs , comptez-vous pour rien cette gloire qui vous attend chez nos derniers neveux ?

DAMIS.

Avant d'être vantés dans un autre monde , il serait bon d'être heureux dans celui-ci.

LE COMTE.

Vous êtes trop exigeans. Si devant être les plus glorieux après votre mort , vous étiez encore les plus heureux pendant votre vie , vraiment vous feriez trop d'envieux.

DAMIS.

Et cette gloire encore dont vous me parlez , est-elle bien certaine ?

LE COMTE.

Comment ? Le plus petit auteur a son article *nécrologie*. Ce jour-là personne ne lui refuse des vertus et des talens. On le cite avec éloge à ceux qui vivent , comme on lui citait les morts pour le faire enrager. Six mois après l'enterrement il est placé dans le *Dictionnaire des Grands-Hommes*.

DAMIS.

Dans la foule.

LE COMTE.

Oui, mais c'est une belle foule. Les gens du monde, les Crésus qui vous méprisent, les hommes même qui font les importans par leurs places, ne jouissent pas de ce beau privilége. Remontons à quelques siècles, nous nous rappellerons sur-le-champ les noms de vingt auteurs qui aujourd'hui ne passeraient que pour médiocres. Ils ont cependant échappé au naufrage du tems, tandis que tel conseiller, tel président, tel comte, duc ou marquis, est mort tout entier, sans qu'il reste de lui le moindre souvenir. Je ne vous citerai pas les écrivains les plus fameux; mais tous ceux qui ont eu quelque mérite, ont encore part à nos hommages. On se souvient encore de cet Alain-Chartier qui reçut un baiser d'une reine il y a près de cinq cents ans; très-certainement cette reine n'aurait pas baisé publiquement un président à mortier, un évêque ou un colonel de dragons. Vous voyez bien que les lettres sont bonnes à quelque chose. On ne peut pas songer à la tragédie sans penser à Robert Garnier, et même à son prédécesseur Jodelle. Est-

il question de poésie légère ? on cite encore les Villanelles de Passerat. Si le nom de Dalibrai a surnagé, quoique peu illustre, ce n'est sûrement pas parce qu'il était fils d'un auditeur des comptes. Si Bertaut n'avait été qu'évêque de Seez, si Desportes n'avait eu que l'honneur d'être appelé quelquefois au conseil de Henri III, il y a grande apparence que je ne vous en parlerais pas aujourd'hui. Il n'y a pas jusqu'à Cotin dont on ne cite un joli madrigal et une bonne épitaphe.

D A M I S.

Boileau l'a rendu encore plus célèbre.

LE COMTE.

Oui, il a lancé contre lui un arrêt d'immortalité; il n'est pas de la meilleure espèce, j'en conviens; mais que voulez-vous? Les uns vont à la postérité dans un char de triomphe, et les autres y sont conduits en charrette.

D A M I S.

Ah! vous nous mettez dans la charrette après notre mort, et nous la traînons pendant notre vie.

LE COMTE.

Eh bien! c'est toujours du mieux que vous

avez à espérer. En dernière analyse, vous conviendrez que la carrière des lettres est la seule où la médiocrité obtienne une certaine célébrité.

DAMIS.

Nous la payons bien cher.

LE COMTE.

Vous vous plaignez toujours du peu de considération que l'on vous marque, de l'envie que l'on vous porte : eh bien ! je veux croire vos plaintes fondées ; je veux même aller jusqu'à dire que les gens du monde vous haïssent secrètement, et qu'ils tâchent de vous mépriser. Mais aussi n'avez-vous pas quelques torts qui justifient les gens du monde ?

DAMIS.

Eh ! lesquels ?

LE COMTE.

Si vous voulez me permettre toute franchise

DAMIS.

Ah ! monsieur le comte, soyez franc, vous ne parlez pas à un roi.

LE COMTE.

Voilà une épigramme qui ne changera rien

à ce que je me propose de vous dire ; mais aussi écoutez franchement ; car ce n'est pas un auteur qui vous parle.

D A M I S.

Cette épigramme vaut la mienne.

LE COMTE.

Vous dites donc que l'on n'a pas pour messieurs les auteurs toute la considération qu'ils méritent ; que l'on estime peu cette profession ; que l'on vous regarde dans les salons des grands et des riches, comme des protégés auxquels on fait trop souvent sentir une supériorité offensante ; que l'on vous admet aux grands dîners, comme on y reçoit un

D A M I S.

Un bouffon.

LE COMTE.

Je n'osais le dire. Un bouffon, puisque vous le permettez, qui fait rire les convives, et leur facilite la digestion ; et cela parce que nos amphytrions veulent avoir à leur table un homme d'esprit qui amuse les grands enfans, comme on a la lanterne magique pour amuser les petits. Mon cher, j'avoue qu'il y un peu de vrai dans tout ceci ; mais aussi pourquoi

allez-vous chez ses gens-là ? Pourquoi cherchez-vous des humiliations ? Pourquoi ne dînez-vous pas avec vos pareils ? Avez-vous bonne grâce de vous plaindre du mépris, quand vous faites la cour à ceux qui vous le marquent ? Exigerez-vous qu'un grand seigneur s'humilie devant vous, quand vous êtes restés une heure dans son antichambre ? Peut-il même vous traiter d'égal à égal ? La protection n'exclut-elle pas la familiarité ? et à l'égard de cette classe de riches que vous appelez des sots à ventre doré, n'êtes-vous pas encore plus inexcusables ? Que diable allez-vous faire dans cette galère ? Voulez-vous que M. et M^{me}. Turcaret ne se croient pas supérieurs à ceux qui viennent manger leurs truffes et boire leur vin de Tokai ? Mon cher ami, tant qu'il y aura des auteurs parasites, il y aura des gens qui mépriseront les auteurs.

D A M I S.

Ils ne sont pas tous tels que vous les dépeignez.

L E C O M T E.

A Dieu ne plaise que ce soit ma pensée ! Je sais que plusieurs d'entre eux agissent très-noblement ; et quand je dis *vous*, c'est un

vous collectif qui malheureusement comprend un assez grand nombre. Moi-même je suis lié avec des gens de lettres, et je les reçois avec tous les égards qu'ils méritent ; mais il n'en est que trop qui autorisent les gens du monde à leur refuser de la considération. Si maintenant nous passons aux auteurs dramatiques, voyez encore combien leurs plaintes contre les comédiens sont quelquefois ridicules, je dirais même ignobles. Je sais que messieurs les acteurs parlent assez mal de vous, mais en conscience vous le leur rendez bien. Il y a quelques jours que l'un des princes du théâtre m'a fait une longue énumération de vos torts ; j'ai un peu persifflé le satyrique ; mais aussi de tems en tems je ris des déclamations de certains auteurs : ils crient contre l'insolence des comédiens, et leur font une cour assidue ; ils les déchirent dans leurs propos, puis ils vont se confondre devant eux en complimens aussi fades que peu sincères ; ils les méprisent, à les entendre ; mais ils les obsèdent de caresses et de sollicitations ; ils assiègent le comité un jour de répertoire pour obtenir une ou deux représentations comme par charité ; ils s'appuient de la protection du Colin ou de la soubrette,

pour faire adopter leurs pièces et écarter celles de leurs confrères. Ils vont lire leurs ouvrages chez ces comédiens , et ils leur refusent l'esprit de les juger ; ils assistent au lever des acteurs , à la toilette des actrices , et sont dans leurs loges à les voir changer des vêtemens les plus intimes ; ils promettent des rôles à tous les comédiens , pour avoir toutes les voix à la réception ; et quand ils ont fait tant d'intrigues et tant de courbettes, vous leur entendez dire : Ces gens-là sont de la canaille , ils n'ont ni éducation , ni égards , ni sentiment des bienséances. Et vous voulez que les comédiens aient beaucoup de respect pour les grands-hommes qui font tant de petitesesses ! Mon ami, quand on se plaint à se rouler à terre , il faut s'attendre à recevoir quelques coups de pied.

D A M I S.

Mais nous sommes forcés à ces humiliations dont vous ne citez qu'une partie.

L E C O M T E.

La preuve que vous n'y êtes pas forcés , c'est que vous ne vous y soumettez pas vous à qui j'ai l'honneur de parler. Et si, malgré cela , vous soutenez qu'il y a nécessité, je vous répondrai qu'en ce cas la plainte est inutile. Mais J'ai bien un autre reproche à vous faire.

DAMIS.

Voyons, monsieur le comte; j'écoute tout avec résignation.

LE COMTE.

Vous dites que les gens de lettres sont peu estimés, et qu'on se fait dans le monde un malin plaisir de rabaisser leur mérite, en exagérant la gloire de ceux qui n'existent plus. Mais à qui devez-vous cette défaveur, si ce n'est aux gens de lettres eux-mêmes? Interrogez un auteur sur les ouvrages de ses confrères : quel est le journaliste qui oserait en faire une critique aussi mordante? Par qui connaissons-nous les défauts vrais ou supposés des ouvrages nouveaux? Ne sont-ce pas des auteurs qui prennent grand soin de nous les faire remarquer, bien persuadés qu'on leur rend ailleurs le même service? Et au théâtre, par qui les pièces sont-elles sourdement décriées, quoique souvent applaudies en public? J'ai même fait une observation qui ne sera pas inutile : c'est que les auteurs sont de tous les habitués de théâtre ceux qui connaissent le moins les pièces qu'ils n'ont pas faites. Ils ne voient celles de leurs confrères qu'à la première représentation, ce qui est le moyen de juger fort mal, sur-tout

quand ils ont le chagrin de ne pas les voir tomber. Ensuite ils les abandonnent pour toujours, dussent-elles être jouées cent fois : et quelque estime qu'elles obtiennent quand le tems a fixé leur mérite, ils conservent toujours l'opinion qu'ils en ont conçue le premier jour, c'est-à-dire une fort mauvaise ; car ils mettent toujours leur désir à la place de leur goût.

DAMIS.

Vous exagérez, monsieur le comte ; nous connaissons très-bien les ouvrages de nos rivaux.

LE COMTE.

Oui, très-bien ceux qui sont tombés, et vous n'en oubliez pas les titres. Ajoutez à cela que quand un auteur vous lit sa pièce, vous bâillez, vous mourez d'ennui ; mais quand vous lui lisez la vôtre, vous voulez qu'il soit tout oreilles, et qu'il se pâme de plaisir, sous peine de passer pour un sot ou un jaloux. Je ne puis trop vous répéter que je vous excepte, vous, mon cher Damis, et les honnêtes auteurs qui vous ressemblent ; mais vous sentez bien que mes traits ne tombent point à faux, et je ne dis rien ici qui ne soit parfaitement connu dans l'empire des coulisses.

DAMIS.

Vous m'étonnez, monsieur le comte. Je vous ai vu souvent défendre les gens de lettres avec une chaleur incroyable dans un homme de cour, et aujourd'hui vous ne voyez que leurs défauts.

LE COMTE.

Eh ! mon ami, je suis comme les autres hommes : aujourd'hui ces idées-là m'ont passé par la tête , demain vraisemblablement j'en aurai d'autres. J'ai mes jours de raison, voyez-vous, et vous avez eu le malheur de me rencontrer un de ces jours-là. Et puis , il faut que je vous l'avoue , je m'arrange toujours pour avoir une opinion contraire à celle des personnes avec qui je me trouve. J'ai vu que sans cela la conversation languit et devient insipide. Ainsi ne concluez rien de tout ce que je vous ai dit, continuez à faire ce que vous avez fait ; dînez chez les gens riches , faites la cour aux comédiens , déclamez contre eux , plaignez-vous de tout le monde si vous voulez , je vous assure que cela ne changera rien à l'ordre de l'univers , et que le soleil ne se levera pas un quart-d'heure plus tard pour cela. Mais travaillez , je vous applaudirai de tout mon cœur ; ce qui ne m'empêchera pas de dire que votre pièce est détestable s'il me prend fantaisie d'en faire une aussi. Adieu !

DIALOGUE XI^{ME}.

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES.

LOXOS, NÉOS.

LOXOS.

MON ami, je me fais vieux, c'est vous que j'ai désigné pour mon successeur. Ainsi il est tems de vous initier aux mystères de la critique.

NÉOS.

Est-ce que vous songez à vous retirer?

LOXOS.

Je me retirerai le plus tard possible : on ne quitte pas volontiers un emploi aussi lucratif que le mien ; mais puisque vous devez me remplacer, il vaut mieux que je vous instruisse de bonne heure. Vous sentez-vous une vocation ferme et vigoureuse?

NÉOS.

Le docteur Gall prétend que j'ai un penchant irrésistible à la satire.

L O X O S.

Preuve de bon goût , mon ami. Quant au docteur Gall , j'ai été obligé de le traiter comme un charlatan ; mais au fond de l'âme , je lui rends plus de justice ; car je me sens plus que jamais soumis à certain penchant dont il a trouvé la protubérance sur mon crâne ; je m'en rapporte donc à lui sur ce qu'il a pronostiqué à votre égard.

N É O S.

D'abord , je suis né malin.

L O X O S.

Malin ! cela est bien faible.

N É O S.

Eh bien ! je vous parle à cœur ouvert , je suis méchant comme un diable.

L O X O S.

Tant mieux , on ne s'apercevra pas de ma retraite.

N O X O S.

Ensuite , je n'ai jamais pu rien faire de passable.

L O X O S.

Bien cela ! bien ! Le dépit et l'envie sont d'heureux stimulans. *Facit indignatio ver-*
sum ET PROSAM.

N É O S.

Je n'ai jamais composé qu'une mauvaise tragédie, qui n'a pas même été admise à la lecture.

L O X O S.

Vous serez un autre moi-même. Une mauvaise tragédie ! La belle occasion de vous déchaîner contre tous les auteurs, tous les comédiens, tous les spectateurs.

N É O S.

Je n'ai qu'un scrupule.

L O X O S.

Des scrupules ? fi donc ! défaites-vous de cela.

N É O S.

Les théâtres sont si multipliés que je ne pourrai me trouver à toutes les pièces dont il faudra parler.

L O X O S.

Eh bien ! vous n'en ferez pas moins la critique.

N É O S.

Mais si je n'ai pu les voir ?

L O X O S.

Oh ! que vous êtes jeune ! Est-ce qu'on a besoin de voir une pièce pour en rendre compte ? Fiez-vous à moi, je vous apprendrai cela.

N É O S.

Mais si, par exemple, on avoit changé le spectacle, et que je parlasse d'une pièce, tandis qu'on en aurait joué une autre?

L O X O S.

Le grand malheur! Quand cela m'arrive, pensez-vous que je prenne le ton humilié d'un homme qui cherche une excuse? Au contraire, je repousse le reproche avec insolence, je distribue des injures à tous ceux qui me le font; le public rit de mon article, et la sottise que j'ai faite devient une arme dont je me sers habilement pour accabler mes ennemis.

N É O S.

Un autre point m'inquiète : la musique fait partie des représentations dramatiques, et je ne connais pas même la gamme.

L O X O S.

Oh! la bonne observation! J'y suis plus ignorant que vous, et personne n'en raisonne plus que moi. Est-ce qu'un critique ne sait pas tout? Avant trois mois, je veux que vous connaissiez pertinemment la poésie, le théâtre, l'histoire et la musique, quand vous n'auriez jamais rien appris de tout cela.

N É O S.

Vos confrères me paraissent cependant raisonner avec connaissance de cause.

L O X O S.

Mes confrères sont des sots. Ils ont prétention à l'exactitude, au bon goût, à l'impartialité; ils sèchent sur des bouquins; ils se feraient scrupule de critiquer un ouvrage sans le lire. . . . On les estime beaucoup peut-être; mais on ne parle que de moi, on ne cite que moi, on ne s'abonne que pour moi. Je leur laisse l'honneur de mieux connaître l'art; mais il est certain que je connais mieux le public.

N É O S.

Ah! monsieur, comme vous échauffez mon zèle! un mot de vous a dissipé toutes mes craintes.

L O X O S.

La crainte, mon ami, la crainte énerve le critique. Tous les vices ensemble lui seraient moins funestes que la timidité. *Audaces fortuna juvat.* Un sergent, escorté des recors, n'est pas plus intrépide que ne doit l'être un bon critique. Je sais bien que les plus belles roses ont toujours quelques épines; on a souvent jeté des pierres dans mon jardin, et des

bâtons dans ma roue ; mais j'ai toujours bravé les bâtons et les pierres. Rien ne m'arrête, rien ne m'étonne ; plus je vas, mieux je vas ; c'est véritablement à moi qu'appartient cette belle devise : *vires acquirit eundo*.

N É O S.

Je crois que l'audace ne me manquera pas ; mais je désespère de pouvoir jamais bien imiter votre style piquant et caustique, votre esprit pétillant de traits pleins de sel et de gaieté, votre adresse à vous contredire sans cesse sur les principes de l'art, sans que cela dégoûte vos lecteurs, et surtout votre inépuisable fécondité, qui vous fait trouver trente ou quarante articles sur une vieille pièce que tout le monde connaît, et sur laquelle il semble qu'il n'y ait plus rien à dire.

L O X O S.

Mon ami, vous accumulez. Voyons, procédons par ordre : répétez-moi mes qualités ; j'aime à en entendre l'énumération.

N É O S.

J'ai parlé de votre style piquant et caustique.

L O X O S.

C'est le bon, c'est même le seul qui con-

viennent à un journal. Les hommes sont méchants, il faut des méchancetés pour leur plaire. Ne rions-nous pas quand notre voisin tombe dans la rue? eh bien! il rira quand nous tomberons. Je sais bien que quelques lecteurs s'écrient en lisant ma feuille : Parbleu! voilà un coquin bien méchant! mais le coquin les amuse; et ils parcourent à peine l'article bien littéraire, bien savant, bien méthodique du journaliste honnête homme. Vous croyez peut-être que les auteurs me détestent? détrompez-vous. Pour un que je désole chaque jour, il y en a deux cents que je fais rire, et qui m'approuvent. Celui même que je critique se console par l'espoir que je traiterai encore plus mal ses confrères et ses rivaux. Ces messieurs diront peut-être qu'ils me méprisent; n'en croyez rien. Quand on fera mon inventaire, on verra bien que les auteurs ne me méprisaient pas : toutes les offrandes sont étiquetées, et l'huissier-priseur saura ce qu'a coûté le succès de telle pièce, de telle actrice, ou de tel musicien. Si je n'étais pas méchant, qui est-ce qui voudrait me payer pour devenir bon? Soyez donc piquant et caustique; c'est-là le fond du métier, le reste est accessoire.

N É O S.

J'ai ensuite vanté votre esprit.

L O X O S.

Pour ce genre d'esprit, il faut du vin de Champagne. Buvez du Champagne, mon ami; les comédiens vous en enverront : mais ne comptez pas sur celui des auteurs; ils sont presque tous gueux ou ladres; ils m'ont quelquefois envoyé du vin de Surêne dans des bouteilles de Bordeaux. D'ailleurs, ce qui est bien méchant est toujours assez spirituel pour les dix-neuf vingtièmes des lecteurs. Le public est une grosse bête; quand on le pince, il croit qu'on le chatouille. Vous apprendrez un jour qu'une bonne injure fait plus d'effet que vingt traits fins et délicats. Mes chers confrères font pattes de velours; le public ne les sent pas : j'allonge la griffe; et pour un homme qui dit ahi! il y en a mille qui crient bravo!

N É O S.

J'envie surtout votre adresse à vous contredire sans que cela vous décrédite dans l'esprit des lecteurs.

L O X O S.

Vous en serez moins étonné quand vous

saurez que mon règne commence et finit chaque jour que mon article paraît. Bien persuadé que ceux qui me lisent sont, pour la plupart, des sots, des ignorans, des gens qui déjeûnent, qui sont désœuvrés, ou qui ne mettent pas de suite dans leurs souvenirs, je les traite selon leurs facultés, selon la circonstance où ils me jugent. Que leur importe que j'aie loué une pièce ou un acteur il y a quinze jours, si aujourd'hui j'ai le secret de les faire rire aux dépens de l'acteur ou de la pièce? On lit un article pour un article, et non pas pour ceux qui ont été faits précédemment. Aujourd'hui ma feuille paraît, je triomphe : demain, dieu sait ce qu'elle deviendra ; personne ne s'en inquiète, ni moi non plus.

N É O S.

Je sens bien qu'on peut tout braver quand on a la vogue ; mais bien peu de gens peuvent se flatter d'avoir cette étonnante fécondité qui vous fait revenir cent fois sur le même ouvrage, sans fatiguer la patience du lecteur.

L O X O S.

Mon ami, c'est pure niaiserie. Il faut que le coche parte vide ou plein. Je mets dans ma

feuille tout ce qui me passe par la tête, quand le sujet ne me fournit rien de neuf. N'avons-nous pas les *Anecdotes dramatiques*, le *Dictionnaire des Théâtres*, les vieux journaux, depuis M. de Visé jusqu'aux *Petites-Affiches* de l'abbé Aubert? Tout cela est mis à contribution. Je redirai pour la centième fois, que telle pièce a été jouée tel jour de telle année; que tel acteur y était bon, tel autre mauvais; que tel plaisant du parterre y a dit un bon mot, *et cætera, et cætera*. A défaut d'anecdotes, j'apprendrai au public que le premier acteur s'est fait doubler pour aller à sa maison de campagne; que la débutante a été victime d'une intrigue de coulisses; que la reine a fait un voyage dans le Nord; que l'ingénuité a fait un enfant; et les badauds qui me lisent s'écrient: Quelle érudition! quelle critique! Vraiment cet homme est un Horace, un Quintilien, un Despréaux.

N É O S.

Je vois que le plus difficile est de se faire une réputation quelconque.

L O X O S.

C'est tout. Les comédiens ont à cet égard une

expression excellente ; ils appellent cela *planter la foi*. Celui qui a eu ce talent ou ce bonheur peut se permettre mille choses qui seraient sifflées dans tout autre. Moi-même, quand j'ai dîné *ex professo*, j'écris des impertinences qui feraient lacérer toute autre feuille que la mienne ; mais elles sont de moi, elles passent à la faveur de ma réputation ; et tout en levant les épaules, le lecteur dit : ce coquin-là est bien original. Vous l'avez bien jugé ; le tout est de se faire un nom. Il n'est jamais facile de construire un pont sur un grand fleuve ; mais quand le pont est fait, les ânes y passent comme les plus superbes coursiers. Soyez célèbres, puis faites tout ce qu'il vous plaira : on vous méprisera ? n'importe ! une mauvaise réputation vaut bien mieux que l'obscurité : elle est au moins plus utile.

N É O S.

Puisque vous parlez de l'utile, je voudrais bien savoir si la contribution que vous levez sur les auteurs et les comédiens est aussi considérable qu'on le dit dans le monde.

L O X O S.

Mon ami, on exagère tout ; on ne m'a ja-

mais payé autant que je l'aurais voulu : je dois cependant convenir que mon traitement légitime, quoique très-magnifique, n'égale pas celui que me vaut *le tour du bâton*. Cette expression n'est pas de très-bon goût; mais j'ai senti plus d'une fois combien elle était juste. Malheureusement *le tour du bâton* n'a pas toujours été une métaphore; c'est un petit malheur, et en cela même on a encore exagéré; car, en ce genre d'émolumens, il s'en faut bien que j'aie reçu tout ce que je méritais. D'ailleurs, j'ai le corps assez robuste pour supporter un mal passager, et l'âme assez philosophique pour n'être pas sensible à la honte. Parmi ceux qui médisent de moi, il en est beaucoup qui accepteraient ma fortune au prix qu'elle ma coûté.

N É O S.

Laissons ce genre d'émolumens, parlons des meilleurs.

L O X O S.

A cet égard, je dois vous donner un avis salutaire. J'ai fait une grande faute en politique; ne m'imites pas. Quand ma célébrité est arrivée au dernier période, je me suis

laissé éblouir par la fortune; et pour l'augmenter encore plus rapidement, j'ai reçu de toutes mains. Trop confiant dans la solidité de ma réputation, j'ai négligé les petites précautions par lesquelles on substitue la décence à la probité. Les cadeaux pleuvaient chez moi, et je n'en dédaignais aucun, même le plus modeste; persuadé que les plus petits ruisseaux contribuent à former les grandes rivières, j'ai tendu la main pour la somme la plus modique. C'est une grande faute; car quand la somme est petite, la honte est grande, *et vice versá*. Le Gascon que l'on pendait pour avoir volé dix mille écus, avait bien raison de se moquer du Normand que l'on pendait pour des clous. Une sottise non moins grande est celle d'avoir reçu des objets dont la forme pouvait trahir le mystère du cadeau. J'ai permis aux poètes de meubler mon antichambre, aux musiciens d'orner ma chambre à coucher, aux comédiens d'embellir mon salon, et aux boulevards d'approvisionner ma cuisine. Tout cela ensemble ne vaut pas cinquante mille francs; cela m'a fait plus de tort que cent mille francs reçus en espèces sonnantes. Le peuple a raison, mon

ami, quand il dit que l'argent n'a pas de nom. Mais les marchands jasant, mais les meubles, les bijoux se reconnaissent, et font crier les envieux. Prenez de l'argent, prenez-en beaucoup; c'est ce qu'il y a de mieux en ce monde; c'est la seule chose dont je n'aie jamais dit de mal.

N É O S.

Sur ce point je me sens de très-bonnes dispositions; je vois cependant avec peine que cet argent m'obligera sans cesse à flatter la main généreuse qui le prodigue, et il est bien dur d'être forcé à dire du bien.

L O X O S.

Voilà un sentiment digne de moi; j'aime cette noble indignation contre la louange; mais heureusement cette obligation qui vous effraie, n'est pas aussi stricte que vous le pensez. Tel comédien me promet un honnête revenu; tant qu'il tient parole, j'agite l'encensoir; mais sa générosité ne tarde pas à se refroidir. Quand le fat a obtenu le succès qu'il ambitionne, il ne manque pas de l'attribuer à son propre mérite; il croit n'avoir plus besoin de moi, et il serre les cordons de sa

bourse. Alors je lui décoche un article virulent qui le rappelle à l'ordre ; il tremble, il reconnaît mon influence, et il revient à l'offrande. De là il résulte deux avantages ; la crainte fait donner un surcroît de rétribution, et cette alternative de critiques et d'éloges fait admirer ma partialité par les bonnes gens qui me lisent.

N É O S.

Quoi ! vous n'avez jamais eu le moindre scrupule sur cette manière de traiter la littérature ?

L O X O S.

Eh ! pourquoi ? La littérature n'est plus qu'un métier, et qui dit métier dit commerce. Or, est-il bien démontré que je contribue aux succès ? Personne ne le niera sans doute. Je puis donc, en conscience, accepter, réclamer même une faible partie du bien que je procure. Si tous les hommes étaient logiciens, personne ne s'aviserait de me blâmer.

N É O S.

Tout cela me paraît parfaitement juste.

L O X O S.

Mes chers confrères, qui ne sont ni aussi

logiciens , ni aussi philosophes que moi , se targuent de leur délicatesse ; ils s'imaginent qu'en repoussant avec faste le bien qu'on veut leur faire , ils donneront une grande opinion de leur intégrité ; pure sottise ! On dira , de deux choses l'une , ou qu'ils font comme moi , ou qu'ils ne sont pas assez importants pour qu'on daigne les corrompre. Vivant mesquinement de leurs modiques honoraires , ils n'obtiendront pas même la stérile estime que l'on accorde si volontiers à la probité , parce que cela ne coûte rien. On me les comparera toujours ; les malins diront : *ab uno disce omnes* ; et ce qu'il y aura de plus fâcheux pour ces honnêtes critiques , c'est qu'ils partageront ma honte , sans partager mon argent.

N É O S.

Tout cela est aussi bien pensé que bien exprimé.

L O X O S.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Dans toutes les transactions , marchés ou conventions que vous ferez , ne paraissez jamais vous-même. Il y a encore des préjugés , et surtout des envieux. Il faut charger des femmes de

ces détails; elles s'entendent mieux que nous en affaires de ménage. J'espère que vous êtes assez instruit.

N É O S.

Oh! oui, je puis dire que je connais maintenant le fond de la langue. Ah! monsieur, mourez donc, ou quittez la plume; car je brûle d'impatience de vous remplacer.

L O X O S.

Diable! votre empressement est un peu trop vif; je vous ferai attendre le plus que je pourrai. Cependant le trait qui vient de vous échapper me flatte : vous me surpasserez, mon ami; les auteurs me regretteront. Adieu! une autre fois je vous instruirai des menus détails.

DIALOGUE XII^{ME}.

L'OPÉRA.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE (*gaiement*).

COMMENT, baron, vous dans les coulisses de l'Opéra! Est-il possible? Votre gravité déroge.

LE BARON (*d'un ton frondeur*).

Oui, j'ai vu polichinel pardevant, je viens ici pour voir le compère.

LE COMTE.

Ah! quelle comparaison! des artistes et des marionnettes!

LE BARON.

Ma foi! cela est plus juste que vous ne pensez; il y a beaucoup d'artistes marionnettes, mon cher comte; j'en vois même ici de fort jolies; heureusement qu'elles ne sont pas de bois.

LE COMTE.

Vous avouerez du moins qu'on ne les fait pas mouvoir avec un fil.

L'OPÉRA.

LE BARON.

Non, cela ne suffirait pas.

LE COMTE.

Cessons de plaisanter. Parlons plus décemment du temple des arts.

LE BARON.

Vous appelez cela un temple ? de quelle religion, bon dieu ! Moi, je n'y vois qu'un atelier de mécanique.

LE COMTE.

Quelle expression ! Vos sarcasmes au moins ne portent pas sur la partie brillante de ce théâtre, je veux dire la danse, la chorégraphie qui est montée au plus haut point de perfection.

LE BARON.

Je compte tout cela dans les machines.

LE COMTE.

Ah ! vous êtes un barbare. Quoi ! votre misanthropie vous rend insensible aux charmes de l'art le plus séduisant ?

LE BARON.

J'en'aime plus la danse depuis que j'ai voyagé.

LE COMTE.

Autre folie ! Qu'a de commun la danse avec votre voyage ?

LE BARON.

Dans toutes les villes où j'ai passé, on me disait avec un sourire moqueur : Messieurs les Français, vous chantez mal, mais vous dansez fort bien. C'est là votre premier titre à la prééminence sur les autres nations. Ma foi ! je me fâchai de la ridicule supériorité qu'on nous accordait, et je répondis : Oui, messieurs, nous sommes de fort bons maîtres de danse, car nous avons fait danser des gens bien lourds.

LE COMTE.

Vous avez cru dire un bon mot, et ce n'est qu'une dureté. Comment ? à de pauvres diables que vous aviez battus à plate couture, vous ne permettiez pas une plaisanterie ? Mais revenons à l'Opéra. Convenez avec moi que le spectacle de ce théâtre, vu des coulisses, est une chose fort curieuse pour un observateur. Voyez cette foule qui se presse et qui roule autour de nous. Regardez cette danseuse qui répète un entrechat auprès d'un manœuvre qui jure ; ces soldats tout couverts d'oripeaux,

et tout étonnés d'être devenus des prêtres antiques ou des mascarades ; voyez cette autre danseuse qui se fend tant qu'elle peut en ployant les jambes , ce qui prouve un grand amour pour son art ; cette autre qui fait le moulinet , et qui distribue dans sa pirouette quelques coups de pied aux passans ; admirez ces choristes qui viennent de chanter les hymnes sacrés à Saint-Roch ou à Saint-Eustache , et qui se préparent aux chants profanes ; écoutez cet acteur qui *file des sons* entre deux chassis ; observez ce général des *Comparses* qui fait manoeuvrer une armée de Romains et de Parthes dans une foule de Parisiens ; voyez pêle-mêle ces demoiselles avec toutes leurs mères ; ces messieurs chantant ou dansant ; ces femmes de chambre , sœurs , tantes ou cousines , qui tiennent de petites fioles pleines d'eau , de vin ou de bouillon , pour rafraîchir les gosiers enroués ; ces allumeurs tout dégouttans d'huile , qui arrangent les quinquets ; ces ouvriers qui tendent des cordes ou dressent des antennes menaçantes ; ces musiciens qui *prennent le ton* , ces chefs qui commandent , ces subalternes qui n'écourent pas , ces petites filles qui se pincent , ces petits garçons qui courent et crient , ces

héros qui regardent si leurs manteaux se dessinent avec grâce... Eh bien ! mon cher baron, si l'on voyait tout cela pour la première fois, pourrait-on jamais croire que de cette cohue, ce fouillis, ce désordre, il va naître un tout fort agréable et fort bien ordonné ?

LE BARON.

Oui, tout cela est curieux ; c'est une machine qui mérite d'être vue. Quand mon horloger a démonté ma montre et qu'il en a placé toutes les pièces sur sa table, si je n'en connaissais le mécanisme, je n'imaginerais pas que tous ces petits morceaux de forme bizarre pourront composer un tout, se mouvoir avec régularité, et marquer les heures avec justesse.

LE COMTE.

Votre comparaison, toute matérielle qu'elle est, peut être considérée comme un éloge.

LE BARON.

Je ne nie pas qu'il n'y ait de l'art, de l'adresse, du savoir même, dans la conduite d'un opéra ; mais combien chacun de ces arts n'y est-il pas imparfait en lui-même, ou nuisible à ceux qui l'accompagnent ? Votre danse, quelque admirable qu'elle vous paraisse, est

le poison de l'art dramatique ; elle coupe la marche de la pièce, elle arrête l'action, elle détruit l'intérêt.

LE COMTE.

Mais elle plaît, elle amuse, elle charme.

LE BARON.

Vous ne répondez pas à mon objection. De ce qu'une chose est bonne en elle-même, il ne s'ensuit pas qu'elle doive se mêler à une autre chose. J'ai beaucoup de plaisir à entendre un bon violon, et cependant, quand j'écoute une tragédie intéressante, si l'on suspendait l'action pour me jouer un *adagio*, je maudirais le virtuose. Pourquoi voulez-vous que la danse ne me produise pas le même effet ?

LE COMTE.

Parce que la danse est charmante, et que les paroles d'opéra sont rarement assez bonnes pour être regrettées.

LE BARON.

Ah ! nous y voilà. Vous avouez que les paroles sont mauvaises, et de ce *tout admirable*, une partie n'est bonne que parce que l'autre ne vaut rien. Vous voyez, mon cher comte, que votre logique est en défaut. Mais pour-

suivons : Et la peinture qui concourt à embellir ce spectacle , a-t-elle une ombre de vérité ? peut-elle satisfaire un goût raisonnable ? Si le tableau est trop grand , il est mal éclairé ; s'il est petit , il est mesquin. Vous me montrerez tant que vous voudrez des palais immenses et d'énormes montagnes ; mais l'homme qui passe près de ces colosses , et qui ne peut se rapter selon la loi de la perspective , devient une échelle proportionnelle qui détruit toute illusion. Observez d'ailleurs que dans un pareil tableau tout est mort , tout est sans mouvement. Quand vous passez près d'une colonne réelle , toutes les colonnes , toutes les parties de l'édifice paraissent se mouvoir devant vous , et marchent pour ainsi dire quand vous marchez ; mais en décoration , elles présentent toujours la même ligne , et les personnages qui se meuvent près de ces masses inanimées , trahissent le secret du décorateur , et nous montrent la toile où nous voyions le marbre et le porphyre.

LE COMTE.

Mais , mon cher , il en est de même de tous les tableaux.

LE BARON.

Oui ; mais dans un tableau , rien ne se meut , et aucune partie en action ne découvre l'immobilité des autres. D'ailleurs , la peinture ne saisit qu'un instant , et si le tableau est vrai pour cet instant , l'artiste a fait tout ce qu'on peut exiger. Maintenant parlons du chant. Entre nous , mon cher comte , chante-t-on bien à l'Opéra ?

LE COMTE.

Continuez votre critique , je répondrai à tout.

LE BARON.

L'acteur qui n'a ni voix ni méthode , soutient que la déclamation est tout à un théâtre ; il regardera comme un défaut tout le goût qu'il n'a pas , et tout le chant où il ne peut atteindre. En revanche il parlera beaucoup de son âme dont il manifestera l'énergie par des cris déchirans ; il vantera sa chaleur dont il donnera des preuves trop sensibles par des gestes d'énergumène : ainsi , après avoir érigé ses défauts en principes , il démontrera que ce n'est pas faute de poumons qu'il ne chante point ; il ne s'étudiera qu'à faire frémir , et il y réussira , je vous assure ; car je frémirai chaque

fois que j'aurai le malheur de l'entendre. Un autre, qui ne saura ni marcher, ni se présenter, ni déclamer, mais qui pourra frédonner légèrement ou roucouler avec mignardise, vous dira que le chant est tout à un théâtre où l'on chante; qu'une expression forte altère la voix, et que la mélodie est incompatible avec la déclamation : c'est pourquoi, ajoutera-t-il, je ne veux pas m'échauffer, je ne veux pas être noble, je ne veux pas être comédien. Il s'en trouvera malheureusement un troisième qui chantera comme le premier et qui déclamera comme le second, et c'est ce troisième que nous entendrons presque tous les jours. La musique actuelle a les mêmes défauts. Un compositeur se fera le singe des Italiens; son rival, le copiste des Allemands, et un autre, l'écho des orgues et l'apologiste des lutrins. Vous vous vantez d'avoir une musique française, et vous n'avez qu'une musique d'arlequin; car elle n'offre que les lambeaux confus de toutes les productions étrangères. Enfin, mon cher comte, osez me dire quel est le caractère de notre musique nationale. Vous allez me citer messieurs tels ou tels; mais l'un trotte sur les pas des Italiens, tandis que l'autre sue

sang et eau en voulant régler sa marche sur les grandes enjambées de Gluck. Il me resterait à parler de la poésie ; mais vous avouez qu'à ce théâtre elle est presque toujours nulle : ainsi vous serez forcé de convenir qu'avec cinq parties, dont quatre au moins sont mauvaises, on ne peut pas faire un tout bien estimable.

LE COMTE.

Mon cher baron , quand vous auriez raison vous auriez encore tort ; car en vous accordant toutes vos propositions, je puis nier la conséquence que vous en tirez. *Toutes les parties* qui constituent notre opéra, fussent-elles médiocres isolément, le tout pourrait en être fort agréable. Ni vous ni moi ne mangeons le sel et le poivre tout purs ; et cependant nous les trouvons très-bons dans les ragoûts , qui eux-mêmes seraient insipides sans cet assaisonnement. Passez-moi cette comparaison de cuisine ; si elle n'est pas de bon ton elle est de bon goût, et elle vous prouve que nous aimons souvent la réunion des choses qui, séparément, nous paraîtraient fort mauvaises. Je vous étonnerais bien plus si je vous disais que l'Opéra ne sera parfait que quand tous les défauts que

vous lui reprochez seront réels, Vous vous plaignez de la danse? Je voudrais qu'elle dégénérait au point que l'on dédaignât de la mêler à une action dramatique. Nous n'avons pas une musique nationale? Je voudrais qu'il n'y eût jamais de musique *de nation*, mais toujours une musique *de scène*, conforme au genre de l'ouvrage et au caractère des héros qu'on y fait parler. Vous blâmez nos chanteurs? Je voudrais qu'ils ne sussent jamais assez bien chanter pour briller dans un concert, parce qu'alors ils ne transporteraient pas le concert dans une tragédie. Vous trouvez qu'ils ne sont pas acteurs parfaits? C'est-à-dire, que vous voulez l'impossible. N'exigeons pas des hommes ce qui dépasse les moyens humains; ne demandons pas sur-tout ce qui implique contradiction. Les transports de l'acteur tragique et le calme nécessaire à une mélodie pure, sont deux choses incompatibles. Quand les hommes veulent se réunir et vivre en paix, il faut qu'ils se fassent des concessions mutuelles; il en est de même des arts qui s'unissent pour concourir à un même but. Les défauts qui tiennent à la nature des choses, ne doivent pas s'imputer aux hommes. A une

grande capitale il faut un grand théâtre ; trois ou quatre mille personnes doivent pouvoir s'y placer, et toutes veulent entendre ce qu'on y dit. Exigerez-vous que le chanteur conserve une voix calme, fraîche, douce et brillante, quand il faut qu'il pousse les sons jusqu'aux derniers recoins de cet immense vaisseau, et lorsqu'il est plus assourdi qu'accompagné par une redoutable phalange de quatre-vingts musiciens ? Diminuez la capacité de la salle, on dira qu'elle est indigne d'une grande cité ; diminuez l'orchestre, on dira qu'il est maigre, mesquin et digne des boulevards. Je ne me charge pas de défendre contre vous le mérite individuel des artistes de l'Opéra ; mais, même en supposant juste la critique que vous en faites, ce ne serait que le tort des personnes, et non celui de la chose. Nous avons quelquefois des comédies et des tragédies fort mal jouées, s'ensuit-il que l'art dramatique soit un mauvais genre ? Au reste, mon cher baron, il sera toujours du bel air de se moquer de l'Opéra, et du bon ton d'y aller.

LE BARON.

C'est-à-dire que nos opéra valent ceux des Lulli et des Quinault !

LE COMTE.

Pour vous punir , baron , je voudrais que vous fussiez condamné à entendre toute la musique de Lulli d'un bout à l'autre , à lire tous les opéra de Quinault , et à voir danser tous les menuets du siècle de Louis XIV.

LE BARON.

Oh ! pour Quinault , vous plaisantez sans doute. Nos malheureux poèmes d'opéra valent-ils mieux que les siens ?

LE COMTE.

Ne parlons pas grammaire et style ; et à cela près , je vous soutiendrai que nos malheureux poèmes lyriques ont plus d'intérêt , une marche plus régulière , plus dramatique , et qu'ils s'approchent plus de la tragédie que les fameux poèmes de Quinault. Songez donc que l'on ne vante aujourd'hui l'auteur de *Roland* et d'*Armide* que pour humilier les auteurs vivans ; observez aussi que , dans le siècle dernier , tous les gens de lettres qui louaient Quinault avec emphase , étaient précisément ceux qui dénigraient Despréaux ; ce qui rend l'éloge très-suspect.

LE BARON,

Mais le style !

J'avoue que nous avons des opéra écrits d'une manière misérable , pleins de trivialités , de platitudes , d'incorrections et de mauvais goût ; mais vous conviendrez que ce n'est pas le défaut du genre : personne ne défend à un bon poëte de faire un opéra ; et la preuve qu'on n'est pas forcé de mal écrire à ce théâtre , c'est qu'il y a quelques poëmes qui , pour la marche , l'intérêt , et même pour le style , ne méritent point le mépris que vous en faites. Répondez franchement ; est-il dans tout Quinault , un seul opéra qui , à tout prendre , vaille mieux qu'*OÉdipe à Colonne* ?

LE BARON.

O ciel ! et *Armide* , l'immortelle *Armide* !

LE COMTE.

Vous l'appellez sans doute immortelle , parce qu'elle est la seule pièce de Quinault qui ne soit pas morte.

LE BARON.

C'est un chef-d'œuvre.

LE COMTE.

Ne prodiguons pas les grands mots. Il y a de fort beaux vers dans *Armide* ; mais j'en

pourrais citer beaucoup aussi qui ne sont ni aussi purs , ni aussi doux , ni aussi lyriques qu'on a bien voulu le dire.

LE BARON.

Je vous défie d'en citer un seul.

LE COMTE.

Vous venez fort à propos. Justement , je feuilletais hier cet opéra , et mes regards sont tombés sur ces trois vers que j'eus beaucoup de peine à prononcer. Armide y parle de Renaud :

Tout le camp ennemi pour moi devint sensible,
Et lui seul , toujours inflexible,
Fit gloire de me voir d'un œil indifférent.

Vous avouerez que le conflit de ces deux nasales, *camp ennemi* , et ces deux consonances , *gloire de me voir* , ne sont pas très-lyriques et très-suaves , et qu'elles étonnent dans un auteur dont on vante la douceur et le moëleux. J'ajouterai que *faire gloire de voir d'un œil indifférent* , n'est pas une tournure fort heureuse et fort élégante.

LE BARON.

Mais cela se trouve dans le récitatif. Parlez-moi des vers destinés au chant , du fameux duo , par exemple.

LE COMTE.

J'admire comment Gluck a pu s'en tirer ;
J'aurai cru ces vers *inchantables*.

LE BARON.

Oh ! *aimons-nous*

LE COMTE.

Oui,

Aimons-nous, tout nous y convie.

Assemblez tous les musiciens , tous les chanteurs , et demandez-leur si *nous tout nous* , et si *nous y convie* sont des syllabes mélodiques : je souscris à leur jugement.

LE BARON.

Continuez donc.

Ah ! si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur

LE COMTE.

Oter un cœur ! Ah ! baron , je m'en rapporte aux femmes ; elles ont le goût fin et délicat ; interrogez-les sur *ôter un cœur* , elles vous diront toutes que cela leur déplaît. A votre tour, continuez.

LE BARON.

Eh bien ! il y a : *vous m'ôteriez la vie*.

LE COMTE.

Oteriez la vie ! voyez que de syllabes sourdes

et antimusicales dans quatre vers que vous citez comme des modèles de grâce et de douceur : *Nous tout nous y convie , ôter votre cœur , ôteriez la vie , ces ou , ces ie* sont autant d'ennemis de la mélodie , et autant de pièges tendus au chanteur.

LE BARON.

Mais au moins on ne trouve pas dans *Armide* ces mauvaises pointes , ces *concetti* , ce précieux qui font tout le mérite de nos poètes actuels.

LE COMTE.

J'en pourrais citer un grand nombre ; je vous ménage ; vous n'en aurez qu'un petit exemple :

Le tendre amour qui la suit en tous lieux ,
S'attache aux cœurs qu'elle veut qu'il enflamme ;
Mais , satisfait de régner dans ses yeux ,
Il n'ose encor passer jusqu'à son âme.

Voilà de ces fadeurs qui révoltaient le goût du sévère Boileau ; mais comme alors la fadeur plaisait au beau monde , et comme on en trouve quelques traces , même chez nos grands poètes , je n'en ferai pas l'objet de ma critique. Je vous ferai remarquer seulement que les *cœurs qu'elle veut qu'il enflamme* auraient fort mauvaise grâce , même en prose , et qu'elle

veut qu'il plaira moins encore aux musiciens qu'aux hommes de lettres. Dites-moi maintenant ce que vous pensez de cet amour qui est satisfait de régner dans des yeux, et qui n'ose passer jusqu'à l'âme. De bonne foi, baron, n'est-ce pas là ce que vous appelez une mauvaise pointe, ou du galimathias précieux ? Dorat, de précieuse mémoire, n'a jamais rien écrit de cette force.

LE BARON.

Vous avez beau dire, l'opéra est en décadence, et le goût en passera.

LE COMTE.

Non, baron, le goût n'en passera pas ; et si cette révolution était possible, les maîtres de ballets sauraient bien l'empêcher.

LE BARON.

Comment feraient-ils ?

LE COMTE.

Ils n'habilleraient les danseuses qu'avec de la gaze, et vous deviendriez un pilier d'opéra.

LE BARON.

Ma foi ! cela est possible. Mais éloignons-nous ; voilà quelqu'un qui nous écoute : je suis sûr qu'on va rapporter notre conversation.

DIALOGUE XIII^{ME}.

LA LEÇON.

FLORIDOR, SON DOMESTIQUE,
PUIS UN AUTEUR.

(Cette scène se passe dans la loge de Floridor.
*On appelle LOGES D'ACTEURS celles où ces mes-
sieurs font leur toilette de théâtre*).

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, voilà encore cet auteur qui est
déjà venu dix fois pour vous parler.

FLORIDOR.

Pourquoi l'a-t-on laissé monter ?

LE DOMESTIQUE.

Le portier du théâtre lui a dit que vous étiez
à votre loge... C'est celui qui vous a envoyé
une pièce... vous savez ? Il est là, il attend.

FLORIDOR.

Eh ! parbleu ! qu'il attende. Ces auteurs sont bien ennuyeux.

LE DOMESTIQUE.

Vous devriez vous en débarrasser.

FLORIDOR.

Voyons : quelle heure est-il ?

LE DOMESTIQUE.

Pas encore six heures , et vous ne jouez que dans la seconde pièce.

FLORIDOR.

Oui, tu as raison ; tu peux le laisser entrer.

LE DOMESTIQUE.

C'est bon.

FLORIDOR.

Un moment ! Donne-moi tout ce qu'il faut pour m'habiller ; je ferai ma toilette en écoutant ce bavard ; il m'ennuyera moins.

LE DOMESTIQUE.

Tout est là , monsieur.

FLORIDOR.

Allons ! fais entrer. Nous ne serons jamais débarrassés de ces gens-là.

L'AUTEUR.

Monsieur, je vous demande bien pardon de venir vous interrompre dans un moment où peut-être vous étiez à l'étude...

FLORIDOR.

C'est égal, monsieur, c'est égal. Je joue aujourd'hui une mauvaise pièce qui ne demande pas beaucoup de recueillement ; vous pouvez parler.

L'AUTEUR.

Je me suis présenté plusieurs fois chez vous...

FLORIDOR.

Je suis désespéré de n'avoir pu vous recevoir ; mais, vous savez, les artistes ne sont pas maîtres de leur tems ; leurs occupations...

L'AUTEUR.

Sont bien importantes, j'en conviens.

FLORIDOR.

Que vous êtes heureux, messieurs les auteurs ! votre travail ne vous empêche pas de recevoir qui vous voulez. On écrit une pièce en causant ; vous jetez sur le papier tout ce qui vous passe par la tête. Mais pour nous, c'est autre chose. Il faut que nous *avalions* les rôles

bons ou mauvais, et que nous rendions raisonnable ce qui souvent n'a pas le sens commun. Avouez que notre métier est bien désagréable.

L'AUTEUR.

Il n'y a pas de jour que je ne vous plaigne bien sincèrement.

FLORIDOR.

Mais laissons cela, et venons à ce qui vous intéresse.

L'AUTEUR.

Monsieur, il y a deux mois que j'ai eu l'honneur de vous remettre une pièce...

FLORIDOR.

Oui, oui; je sais. Il y a un oncle, n'est-ce pas? un valet fripon... Tout cela est bien rebattu.

L'AUTEUR.

Je l'avoue; on a déjà mis des oncles et des valets au théâtre.

FLORIDOR.

J'ai fait lire votre pièce; elle est presque reçue.

L'AUTEUR.

Presque? Eh! que faut-il faire pour qu'elle soit reçue entièrement?

FLORIDOR.

Je vais vous dire cela. André !

LE DOMESTIQUE.

Monsieur !

FLORIDOR.

Venez me raser.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

FLORIDOR.

J'ai fait lire votre pièce ; on y a trouvé quelque chose... c'est un peu pris de par-tout, mais... Allons donc, André, dépêchez-vous. Mais... les auteurs aujourd'hui ne font plus que rabâcher ce qu'on a dit mille fois.

L'AUTEUR.

Il est difficile de trouver du neuf.

FLORIDOR.

Avec du génie on en trouverait encore. Je veux vous donner un sujet ; je n'ai pas le tems de le traiter... mais en suivant mes conseils, je suis sûr que vous ferez une pièce charmante.

L'AUTEUR.

Monsieur, parlons d'abord de celle qui est faite.

FLORIDOR.

André! qui est-ce qui frappe? allez voir.
Encore quelqu'un qui vient...

L'AUTEUR.

Vous ennuyer, n'est-ce pas?

FLORIDOR.

Ma foi! vous l'avez dit... Eh bien! cet imbécille va babiller une heure à la porte sans me dire ce que c'est... André! que faites-vous donc?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est le Roux qui se plaint que vous ne lui avez envoyé que six billets; il dit qu'avec cela il ne peut pas faire grand bruit dans la salle.

FLORIDOR.

Donnez-lui douze francs, et qu'il chauffe cela, comme il faut. Monsieur, comme vous êtes auteur, vous connaissez sans doute M^r. le Roux?

L'AUTEUR.

Oui, c'est l'applaudisseur manœuvre.

FLORIDOR.

Précisément. Vous pensez que je n'ai pas

besoin d'un coquin pareil pour *avoir de l'agrément* ; mais quand j'ai vu que tous mes chers camarades s'en trouvaient bien , j'ai fait comme les autres. D'ailleurs , le public est si bête , que si je ne payais des chiens pour aboyer dès qu'on me voit paraître , on croirait que j'ai perdu mon talent. Mais revenons à votre pièce. André ! achevez donc de me raser.

L'AUTEUR.

Il paraît que mon ouvrage a été reçu à *correction*. Mais quand messieurs les comédiens nous ordonnent de corriger , il me semble qu'ils devraient nous indiquer les défauts qu'ils observent , et les changemens qu'ils désirent.

FLORIDOR.

Oh ! mon dieu ! non. Nous recevons à *correction* , et puis c'est à vous à chercher ce qu'il faut faire. D'ailleurs , cette espèce de *réception* est souvent une manière honnête de vous dire qu'on ne veut pas de votre ouvrage , et de vous inviter à en faire un meilleur.

L'AUTEUR.

Je suis touché de cette politesse ; mais encore serait-il convenable de me désigner mes fautes , afin que je les évitasse à l'avenir.

FLORIDOR.

Oh! oui, on vous les dira. Il y en a beaucoup. D'abord, c'était un cri général, dans notre assemblée, que vous n'aviez pas *attrapé* le ton de la bonne compagnie.

L'AUTEUR.

Attraper le ton de la bonne compagnie! Je remarque avec plaisir la finesse de ce mot. En effet, on attrape les choses auxquelles on n'est pas habitué: ceux qui voient souvent la mauvaise compagnie, cherchent néanmoins à attraper le ton de la bonne, et cette expression leur convient parfaitement.

FLORIDOR.

Il y a bien un peu de cela. Ce n'est pas dans les livres, voyez-vous, qu'on attrape le bon ton.

L'AUTEUR.

Que vous êtes heureux, messieurs, vous et mesdames vos camarades, de vivre habituellement dans la bonne compagnie, et d'en connaître si bien les nuances! Un pauvre auteur est un peu isolé.

FLORIDOR.

Oh! je conçois bien que ce n'est pas votre

faute. Il faut du monde, mon cher ; il faut voir la société pour la peindre !

L'AUTEUR.

Mais avec vos conseils...

FLORIDOR.

Ah ! très-volontiers ; je donne des conseils tant qu'on veut. André ! allons ! de l'eau. Oui, j'étais né pour être le protecteur des gens de lettres.

L'AUTEUR.

Qui vous obéissent.

FLORIDOR.

Cela va sans dire. Si l'auteur veut avoir plus d'esprit que moi, je *plante* là son ouvrage, j'empêche mes camarades de le jouer, et je m'arrange pour faire refuser tous ceux qu'il présente par la suite.

L'AUTEUR.

Cependant vous avez des réglemens...

FLORIDOR.

Des réglemens ! oui, nous en avons que nous opposons aux auteurs quand *ils font les entendus*, mais nous les suivons quand cela nous plaît. D'ailleurs, quand un règlement

nous gêne , nous *prenons un arrêté* qui arrange tout selon notre désir.

L'AUTEUR.

Mais que disent vos supérieurs ?

FLORIDOR.

Ah ! monsieur , ne me parlez pas d'autorité ; un homme à talent n'en connaît point. Un seul ordre suffit pour me rendre malade pendant trois semaines. Le Gouvernement ne doit se mêler de nous que pour nous donner des gratifications. Au fait , ce qu'il y a de mieux pour un auteur , c'est de suivre mes conseils. Voyez notre répertoire , j'ai fait avoir quarante représentations à des pièces détestables : j'adore les talens.

L'AUTEUR.

Monsieur , je suis si disposé à vous obéir , que si je ne craignais d'abuser de votre complaisance , je vous prierais de m'indiquer les autres défauts que vous avez remarqués dans ma pièce.

FLORIDOR.

Je puis vous satisfaire amplement ; voilà justement tous les bulletins de votre lecture. Je commets une infidélité en vous les commu-

niquant, mais mes camarades ne diront rien ; ils ne m'aiment pas trop, et ils font tout ce que je veux. Tenez, prenez tous ces chiffons de papier, et amusez-vous à les parcourir pendant que je m'habille.

L'AUTEUR *lit.*

« Cette ouvrage est mal faite et mal écrite ; » je la refuse ». Signé HORTENSIA. Cet arrêt est laconique, et la demoiselle qui l'a prononcé me paraît se connaître en style et en fautes de langue.

FLORIDOR.

Ne plaisantez pas ; Hortensia est un joli sujet.

L'AUTEUR.

Je la connais.

FLORIDOR.

Vraiment ?

L'AUTEUR.

Oui, c'est Gogo.

FLORIDOR.

Comment Gogo ?

L'AUTEUR.

C'est la bâtarde de mon perruquier ; elle a travaillé long-temps chez une couturière, et il y a deux ans qu'elle ne savait pas lire ;

jugez des progrès qu'elle a faits pour pouvoir décider quand *une* ouvrage est mal *faite* et mal *écrite*.

FLORIDOR.

C'est égal, elle fait grand plaisir au public.

L'AUTEUR.

Elle lui en faisait même avant d'entrer au théâtre. Voyons un autre bulletin. « Cette » pièce n'est que de la crème fouettée ; nous » avons assez de vol-au-vent , d'omelettes » soufflées , et d'autres friandises ; c'est une » *pièce de bœuf* qu'il nous faut , une pièce de » résistance qui nourrisse long-temps notre » répertoire. Il faut que l'auteur fasse une » autresauce à son ouvrage. Signé BÉCHAMEL ». Vous avouerez , monsieur , que voilà le bulletin d'un cuisinier plutôt que celui d'un artiste.

FLORIDOR.

Cuisinier soit ; mais au moins c'est un homme de goût.

L'AUTEUR.

Ah ! monsieur Floridor ! un artiste du grand théâtre se permettre un calembourg !

FLORIDOR.

Quand ils sont de bon ton , ils font leur effet.

L'AUTEUR.

Autre bulletin. « Cette pièce a du bon ; mais » l'auteur n'y a pas attrapé le ton de la bonne » compagnie. Parmi ses personnages , il y a » des gens du commun ; cela est indigne d'un » grand théâtre ; et puis il parle de gros , de » grand , de petit , de mettre , d'ôter , de » faire ; tous ces mots-là sont de mauvais ton. » Je n'entends que cela tous les jours en mau- » vaise compagnie. Signé femme BOURRICHE ». Ce bulletin n'a pas besoin de commentaire. Passons à un autre. « Je reçois à correction » cette pièce qui est assez comique ; c'est dom- » mage que la fin ne soit pas mieux *tapée* ; que » le dénouement *tourne court*, et que l'intérêt » aille en *dégoulinant*. Signé RICHEVAL ». Avec de tels précepteurs , si je ne finis pas par attraper le bon ton , je serai un homme bien maladroit. Lisons encore

FLORIDOR.

Laissez tout cela , laissez tout cela. Les auteurs n'aiment par les critiques.

L'AUTEUR.

Il faudrait être de bien mauvaise humeur pour s'offenser de celles-ci. Vraiment , mes-

sieurs , vous devriez , pour l'intérêt de l'art dramatique , faire imprimer vos bulletins. Les auteurs s'y éclaireraient , et le public connaîtrait enfin tout ce que nous devons à vos conseils.

FLORIDOR.

Vous croyez peut-être plaisanter ; mais il est très-vrai que c'est nous qui refaisons les pièces au théâtre.

L'AUTEUR.

Mais je m'en suis aperçu plus d'une fois ; j'ay ai souvent reconnu le style des bulletins.

FLORIDOR.

C'est une épigramme que vous faites-là , et cela ne convient point à un auteur qui veut être joué.

L'AUTEUR.

Vous pardonneriez bien ce trait à la sensibilité du poëte.

FLORIDOR.

Oui , la paternité est une terrible chose , on sait que les auteurs ont un amour-propre...

L'AUTEUR.

Ce serait bien pis , s'ils jouaient leurs pièces eux-mêmes.

FLORIDOR.

On n'y pourrait plus tenir.

L'AUTEUR.

Je vais cependant vous prouver que je sais être modeste et docile comme un comédien.

FLORIDOR.

Vous promettez beaucoup, monsieur.

L'AUTEUR.

Ordonnez, j'obéis aveuglément.

FLORIDOR.

Si vous voulez que votre pièce soit jouée, il faut m'en laisser faire la distribution. A qui donnez-vous le rôle de l'amoureuse ?

L'AUTEUR.

Je le destine à M^{me}. Cornu.

FLORIDOR.

Fi donc ! une petite minaudière, qui n'a ni organe, ni sensibilité.

L'AUTEUR.

Mais, monsieur, c'est vous-même qui avez voulu que je lui donnasse ce rôle.

FLORIDOR.

Oui : dans ce temps-là j'étais bien avec elle ; mais j'ai mieux que cela à présent.

L'AUTEUR.

Je ne pouvais pas deviner que vous aviez changé de goût si promptement.

FLORIDOR.

Ecoutez : votre intérêt est que votre pièce soit bien jouée ; pour qu'elle soit bien jouée, il faut qu'il y ait de *l'ensemble*. Or il n'y a jamais plus d'ensemble dans une pièce que quand elle est jouée par des gens qui vivent ensemble. Je crois que vous m'entendez.

L'AUTEUR.

Très-bien.

FLORIDOR.

Ainsi , laissez-moi faire. Vous donnerez le second amoureux à Cornu ; je me suis raccommodé avec lui , et je lui dois une politesse.

L'AUTEUR.

Ah ! monsieur , cet acteur est sans moyens.

FLORIDOR.

Si vous ne lui donnez pas le rôle , je ne joue pas dans la pièce. Voilà mes conditions.

L'AUTEUR.

Cette menace me rend docile.

FLORIDOR.

Pour moi , je me charge de l'amoureux

mauvais sujet ; c'est un roué fort aimable ; il est perfide avec grace , et impertinent avec esprit.

L'AUTEUR.

Vous avez tant de naturel que je suis sûr du succès.

FLORIDOR.

Je m'en tirerai bien , je l'espère.

L'AUTEUR.

Et les corrections que l'on me demande ?

FLORIDOR.

Quand je me charge de votre ouvrage , vous n'avez plus de corrections à faire. Fût-il cent fois plus mauvais , je le ferais jouer en dépit de la comédie et du public. Entre nous , mes camarades sont des gens sans goût , sans éducation , et qui jugent à tort et à travers.

L'AUTEUR.

Eh bien ! voyez leur impertinence , ils en disent autant de vous.

FLORIDOR.

Oh ! je m'en doute bien ; mais je sais les mener ; plus je les méprise , plus ils me respectent.

L'AUTEUR.

Monsieur, je suis enchanté de n'avoir point de corrections à faire à mon ouvrage.....

FLORIDOR.

Oh! doucement, doucement. Je vous dispense des corrections que demandent les autres; mais il faut faire celles qui me conviennent.

L'AUTEUR.

Et sont-elles considérables?

FLORIDOR.

Non, c'est une misère. D'abord, vous me faites entrer avec d'autres personnages; je ne veux pas cela. Il faut que j'entre seul; mes camarades sont assez fats pour prendre leur part des applaudissemens qu'on me donne quand j'entre avec eux. Ensuite ma première scène est un peu *bleue* . . .

L'AUTEUR.

Qu'entendez-vous par-là?

FLORIDOR.

Oui, quand nous voulons dire qu'une chose est plate, nous disons qu'elle est *bleue*; cela est moins grossier.

L'AUTEUR.

Voilà encore une de ces délicatesses que je n'aurais jamais devinées.

FLORIDOR.

Ensuite André ! mon rouge. Ensuite, vous avez fait les deux rôles d'amoureux à-peu-près d'égale force

L'AUTEUR.

Mais je crois que cela est convenable.

FLORIDOR.

C'est une sottise ; c'est moi qui dois primer.

L'AUTEUR.

Mais si vous jouez le mauvais sujet

FLORIDOR.

C'est pour cela que je dois primer ; les femmes aiment beaucoup les mauvais sujets, et ce sont les femmes qui attirent les hommes au spectacle. Il faut donc renforcer mon rôle, et élaguer beaucoup dans celui de Cornu.

L'AUTEUR.

Ah ! monsieur , ce camarade avec qui vous êtes raccommo dé , lui jouer un si mauvais tour !

FLORIDOR.

Oh! mais . . . voilà comme nous sommes amis nous autres. Vous ôterez donc tous les traits saillans qui sont dans son rôle, et vous les placerez dans le mien.

L'AUTEUR.

Croyez-vous que cela puisse s'arranger ainsi ?

FLORIDOR.

Il faudra bien que cela s'arrange ; car sans cela, je ne joue pas la pièce. Monsieur, je vois que vous êtes fort entêté ; il faut vous défaire de ce défaut-là. *Soyez sûr que je sens bien ce qui est bon.* Je ne me suis jamais trompé. Ainsi faites ce que je vous dis, ou reprenez votre ouvrage.

L'AUTEUR.

Vous êtes pressant, monsieur.

FLORIDOR.

Parbleu! je suis juste. Vous ne pouvez vous dissimuler que votre pièce est mauvaise, très-faiblement écrite; qu'il y a même des fautes de langue. Vous me forcez à vous dire ces vérités-là; et quand je veux rendre cet ouvrage

passable et lui donner du succès , vous vous emportez , et vous faites le docteur.

LE DOMESTIQUE.

Voilà un domestique à grande livrée qui demande monsieur.

FLORIDOR.

Comment ! monsieur ? C'est moi que tu veux dire ?

LE DOMESTIQUE.

Non , il demande monsieur.

FLORIDOR.

Eh bien ! qu'il entre.

UN LAQUAIS.

Monsieur le duc , votre voiture est en bas.

LE DUC DE.....

C'est bon , je vais descendre. — Monsieur Floridor , l'indiscrétion de mon laquais fait cesser mon *incognito* , et me force à quitter tout déguisement. Je ne suis point auteur , ce dont je rends grâces au ciel , d'après ce que je viens d'entendre ; mais je connais un grand nombre de gens de lettres , je les reçois habituellement avec le plus grand plaisir , et je m'honore de leur confiance et de leur amitié. Je les ai toujours entendus se plaindre des

comédiens en général , et de vous en particulier.

FLORIDOR.

De moi , monsieur le duc ?

LE DUC.

Oh! de vous , et presque de vous seul ; car vous avez des camarades qui heureusement ne vous ressemblent pas.

FLORIDOR.

Mais , monsieur le duc , j'adore les talens.

LE DUC.

Oui , les talens que vous croyez avoir. Les plaintes de ces auteurs étaient exprimées avec tant d'amertume que j'ai cru y apercevoir de l'exagération et de l'injustice. J'ai résolu de vérifier par moi-même tout ce dont on vous accusait , et j'ai voulu voir si vous étiez aussi peu instruit et aussi impertinent qu'on me l'avait assuré. Pour parvenir à ce but , j'ai prié l'un des auteurs les plus distingués de me confier une pièce qu'il venait de faire , qu'il a beaucoup travaillée , et qui a été lue dans une assemblée de gens de lettres et de personnes de la meilleure société. M. Floridor , c'est cette pièce qui vous a paru de si mauvais ton , et qui

a fait faire de si jolis bulletins. Je sais tout ce que je voulais savoir, vous ne m'avez rien laissé à désirer. Dès ce moment, au lieu de blâmer les auteurs, comme je me reproche de l'avoir fait, il ne me reste plus qu'à plaindre ceux qui sont forcés de se soumettre à un tel juge, et à mépriser ceux qui se donnent un tel maître. Je ne connais pas de ces derniers. Adieu, monsieur Floridor; continuez à maltraiter les auteurs qui vous font la cour; vous ne les humilierez jamais autant qu'ils le méritent. *(Il sort).*

FLORIDOR.

André! pourquoi avez-vous laissé entrer cet homme-là?

LE DOMESTIQUE.

Je l'ai pris pour un auteur.

FLORIDOR.

Misérable! vous n'en faites point d'autres!... Quelle école! j'étouffe de rage... descendez à l'administration, dites que je serai malade demain, que je ne jouerai de quinze jours.... Ah! Dieu!... je jure que tous les auteurs, tous les comédiens, tout le public me paieront cette avanie.

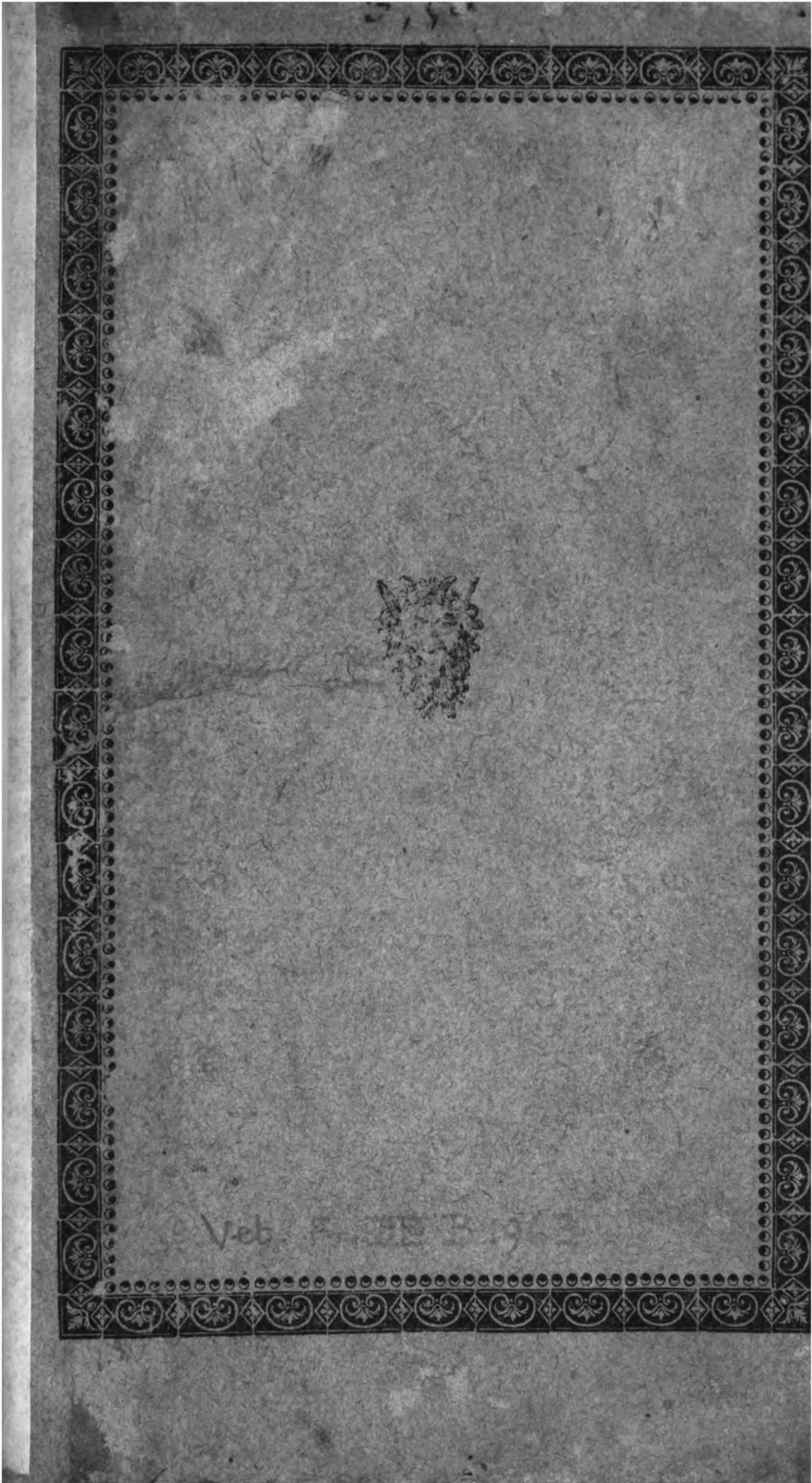
FIN.

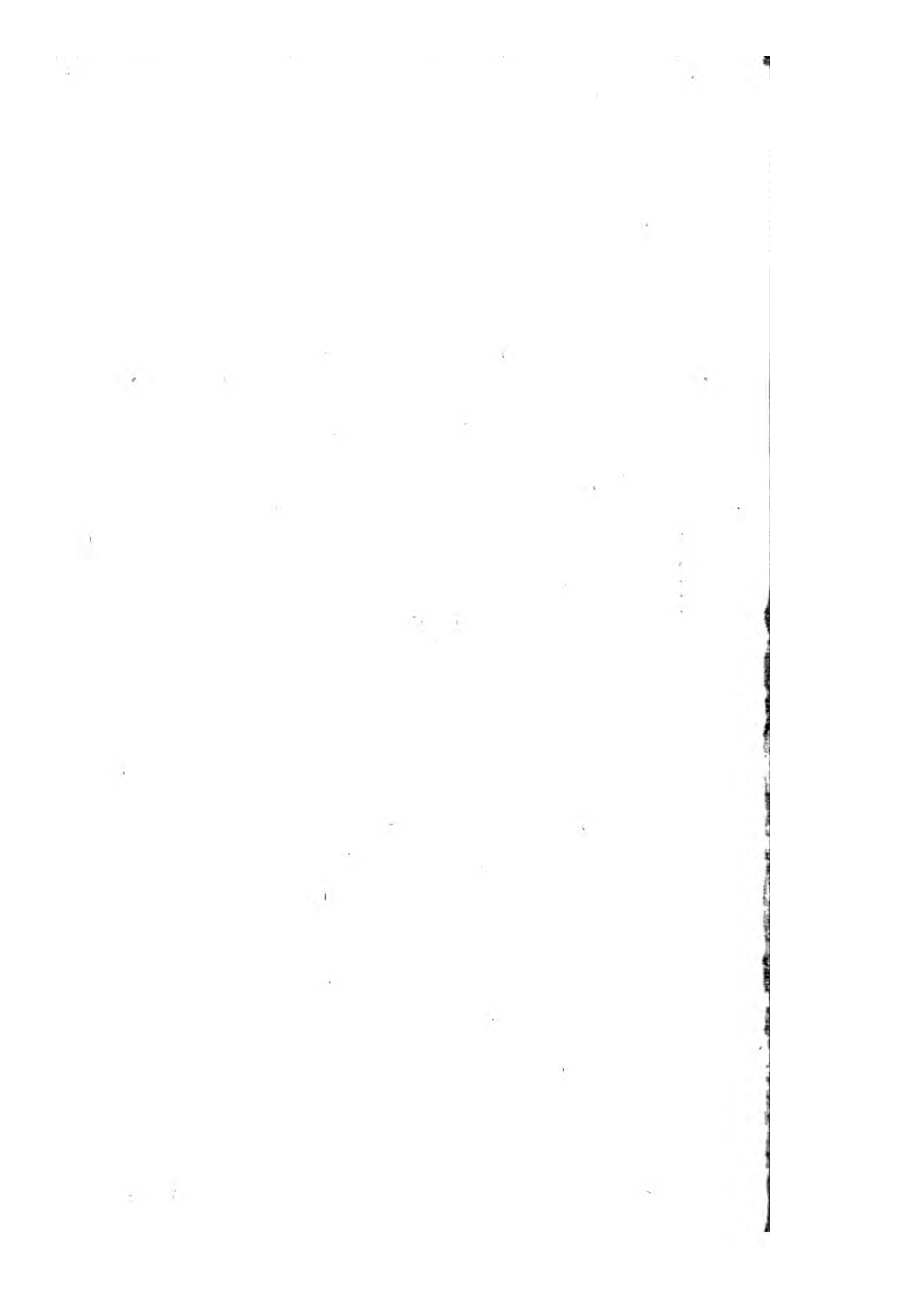
TABLE

DES DIALOGUES CONTENUS DANS CE VOLUME.

| | |
|---|--------|
| P RÉFACE DIALOGUÉE. | Pag. 1 |
| DIALOGUE I ^{er} . <i>Les Conseils.</i> | 17 |
| DIALOGUE II ^e . Prix décennaux. <i>La Tragédie.</i> | 31 |
| DIALOGUE III ^e . Prix décennaux. <i>La Comédie et l'Opéra.</i> | 52 |
| DIALOGUE IV ^e . <i>La Décence.</i> | 67 |
| DIALOGUE V ^e . <i>Les Dîners.</i> | 81 |
| DIALOGUE VI ^e . <i>Les Auteurs dramatiques.</i> | 97 |
| DIALOGUE VII ^e . <i>Les deux Gendres.</i> | 113 |
| DIALOGUE VIII ^e . <i>Les Cabales.</i> | 125 |
| DIALOGUE IX ^e . <i>La Musique.</i> | 141 |
| DIALOGUE X ^e . <i>Les Gens de Lettres.</i> | 171 |
| DIALOGUE XI ^e . <i>L'École des Journalistes.</i> | 185 |
| DIALOGUE XII ^e . <i>L'Opéra.</i> | 203 |
| DIALOGUE XIII ^e . <i>La Leçon.</i> | 221 |

60613105





111









